

# Devoir et Sentiments

*Mirna & Aleksandar*

[www.slpennyworth.com](http://www.slpennyworth.com)

S.L.Pennyworth

# Devoir et Sentiments

*Mirna & Aleksandar*

Couverture : Dehlya Studio Graphique

©SLPennyworth 2023

*Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les faits décrits ne sont que le produit de l'imagination de l'auteur, ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux, des événements ou des lieux ne serait que le fruit d'une coïncidence.*

*Tout droit réservé. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'auteur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut la photocopie, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'informations. Pour demander une autorisation ou pour toute autre information, merci de contacter S.L.Pennyworth, simonne.l.pennyworth@gmail.com*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

*ISBN 9782493749253*



# DÉDICACE



Tous les titres des chapitres ont été compilés  
dans une playlist accessible sur Internet et sur ta  
plate forme préférée.

Flashe le QR Code pour obtenir les liens.



*Aux têtes couronnées dont le poids des responsabilités peut effacer l'humanité*



En Europe, seuls onze États ont conservé la forme monarchique. Pour les citer, il s'agit de la principauté d'Andorre, de la Belgique, du Danemark, de l'Espagne, du Liechtenstein, du Luxembourg, de la principauté de Monaco, de la Norvège, des Pays-Bas, du Royaume-Uni et de la Suède, sans compter l'Etat de la Cité du Vatican en raison de son statut incomparable.

Sur ces onze États, seuls le Luxembourg et Monaco possèdent encore des monarchies à la fois régnantes et gouvernantes, c'est-à-dire possédant de véritables compétences. C'est uniquement à Monaco cependant qu'on trouve un prince plus puissant, véritablement décisionnaire, ayant une fonction similaire à celui de président.

La Soavie, État imaginaire où se situe l'action de ce livre, s'inscrit donc dans cette exception monégasque même si les lois constitutionnelles, la taille du pays et le rang de la nation soavienne diffèrent

# Cocarde 1

*33 Miniatures for Piano (Excerpts) : No 22,  
Grazioso - Giya Kancheli, Elisaveta Blumina*

*19 novembre*

— Je crois que les festivités de l'anniversaire du prince ont été une réussite, annonce Aleksandar.

Il pose sur mon bureau le *Nedjelja Soavian*, l'hebdomadaire le plus vendu de notre royaume. Je jette un coup d'œil à la Une. Une photo de Martina et Goran, saluant, Luka dans les bras de sa mère, s'étale. Ils rayonnent, à la fois de leur amour et de leur bonheur.

Goran vient de célébrer ses trente-deux ans et deux ans de mariage. Luka aura deux ans dans quelques mois, en même temps que mon anniversaire où je fêterai mes cinquante-six ans. Les doubles réjouissances semblent devenir une habitude, mais ce n'est pas pour me déplaire. Cela donne une double occasion à la population de s'amuser.

— Il aurait été étonnant que cela soit un échec. Le peuple les aime.

Aleksandar sourit, faisant ressortir sa fossette. Les mèches grises qui parsèment sa chevelure noire lui confèrent un air plus grave qu'il ne l'est réellement.

— En effet. Son Altesse Goran a eu du nez en disant qu'elle deviendrait une reine éblouissante. On sent tout de suite que Son Altesse Martina sera une souveraine d'exception.

Je lui jette un regard appuyé. Qu'insinue-t-il ? Il le remarque et déglutit avant de reprendre son sérieux.

— Je ne voulais pas dire que..., commence-t-il.

Je souris pour l'empêcher de s'enliser. Depuis qu'il occupe ce poste, vingt-cinq ans en tout, j'aime beaucoup le désarçonner, même si je ne me permettrais pas de le faire en public. Nos séances de travail privées nous accordent certaines latitudes.

Je clos le dossier des affaires urgentes devant moi et soupire.

— Qu'y a-t-il d'autre à l'ordre du jour ? demandé-je.

— Je crois que nous avons fait le tour de la question. Vous passez l'après-midi en compagnie de Luka qui doit vous démontrer ses talents de joueur.

J'apprécie l'effort qu'Aleksandar fournit pour cacher le fait que je vais, durant des heures, observer mon petit-fils essayer de terminer des puzzles ou bien d'entrer des formes colorées dans les trous

correspondants. Cela ne m'ennuie pas tout en ne me passionnant guère.

— Leurs Altesses Royales doivent vous retrouver pour le thé et parler des prochaines vacances de Noël. Il me semble que Son Altresse Martina souhaiterait faire évoluer les traditions pâtissières.

Je soupire.

Encore.

Elle n'arrête pas. Elle transforme quasiment tout depuis que j'ai accepté qu'elle prenne la responsabilité des desserts. J'ai longuement refusé qu'elle conserve quelques prérogatives que ce soit concernant la pâtisserie ou la cuisine. Cela n'aurait été qu'un camouflet supplémentaire au chef Matic qui a déjà dû encaisser le fait de devoir se placer sous les ordres de son ancienne subordonnée.

Je n'ignore pas les torts qu'il peut avoir. Toutefois, il reste un bon maître-queux, loyal, doué et surtout fidèle à nos traditions culinaires depuis des décennies. Cela mérite qu'on le respecte davantage. Il m'a fallu un moment pour trouver le compromis parfait. Les cuisines royales ont été scindées en deux. La pâtisserie passe sous la houlette de Martina, le reste demeure sous la mienne.

Cela a nécessité une refonte du protocole, qui s'est avérée longue et procédurière. Toutefois, je crois que cela valait le coup. Martina est à présent plus équilibrée et Goran soulagé d'avoir pu conserver une certaine liberté à sa roturière de

femme. Il fallait ça pour qu'elle s'adapte, même si elle s'est montrée bien plus habile que je ne le soupçonnais.

— Que souhaite-t-elle changer ? S'il s'agit de la *jaslica lepinja*, je m'y refuse.

La brioche traditionnelle du matin de Noël, avec des châtaignes grillées et un cœur de crème parfumée au citron, reste un incontournable.

— Il me semble qu'elle voulait plutôt s'attaquer aux sablés de la veille de Noël, réfléchit Aleksandar.

Je lève les yeux au ciel. Où s'arrêtera-t-elle ?

— Qu'est-ce qu'elle leur reproche ?

Il pince ses minces lèvres. Il n'en sait rien.

— Je suppose qu'ils m'en parleront le temps venu. Je ne comprends pas cette nécessité de tout réformer. Suis-je si vieux jeu ? m'enquis-je en m'extirpant de mon fauteuil.

— Non, Votre Majesté, affirme Aleksandar en souriant.

Son air chaleureux me rassure et je lui lance un regard reconnaissant en me portant près de lui.

Je m'avance vers les portes de mon bureau en enclenchant une sonnette pour que les valets à l'extérieur ouvrent les battants. Je sors et marche dans les couloirs pour gagner les quartiers des Altesses Royales et notamment la chambre de Luka. Je croise quelques domestiques qui s'inclinent profondément sur mon passage et attendent mon départ pour reprendre leurs activités.

Je me souviens que Goran m'avait demandé, sur l'insistance de Martina, d'assouplir l'étiquette pour leur éviter cette perte de temps. En toute honnêteté, je n'y avais jamais réfléchi. Maintenant que cela a été porté à mon attention, je songe effectivement à retravailler le protocole du palais.

Je soupire intérieurement devant ce travail supplémentaire. Peut-être pourrais-je le déléguer à Goran. Après tout, c'est son rôle. Il se réjouira de s'occuper de cela que des festivités qu'il a en horreur. Ce qui m'amuse beaucoup.

— Sa Majesté, la Reine, annonce un valet avant que je ne m'introduise dans les appartements de Luka.

— Baba ! s'exclame mon petit-fils en venant courir à toutes jambes.

Il enserre mes genoux, m'obligeant à me courber pour ne pas tomber. Je souris. En voilà un qui ne s'embarrasse pas du protocole. Je perçois la raideur de tout le monde dans cette pièce, y compris celle de ma bru. Je n'ignore pas qu'ils craignent toujours mes réactions face à la frivilité de Luka.

Mais c'est un enfant, on ne peut pas en exiger plus. Pas encore.

— Bonjour, Luka. Comment vas-tu aujourd'hui ? demandé-je en m'accroupissant pour me mettre à son niveau.

— Bon ! répond-il, convaincu.

Je souris.

— Bien, on dit bien. J'en suis ravie. Alors, tu es prêt à passer l'après-midi à mes côtés ?

— Viiiiii.

Il se tourne soudainement et court explorer son coffre à jouets. Je me relève tandis que Martina s'approche. Elle s'incline légèrement avant de m'adresser la parole. Elle pourrait se contenter d'un hochement de tête, mais j'apprécie qu'elle conserve ce signe de déférence.

Elle a beaucoup changé. Elle ne semblait pouvoir accepter les sacrifices inhérents à notre mode de vie, notre statut social et nos responsabilités... Même si elle tente encore de faire évoluer des traditions séculaires, elle cherche avant tout le compromis. J'y devine l'influence de Goran qui, bien que plus jeune, me ressemble plus qu'il ne pense.

— Il n'arrête pas de parler de cet après-midi avec vous. Il est tout excité, m'indique-t-elle en montrant Luka.

— Il y en a au moins un qui se réjouira de me voir.

Martina reste un instant stupéfaite puis ouvre la bouche pour se défendre. Avant de la refermer.

— Ne vous inquiétez pas, c'est un mal nécessaire. Je comptais aller faire un tour aux écuries royales. Il paraît qu'un nouveau poulain est né, cette nuit. J'ai songé que cela ferait plaisir à Luka.

— Oh euh...

Elle hésite et je fronce les sourcils. Lorsque j'étais enfant, j'adorais m'y rendre. Les chevaux m'ont toujours fascinée. J'étais constamment sur le

dos des palefreniers pour qu'ils m'apprennent leur métier. Les pauvres. Ils n'osaient pas dire « non » à la princesse royale et j'abusais de ce privilège. Surtout avec l'un d'eux. Ce qui m'a valu ma première aventure amoureuse.

Songer à Aldo me fait inévitablement penser à Tanja qui a jugé bon de s'enfuir au Tennessee pour roucouler avec lui. J'aurais pu en prendre ombrage, mais cela aurait eu pour conséquence d'augmenter le scandale. Mon silence a muselé la presse.

Puisque je ne disais rien face aux révélations de la relation plus qu'inappropriée entre ma fille et son compagnon de vingt-sept ans plus âgé, les journalistes ont rapidement lâché l'affaire. Ce qui les a empêchés de se rendre compte que l'homme en question était mon ancien amant.

J'essaie de ne plus penser à toute cette histoire et me concentre sur ma bru.

— Eh bien ? Qu'avez-vous ?

— Je ne suis pas très rassurée à l'idée que Luka s'approche des chevaux. Ce sont de grands animaux et un accident est si vite arrivé.

Je saisirai le problème. Elle a donc peur. Je ne peux, du reste, pas m'attendre à autre chose de la part d'une roturière. Ils n'ont que peu l'habitude des équidés.

— Il restera avec moi. Je ne vois pas quel mal pourrait survenir, rappelé-je.

Elle penche la tête sur le côté, le regard en biais et la bouche de travers. Je connais cette expression.

Elle la prend lorsqu'elle considère que je balaie un peu trop rapidement ses craintes et arguments. Martina n'aime pas quand on bafoue son opinion.

— Pourriez-vous me garantir qu'aucun cheval ne va ruer ou le blesser ? Alors même que vous comptez visiter une jument qui vient de donner la vie ? Ignorez-vous donc comment les mères peuvent être farouches concernant leur progéniture ?

Je me retiens de lever les yeux au ciel. En effet, je le sais. Je l'ai appris grâce à elle, d'ailleurs. Je n'ai jamais vu une femme aussi obstinée concernant les choix éducatifs. Elle n'accepte pas d'autres arguments que les siens, pas d'autres voies que la sienne pour instruire Luka.

Elle a consenti de mauvaise grâce à être aidée par une gouvernante et une nourrice pour garder Luka lorsqu'elle doit accomplir ses devoirs de princesse royale. Encore qu'elle a également voulu l'emmener partout par le biais de ces écharpes de portage par lesquelles elle jure.

Sur la question des précepteurs, nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Elle refuse une éducation au palais et préfère qu'il se rende dans une école normale.

Inimaginable.

Elle est complètement en dehors des réalités. Goran n'est pas tout à fait convaincu par ses propos, sans m'approuver pour autant. Nous n'avons pas encore réglé le problème.

Bref, elle accepte énormément de compromis, sauf quand cela concerne Luka. Elle incarne donc parfaitement l’opiniâtreté des mères.

— J’ai une vague idée, avoué-je. Pour vous tranquilliser, il n’est pas question que Luka approche un cheval dangereux ou soit livré à lui-même dans les écuries. Je resterai avec lui tout du long et nous ne nous avancerons pas sans nous assurer que nous sommes en parfaite sécurité. Les palefreniers veilleront scrupuleusement sur la santé de leur Reine et de son successeur.

— C’est Goran, l’héritier. Puisqu’il est encore en âge de concevoir, la vie de Luka a-t-elle une réelle importance ? lâche-t-elle d’un ton cassant.

— Ne dites pas de sottises. Tout le palais est en admiration devant cet enfant.

Elle joue avec sa bouche. Elle s’angoisse. Elle possède un côté exaspérant, parfois. Je sors mon joker.

— Luka, souhaites-tu aller voir le nouveau poulain dans les écuries royales ? m’enquis-je auprès de mon petit-fils.

Il me regarde, les yeux brillants et secoue fortement la tête. Je me tourne vers sa mère, visiblement mécontente.

— C’est un procédé déloyal, s’insurge-t-elle.

— Il n’y avait aucune règle d’indiquée, rétorqué-je. Tranquillisez-vous, Martina. Il ne lui arrivera rien, j’y veillerai.

Je consulte ma montre et un sourire ourle mes lèvres.

— Vous risquez de vous mettre en retard. Goran doit déjà être en train de se préparer, rappelé-je.

Elle soupire, se tourne vers Silvija, sa Dame, qui lui confirme mes propos. Résignée, elle s'approche de Luka et le serre dans ses bras. Elle lui murmure à l'oreille des mots que je ne peux entendre puis se relève et m'observe. Je me soumets à son examen silencieux tout en lui montrant qu'il m'agace fortement.

Je suis la Reine, et pas n'importe qui. Elle ne devrait même pas hésiter à me confier son enfant. D'autant que l'idée venait d'elle. C'est elle qui a suggéré que les dimanches après-midi, consacrés auparavant à des loisirs en famille, soient réservés à Luka me concernant. Ce qui lui permet de se concentrer sur son couple en se rendant à des manifestations culturelles quelconques.

J'ai refusé dans un premier temps, puis Aleksandar m'a convaincu que cela me donnerait l'occasion de rester avec mon petit-fils et de me reposer également. Il paraît que je vieillis.

Comme si je ne m'en apercevais pas.

— Je vous souhaite une bonne après-midi, Votre Majesté, finit-elle par dire en s'inclinant avant de quitter la pièce.

Je souris avant d'échanger un regard complice avec mon Luka. J'ai hâte d'aller observer ce poulain.



Mars 1977

Mère se trouvait encore dans un état épouvantable ce matin. Les traits las, les os saillants... affreusement amaigrie. Les boursouflures sur son torse la tirent et sont horribles. J'ai envie de vomir dès que j'entre dans sa chambre. L'odeur est insoutenable. De l'alcool ou je ne sais quoi. Son odeur à elle est atroce.

Elle délire.

Ne me reconnaît pas et appelle sa mère.

Grand-mère reste à ses côtés jour après jour et j'ignore comment elle fait. Je n'arriverais pas à le supporter. Les seules fois où elle sort des appartements de Mère, c'est pour pleurer. Elle se nourrit à peine. Les valets doivent la forcer à s'alimenter pour éviter qu'elle dépérisse en même temps que sa fille.

Père n'est pas dans un meilleur état. Je l'ai surpris en train de hurler dans le salon de musique. Il jouait du piano puis il s'est subitement arrêté et a crié. Les domestiques se sont regardés étrangement et Bojana, ma Dame, m'a fait faire demi-tour. Au lieu de prendre le goûter en sa compagnie, je l'ai mangé dans les jardins, toute seule.

Je suis retournée visiter Mère ce soir.

À la lumière des lampes, c'est encore pire. Elle n'est plus là et je n'ai plus envie de la voir. Elle m'a affirmé que je finirais comme elle. Que je devrais faire attention. Je ne comprends pas tout. Père m'a intimé de ne pas l'écouter. Bojana m'a assuré qu'elle m'expliquerait plus tard. Ce cancer est-il transmissible ? Si c'est contagieux, pourquoi est-ce qu'on ne l'isole pas ?





# Épinglé 1

*Pola sunca - Marija Serijovic, Matija Cvek*

J'observe Sa Majesté montrer à Son Altesse Royale Luka le nouveau poulain. Il a l'air fasciné et enthousiaste. Il a du mal à ne pas sauter par-dessus la barrière pour rejoindre la mère et son enfant qui paissent tranquillement.

Mon regard s'attarde sur la Reine. Elle respire la joie. Ce n'est pas seulement dû à la présence de son petit-fils. Les chevaux lui ont toujours procuré le plus grand bien. Je n'étais pas encore son secrétaire particulier lorsqu'elle a développé cette passion équine. Je n'ai donc pas assisté à ses émois avec le palefrenier royal ni à leur séparation douloureuse et encore moins au mariage et à son couronnement, signant la fin de son idylle équestre.

Honnêtement, je préfère. Je ne suis pas certain que j'aurais pu le supporter.

Même si elle ne rate pas une occasion d'aller s'enquérir de la santé des chevaux, d'assister aux courses où concourent les étalons royaux ou bien de monter de temps à autre, une blessure puis les responsabilités l'ont forcée à diminuer le nombre d'heures qu'elle passait aux écuries.

J'ai appris que cela lui coûtait, même si elle n'en parle jamais. Elle n'est pas du genre à se plaindre, surtout quand il s'agit de la Couronne. Depuis vingt-cinq ans, que je travaille à son service, après la mort de mon père, je ne l'ai jamais vue rechigner à la tâche, refuser un compromis ou placer son plaisir ou ses envies avant ses devoirs.

Son charisme explose quand elle exerce son pouvoir, mais lorsqu'elle oublie son rôle, elle est simplement stupéfiante.

Je m'arrache à cette contemplation pour observer les derniers mails que j'ai reçus. Des plaintes, des demandes, des rapports. Je survole et effectue un premier tri en fonction de l'urgence. Rien ne nécessite de troubler le repos dominical de la souveraine, aussi commencé-je à établir l'ordre du jour du lendemain.

Je rejette rapidement les messages qui ne concernent pas Sa Majesté, qui ont souffert d'une erreur d'aiguillage ou du zèle d'un fonctionnaire quelconque. Un mail me paraît suffisamment étrange cependant pour que je contacte Léa, la Chambellan de Son Altesse Royale Goran.

Un éclat de rire enfantin me fait lever les yeux.

Son Altesse Luka est apparemment ravi et gesticule joyeusement à côté de Sa Majesté, rayonnante. J'essaie de comprendre d'où vient ce bonheur subit avant de voir le Reine tendre quelque chose, du pain dur ou une carotte, à son petit-fils.

Ce dernier s'en saisit et la tend ensuite en direction d'un cheval qui s'est avancé vers eux.

Doucement, l'animal prend la carotte entre ses dents, provoquant un cri de joie du petit. Je souris, attendri. J'ignore si Son Altesse Royale Martina serait ravie de voir son fils ainsi ou si cela fait partie des choses effrayantes pour elle.

Une faible sonnerie m'indique que j'ai reçu un mail. Je consulte rapidement et ouvre la réponse de Léa.

« J'ai reçu le même mail. J'en parle à Son Altesse. Tu en as discuté avec la reine ? »

Je soupire. J'aurais aimé l'éviter. Mais je n'ai sans doute pas le choix. Je pianote un message.

« Je m'apprête à le faire. Je crois que le thé sera houleux. »

Je n'ai pas le temps de ranger ma tablette que je perçois une nouvelle notification.

« Probablement. »

Je prends mon courage à deux mains et m'approche de la Reine.

— « ga'de Alessar ! Pas peur, moi ! lance Son Altesse Luka en m'apercevant.

Il s'empare d'une carotte dans le panier de sa grand-mère et la tend de nouveau au cheval qui la saisit doucement.

— A vu ? continue-t-il.

— J'ai vu. Bravo, Votre Altesse, félicité-je en m'inclinant légèrement.

Tout fier, il se détourne et reprend sa contemplation de la jument. Alors qu'il souhaite tirer une carotte de plus, la Reine l'en empêche.

— Cela suffit, Luka. Il ne faudrait pas lui donner mal au ventre, explique-t-elle.

Il fait la moue, visiblement contrarié. J'échange un regard avec la souveraine, lui indiquant que je dois lui parler. Elle le comprend rapidement et s'accroupit devant son petit-fils.

— Veux-tu être un gentil garçon et demander au palefrenier de venir ? J'ai des questions à lui poser.

Tout heureux de la responsabilité, le petit hoche vigoureusement la tête avant de partir en trombe vers l'écurie. Je l'observe s'éloigner avant que la reine ne me rappelle la raison de ma présence.

— Eh bien, Aleksandar ? Qu'avez-vous donc à me dire ?

Je me tourne vers elle et humecte mes lèvres. Ses yeux verts me transpercent. Elle sait que j'ai une nouvelle déplaisante à lui confier. Je ne peux jamais rien lui cacher. Nous travaillons ensemble depuis trop longtemps.

— Votre Majesté, j'ai reçu un mail assez surprenant.

Elle fronce les sourcils, mais ne m'interrompt pas.

— Il provenait de Keith Pope.

Je laisse le nom s'imprégner dans son esprit. L'identité américaine de son ancien amant, le nouveau compagnon de sa fille. Après qu'elle ait

rompu leur relation, il est parti aux États-Unis. Il a traversé l'enfer de la drogue avant de devenir un célèbre chanteur de country. Très peu de personnes savent qu'il est Soavien d'origine.

— Que désire-t-il ?

Son ton se veut méfiant. Mais j'y détecte aussi une légère inquiétude. Non pas concernant l'homme en lui-même, mais en lien avec sa fille. Son mail pourrait effectivement annoncer une mauvaise nouvelle, la rechute de la princesse dans les stupéfiants ou pire encore. Je ne ménage pas le suspense.

— Il aimerait savoir s'il était possible de revenir au palais pour les fêtes de fin d'année.

La surprise se dessine lentement sur les traits de la reine. Cela n'a rien d'étonnant. Après la lettre qu'on a reçue de Son Altesse, signifiant vouloir couper les ponts, une telle demande est inimaginable.

— Revenir au palais ? répète-t-elle, incrédule.

— Ce serait un court séjour, quelques jours tout au plus. Il ne donne pas davantage de détails. Il prétend, je cite, « tâter le terrain pour voir les possibilités ».

La Reine ne dit rien et se détourne. Elle réfléchit à tout ça. Je peux littéralement deviner ce à quoi elle pense. Est-ce une bonne idée d'autoriser le retour de la princesse Tanja, en sachant que bien qu'elle soit clean, cela ne l'empêcherait pas d'adopter une

conduite scandaleuse ? Sans parler de son compagnon plus âgé qu'elle.

Bien que le peuple ait beaucoup d'affection pour elle, sa relation a tout de même créé un petit émoi. Je n'aurais pas aimé être dans la peau de Keith lorsque ces articles outrageux sont parus. Nous avions ordre de ne pas nous en mêler et je crois que l'agent du chanteur a pris les choses en main.

Ils ont décidé d'adopter une communication à l'inverse de ce qu'a fait Keith jusque là : parler de leur vie privée. Sur leur compte Instagram créé pour l'occasion, ils postent des photos intimes, des vidéos... leur bonheur explose littéralement à travers l'écran. Cela a fait taire une bonne partie des ragots.

Toutefois, leur présence en Soavie, pendant les fêtes de la Nativité, en tant que membres du palais royal...

— Croyez-vous que Tanja soit impliquée dans ce mail ?

Je me pince les lèvres. C'est une interrogation que j'ai. A-t-elle demandé à son compagnon de poser la question, se disant que le palais lui répondrait davantage qu'à elle ? Ou bien n'est-elle pas au courant ?

— Il est possible qu'il ait agi dans son dos, affirmé-je. Il n'est pas certain que Son Altesse Royale se préoccupe de nous prévenir de sa venue.

Un sourire se dessine sur les lèvres de Sa Majesté. Elle est d'accord avec moi. Le retour de

Son Altesse Royale est improbable. Elle nous déteste. Bien qu'elle apprécie son frère. Pour autant, si elle devait revenir, je doute fortement qu'elle nous demande la permission. Cela n'est pas son style, même si elle a apparemment changé.

— Toutefois, peut-être que la sobriété lui a soufflé de nouvelles attitudes, tenté-je, pour pondérer mon propos précédent.

Après tout, je n'ai pas à juger les comportements de la famille royale. Même si je la côtoie depuis des décennies.

— C'est un vœu pieux, raille la souveraine. Goran est-il au courant ?

— Sa chambellan m'a affirmé avoir reçu le même message. Elle doit lui en parler.

Sa Majesté soupire.

— Cela va donc se régler au thé, déplore-t-elle.

Le thé est un des rares moments qu'elle affectionne puisqu'elle le passe en famille et qu'elle tient à ce que les sujets abordés à ce moment demeurent légers ou bien intimes. C'est ce qui se rapproche le plus d'un instant de famille normal dans sa journée. Elle n'apprécie pas lorsqu'il est le théâtre de scandales ou de provocation. Bien que cela lui arrive de les initier.

— Je le crains, Votre Majesté.

Elle hoche la tête puis reporte son attention sur son petit-fils qui revient, le palefrenier sur ses talons. Je m'incline et effectue deux pas en arrière pour reprendre ma posture initiale.

La souveraine se recompose l'expression incomptant à sa charge et accueille le garçon d'écurie avec un grand sourire. Elle lui pose alors une série de questions concernant l'avenir du poulain et je repars dans le tri du courrier.



Avril 1977

Je n'avais jamais vu de cadavre. C'est étrange de me dire que quelques secondes avant, le cœur battait. Et puis plus rien. Les yeux s'éteignent. Une longue plainte sort de la bouche.

Grand-Mère a pleuré.

Père s'est effondré.

J'ai regardé Mère. Ou son corps. Elle n'était déjà plus dedans. J'ai ressenti une drôle de sensation. Un vide. Une absence. Un soulagement.

Je n'aurais plus à la voir comme ça.

Je n'aurais plus à penser à cette maladie.

Elle va me manquer. mais j'aurais aimé ne pas la voir comme ça

Le fils du comte de Clard m'a adressé ses condoléances. Cela m'a fait étrange. Nous ne nous croyions que pendant mes cours d'équitation. Il est agé de deux ans de plus que moi et exécute des prouesses à cheval. Bojana m'a également confié qu'il commençait à étudier pour prendre la suite de son père en tant que palefrenier royal.

Je lui ai dit qu'il était beau. Bojana m'a réprimandé. Je n'ai pas à me préoccuper des garçons. Et puis, il se situe en dessous de ma condition. Mon mariage est presque déjà décidé avec le fils du duc de Salizo. Lui aussi est plus agé que moi de deux ans, mais il conviendra mieux à une Altesse Royale.

Après tout, il s'agit de faire passer la Couronne en premier. Bojana a raison.

Je n'ai pas à me préoccuper des garçons.





# Cocarde 2

*Myrthen, Op 25 - Version Cello and Piano : XXIV.  
Du bist wie eine Blume - Robert Schumann, Khan  
Soltani, Aaron Pilsan*

J'entre dans le petit salon, convaincue de connaître déjà la réaction de Goran. Il va bien sûr insister pour qu'on réponde favorablement à la demande d'Aldo. Je devrais sans doute m'habituer à l'appeler Keith, mais c'est au-dessus de mes forces, il semblerait.

J'ai retourné le problème dans ma tête. Goran s'est opposé à la destitution de Tanja. Cela signifie que je n'ai aucune raison valable de lui refuser l'accès au palais royal. Elle a conservé son rang et sa place dans le protocole de la cour.

J'ignore ce que sa présence risque de provoquer. Sa disparition a causé les émois de la population l'année dernière. L'annonce de sa réhabilitation a soulagé une partie de l'opinion, celle de sa relation avec un homme plus âgé a défrayé la chronique.

Comme toujours, rien n'est simple avec Tanja. D'un côté, son retour à Noël se justifierait totalement par des retrouvailles familiales. D'un autre, les journalistes risquent de vouloir multiplier

les intrusions dans ce palais, pour questionner chaque membre de cette famille sur ce retour.

Et bien évidemment, pour décrocher une entrevue avec la princesse.

Je ne sais pas si je suis prête à supporter autant d'agitation. L'année dernière, Noël fut bien plus calme sans sa présence, plus simple et plus animé également par l'effervescence de Luka. Une certaine quiétude avait envahi le palais royal. Une sérénité que j'aimerais retrouver cette année.

Peut-être plus que jamais.

Et puis, est-il bon de la replonger dans le stress qu'elle fuyait ? Quelle conséquence cela pourrait-il avoir sur sa réhabilitation ? Je n'ai aucunement besoin qu'elle rechute en plein milieu des festivités. Je me passerais de ce scandale.

Lorsque je m'installe, comme d'habitude, je suis la première. Je m'assieds sur le canapé pendant qu'un valet dispose le thé et les petits gâteaux. De forme ovale, avec un glaçage jaune et une forme de fleur relativement ridicule, je comprends qu'il s'agit d'une nouvelle création de ma bru.

Je remercie le domestique qui verse le thé dans ma tasse et entreprends de feuilleter le livre de Germaine de Staël que je viens de recommencer. *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* est peut-être écrit avant la Révolution Française, mais il jette un éclairage édifiant sur les conséquences que les émotions peuvent engendrer sur la politique.

Et il se trouve toujours d'actualité.

Je me plonge avec délectation dans cette lecture pendant quelques minutes, avant que Goran et Martina n'arrivent. Aussitôt, ma belle-fille cherche des yeux son enfant.

— Il est avec sa gouvernante, annoncé-je.

Je pose mon livre et ma tasse de thé. La bouche de Martina s'ouvre, probablement pour me houspiller. Luka partage le thé avec nous depuis quelques semaines. Il ne boit que du jus de fruits évidemment et se gave des gâteaux confectionnés par sa mère. Je dois donc me justifier pour son absence.

— J'ai pensé que la discussion que nous devrions avoir ne le concernait pas. Il n'a pas besoin de connaître les frasques de sa tante, ajouté-je.

— Apparemment, elle s'est calmée, niveau frasques, remarque Martina.

Elle croise les bras sur sa poitrine. Je pressens qu'elle hésite à m'envoyer une pique.

— Cela dit, vous ne croyez pas que c'était à nous de décider ce que notre fils peut ou non entendre ?

Ah, je l'attendais. Je prends une gorgée de thé tandis que Goran incite sa femme à s'asseoir sur un fauteuil.

— Voulez-vous que je fasse mander votre gouvernante et votre fils ? proposé-je.

Elle n'apprécie pas le sarcasme dans ma voix. Mais elle l'a provoqué.

— Non, inutile de les déranger. Discutons des frasques que vous semblez prêter à Tanja.

— Martina, gronde légèrement Goran.

— Je ne pense pas que je doive me justifier sur le comportement de Tanja. Il parle pour elle. Le fait qu'elle ait apparemment choisi de se calmer ne me fera pas oublier son attitude passée, tranché-je.

— Cela nous permet cependant de lui donner le bénéfice du doute, temporise Goran.

Qu'avais-je dit ? Il demeure toujours du côté de sa sœur.

— Je suppose que vous apprécieriez qu'elle vienne à Noël, donc ? argumenté-je.

— Elle reste votre fille, intervient Martina. Et la princesse royale. Sa place est ici.

— Elle a pourtant estimé que non, rappelé-je.

Et pour une fois, j'ai approuvé sa décision. Voilà bien une des rares fois où je lui ai donné raison.

— Parce que nous avons échoué en tant que famille, énonce Goran.

Je lève les yeux au ciel. Toujours cette rengaine.

— Dans famille royale, il y a famille. Et il nous reste encore beaucoup de choses à régler de ce côté-là, continue-t-il. Le retour de Tanja pourrait nous permettre d'arrondir les angles.

— Si elle vient pour cette raison, noté-je.

— Pour quelle autre raison débarquerait-elle ? s'étonne Martina. Quand allez-vous arrêter de la considérer comme le Diable en personne.

— Ma chère, Satan s'avérerait plus gérable que Tanja, raillé-je. Il suffirait d'un exorcisme et d'un peu d'eau bénite.

— Mère, me gronde Goran.

Je passe outre sa remarque.

— Dois-je vous rappeler que ce n'est pas elle qui demande à venir, mais son compagnon ? continué-je.

— Peut-être n'a-t-elle pas osé le faire elle-même, suggère Martina.

Je contemple ma belle-fille. Comment une femme aussi généreuse et prompte à défendre Tanja peut-elle dans le même temps me prêter toujours de mauvaises intentions ?

— Ou bien peut-être n'est-elle pas au courant, renchérit Goran. Keith est un type bien. Son divorce lui a montré les faiblesses de sa famille. Il a pourtant à cœur de garder contact avec ses enfants, légitimes ou non. Peut-être essaie-t-il de réconcilier Tanja avec la sienne.

Cela ne m'étonnerait pas de lui. Aldo a toujours eu l'âme d'un chevalier en armure, prêt à défendre la princesse. Qu'il l'ait fait dans la réalité ne me surprend pas tant que cela, au bout du compte.

— Croyez-vous que nous devrions encourager cette attitude ? demandé-je.

— Mère, ne souhaitez-vous pas renouer avec votre fille ? Tanja ne consomme plus de drogues à présent. Une discussion avec elle serait...

Il hésite. Je vais lui donner plusieurs solutions pour la fin de sa phrase.

– Possible ? Salutaire ? Nécessaire ?

– Un mélange des trois, sourit-il.

Je soupire.

– Goran, Tanja me déteste. Cela restera probablement comme ça jusqu'à sa mort. Je ne crois pas qu'une conversation aussi nécessaire, possible et salutaire soit-elle, puisse régler cette situation.

– Si vous ne faites pas d'efforts, déplore Martina.

– Des efforts, je n'ai eu de cesse d'en fournir, rappelé-je. Tanja n'est pas assez forte pour endurer la vie au palais royal.

– Ce ne serait que pour quelques jours, Mère. Nous allégerons son planning au maximum. De plus, nous devrions revoir la question de son compagnon. Son père l'a exhérité, me semble-t-il.

Je hoche la tête. Immédiatement après sa défection, feu le comte de Clard a destitué son aîné et c'est le cadet qui a hérité de la charge de palefrenier royal. Il mène l'écurie d'une main de maître et je ne trouve aucun motif de reproche. Sa fille, décidée à reprendre le poste, me paraît tout à fait apte à remplacer son père. La venue de son oncle pourrait également bouleverser l'organisation du palais.

– Quel est le problème ? demande Martina.

Elle n'a pas encore acquis tous les réflexes apparemment.

— Les festivités de la Nativité sont très solennelles, explique Goran.

— J'avais remarqué, maugrée Martina.

Les images de l'année dernière me reviennent. Lui apprendre tous les rituels, bals et repas et la manière dont ils avaient tous été prévus en amont et codifiés avait été particulièrement long. Et difficile à assimiler.

— Lors de la cérémonie intime du palais royal, rassemblant tous les nobles exerçant une charge au sein du château, la place de chacun est octroyée en fonction de son rang et de sa position dans l'ordre domestique.

— Il couche avec la princesse, il me semble que ça le met *de facto* en haut de la hiérarchie, raisonne Martina.

Je grimace devant ses propos, un peu trop vulgaires à mon goût, et bois une gorgée de thé.

— Certes, reprend Goran. Toutefois, comment son frère réagira-t-il en voyant Keith à la table royale ? Le palefrenier se situe assez haut, mais... À moins que nous considérons que les Clard comptent à présent parmi nos proches intimes, ce qui lui ferait gagner quelques tables...

— Grand Dieu, il n'en est pas question ! tranché-je. Tu m'as certes empêché de destituer Tanja et je veux bien envisager la possibilité d'intégrer temporairement son compagnon dans notre cercle privé, mais jamais sa famille. D'autant qu'ils n'ont

rien officialisé. Autant demander l'identité de tous ses amants et les anoblir.

— Mère, ce n'est pas la même chose.

— Peu importe, cette possibilité n'est pas à étudier.

Je garde un ton ferme et je préviens mon fils d'un regard qu'il n'a pas intérêt à me défier sur ce terrain. Je le sais raisonnable et ne suis pas surprise qu'il hoche la tête pour m'assurer qu'il se rend.

— Dans ce cas, nous devrions d'abord discuter de l'éventualité de la venue de Keith avec son frère et sa nièce. J'ignore même s'ils sont au courant de sa nouvelle vie, avoue Goran.

C'est une bonne question. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Je demanderai à Aleksandar de se renseigner. Il est inutile de les interroger à ce propos et de penser au protocole s'ils méconnaissent son identité.

— Vous suggérez de leur mentir ? s'étonne Martina.

— Pourquoi pas ? Après tout, s'ils ne savent pas qu'Aldo est devenue Keith Pope, cela signifie qu'ils n'en ont cure et qu'ils ont littéralement coupé les ponts avec lui.

Je me tourne vers Goran avec un grand sourire.

— La famille royale n'est finalement pas si différente d'une famille ordinaire.



Juin 1979

Mon père m'a annoncé la nouvelle ce matin. On a diagnostiqué un cancer du sein à Grand-mère. Au vu de son age, les chirurgiens ne veulent pas prendre le risque d'une opération. Elle subira simplement une chimiothérapie. Apparemment, la tumeur est moins méchante que celle de Mère.

Les tumeurs sont donc contagieuses.

Elle aurait dû passer moins de temps avec sa fille.

Père m'a imposé de prendre soin d'elle.

Mais je n'ai pas envie d'attraper le cancer du sein.

Les médecins m'ont expliqué que le cancer du sein n'était pas transmissible. Qu'il y avait simplement une prédisposition génétique. Je ne sais pas trop ce que c'est, je demanderais à mon précepteur. Je ne voulais pas paraître ignare en posant la question.

En tout cas, ça ne m'a pas rassuré. Pas plus que Grand-Mère dont l'état se dégrade bien plus rapidement que celui de Mère. Père craint qu'elle ne passe pas les fêtes de Noël. J'ai pleuré quand je suis retournée dans ma chambre.

Bojana m'a dit qu'il fallait que je m'endurcisse. Que les maladies, ça arrivait.

Elle a raison. Mais je suis triste quand même.





# Cocarde 3

*Nocturne No. 2 in E-Flat Major, Op. 9 No. 2 -  
Frédéric Chopin, Vladimir Ashkenazy*

La conversation tourne en boucle dans ma tête. Des soucis de protocole, des inquiétudes... non, la venue de Tanja ne se fera pas en toute quiétude.

Parce qu'évidemment, Goran et Martina ont refusé que je m'oppose à son séjour au château. J'espère simplement que je n'aurais rien à regretter. Toutefois, j'ai réussi à fixer des limites.

Nous devons d'abord débattre de tout cela avec les Clard. La réponse que nous pourrions formuler à Aldo dépendra de ce qu'ils nous diront.

Je pénètre dans mon bureau et trouve Aleksandar en train de ranger des papiers. Il s'incline alors que je m'approche et je jette un œil aux documents qu'il manipulait.

— Ce sont les dossiers pour demain, si vous souhaitez les parcourir ce soir avant que nous en discutions.

Les couleurs des chemises m'en indiquent déjà la teneur : finances, politique, international et écologie. Aucun de ces sujets n'a ma préférence,

mais je m'assieds néanmoins pour me saisir de celui traitant d'écologie.

Nous essayons de devenir un État propre, du moins autant que faire se peut. J'écoute attentivement les recommandations des organisations responsables du climat et je tente de trouver des compromis acceptables pour notre industrie.

Rapidement, en parcourant le dossier, je m'aperçois que ma médiation est requise concernant la vente en vrac. Je sais que cette pratique s'est popularisée depuis que j'ai interdit les contenants à usage unique faits en plastique. Beaucoup se sont tournés vers le carton pour continuer les emballages traditionnels, ce qui n'a pas tout à fait satisfait les plus écologiques de mes députés.

Je m'étonne immédiatement qu'elle soit signée par un rassemblement de sujets vivant en milieu rural alors qu'ils sont généralement assez peu attirés par ces questions environnementales.

– Ils réclament un plafonnement des tarifs pour la vente en vrac et tout ce qui est estampillé écoresponsable, m'explique rapidement Aleksandar. Les prix s'envolent à partir du moment où il y a noté que c'est écologique.

– Est-ce fondé sur de vraies raisons ? m'enquiers-je.

Mon secrétaire fait la moue et hausse les épaules.

— Pas toujours. C'est davantage l'offre et la demande qui devraient diriger, mais ici nous assistons au phénomène contraire. Normalement, quand tout le monde souhaite un bien, son prix chute parce que les industriels le confectionnant se multiplient. Maintenant, c'est l'inverse. Lorsqu'un produit est en vogue, même s'ils sont plusieurs à le fabriquer, les tarifs ont tendance à augmenter.

— Pour engranger plus de bénéfices, supposé-je. Ils s'entendent ?

Aleksandar ne répond pas, mais ne dément pas. Cela veut dire qu'il ne possède pas la preuve de ce qu'il avance, mais qu'il pense fortement que c'est la raison. Je grogne intérieurement, je n'aime pas cela.

Je termine la tribune. Les arguments s'avèrent convaincants, mais je vais devoir laisser reposer pour essayer de trouver une solution. Je demanderai peut-être à rencontrer un délégué.

Je parcours rapidement les trois autres dossiers, plus épais et plus complexes. Pour beaucoup, ce sont les suites de ceux initiés cette semaine ou le mois précédent. Ils attendront.

— Nous verrons demain, décidé-je subitement. Sauf s'il y a une urgence ?

— Non, Votre Majesté. Notre ambassadeur en Chine m'informe que la situation demeure sous contrôle de son côté.

Je me rappelle du problème. Hier, des individus se sont introduits dans notre consulat et ont demandé l'asile alors qu'ils ne possédaient pas notre

nationalité. Il s'agissait de plusieurs femmes militant pour les droits de l'Homme. Le seul lien qu'elles cultivaient avec notre pays, c'était l'aide qu'elles avaient apportée au fiancé de la fille de notre diplomate, arrêté abusivement pour avoir téléchargé le Coran sur son téléphone.

Vu le climat tendu, il a fallu intervenir vite. J'ai pris la décision de leur octroyer une immunité temporaire pour services rendus, l'ambassadeur devant l'opposer à la police locale. S'il a la situation sous contrôle, cela signifie que cela a fonctionné.

— M. Wang requiert un entretien dans les plus brefs délais, cela dit, continue Aleksandar.

Évidemment, cela m'aurait étonné que l'émissaire chinois reste sans rien faire.

— Le premier créneau disponible en fin de semaine prochaine, statué-je.

— Je lui répondrai demain à la première heure, sourit Aleksandar qui me connaît trop bien.

Il sait que je ne peux refuser une demande d'un diplomate étranger. Cependant, rien ne m'oblige à l'accepter rapidement. Nous échangeons un regard complice puis Aleksandar griffonne quelque chose et je soupire en me rencoignant dans mon fauteuil.

— J'aurais besoin de vous.

Mon secrétaire me scrute, attentif. Il ne m'a pas parlé du thé. Il attend que je le fasse de moi-même. Il ne me questionne jamais. Du reste, je ne supporte pas quand il se le permet.

— Votre Majesté.

— J'ai besoin que vous nous renseigniez à propos de la famille du comte de Clard.

Il fronce les sourcils puis trouve une partie de la solution.

— Cela a-t-il un rapport avec votre ancien compagnon ?

— Celui de ma fille, corrigé-je.

Il hoche la tête, acceptant ma remontrance.

— Oui, en effet. Il me faut découvrir s'ils sont au courant qu'il a changé d'identité et que derrière Keith Pope se cache leur frère et oncle.

— Vous croyez qu'ils ne savent pas ? s'étonne Aleksandar.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai jamais demandé à Andrej s'il avait gardé contact avec son fils. Il l'avait déshérité et j'ignorais même s'il avait eu vent de notre liaison. Probablement que non, il aurait sans doute forcé Aldo à insister auprès de moi s'il avait appris que son aîné pouvait devenir roi.

— C'était assez dans le genre du bonhomme, en effet, sourit mon secrétaire.

Le père d'Aldo était un homme bon, aimable et serviable. Mais comme la majorité des êtres humains, il avait du mal à garder la tête froide quand il voyait une possibilité d'avancement ou d'ascension sociale.

— Quoi qu'il en soit, il est plus que probable qu'ils aient coupé les ponts les uns avec les autres. Si c'est le cas, la présence de Keith Pope ne leur posera pas spécialement de souci.

— Mais s'ils savent, le fait que le fils aîné déshérité ait une préséance sur le cadet en charge de l'écurie royale pourrait devenir problématique, comprend Aleksandar.

Je hoche la tête. C'est pour cela que j'aime travailler avec lui. Il n'a pas besoin que je lui explique les choses en long, en large et en travers.

— Je vais essayer de trouver des informations. Nous pourrions poser la question, mais cela risquerait de leur mettre la puce à l'oreille. N'y a-t-il aucune chance pour qu'il puisse reconnaître Aldo ?

Je réfléchis. Il a changé. Nous évoluons tous avec l'âge. Que subsiste-t-il de l'Aldo que je connaissais ? J'ai vu les photos qu'il partage avec Tanja. Ses yeux, ses cheveux n'ont pas bougé. Le reste... Son nez a visiblement été cassé ; il est bien plus costaud qu'il ne l'était lorsqu'il faisait du cheval ; ses tatouages lui confèrent une allure radicalement différente de celle qu'il possédait auparavant...

— Je dirais que son frère pourrait peut-être le reconnaître s'ils se parlent un long moment. Mais j'en doute fortement.

Aleksandar note l'information.

— Et si jamais ils ont gardé contact ?

Je soupire.

— Alors nous devrons trouver un moyen pour qu'ils acceptent l'entorse à l'étiquette. Même si je pourrais facilement arguer que la proximité d'avec Tanja le rend automatiquement proche de la famille royale. Ou bien, je considère que l'engagement qu'il

a avec Tanja n'est pas sérieux et il n'aura pas de présence.

— Son Altesse Tanja risque de ne pas être contente.

Je souris. J'imagine parfaitement.

— Je gage qu'elle souhaitera boycotter les cérémonies ou alors se mêler aux badauds, approuvé-je.

— Je lancerai une enquête sommaire dès demain matin. Nous devrions avoir le fin mot de l'histoire d'ici quelques jours. Dois-je répondre à M. Pope en attendant ? Peut-être pourrait-il nous renseigner d'ailleurs...

Je réfléchis quelques instants. Poser directement la question pourrait être une bonne solution et serait probablement plus rapide.

— Non, je ne préfère pas. Au besoin, je le contacterai moi-même.

Eu égard à notre passé commun, j'ose espérer qu'il se montrera honnête. S'il a pris le parti de me contacter, c'est qu'il accepte de me parler.

— Votre Majesté, puis-je me permettre d'émettre une hypothèse ?

— Je vous en prie.

— Est-il envisageable qu'il vous en veuille encore ?

Je détourne le regard. Je n'en ai pas la moindre idée. À l'époque, il s'est contenté de partir, furieux. Je n'ai plus eu de ses nouvelles. J'ai pensé qu'il avait accepté la chose, compris les considérations qui

m'animaient et cru qu'il m'épargnait une querelle parfaitement inutile.

Sa disparition soudaine m'avait laissée abasourdie, mais je m'étais fermée à toutes sortes d'émotions. Cela aurait été mesquin de le contacter alors que j'avais moi-même initié la séparation.

À la mort de mon père, devenue reine, j'ai simplement demandé aux services secrets de le retrouver et de s'assurer qu'il allait bien. Il venait de terminer sa cure et s'apprêtait à se lancer dans la country. À partir de là, j'ai suivi sa carrière, davantage par curiosité.

Je me suis convaincue qu'il s'épanouissait et qu'il s'en était sorti.

Est-ce vrai ? Rumine-t-il sa vengeance depuis des décennies ? Attendant le bon moment. L'opportunité ? Tanja la lui a-t-elle emmenée sans le savoir ?

Je souris intérieurement. Non.

Aldo n'était pas capable d'autant de méchanceté. Et me rappelant le récit de Goran sur son séjour au Tennessee, je sais qu'il n'a pas changé.

— Ce n'est pas son genre, tranché-je donc. Il a fait son deuil de notre relation, comme je l'ai fait. Et contrairement à Tanja, je suppose qu'il a dû finir par accepter ma condition. Ce que je suis vraiment et ce que cela signifie pour mes proches.

Aleksandar hoche la tête puis griffonne de nouveau.

— Avons-nous terminé pour la journée ?

Il réfléchit quelques secondes avant de confirmer.

— Il me semble, Votre Majesté. À moins que vous n'ayez encore besoin de mes services.

Je m'apprête à lui dire non lorsque je repense à la boule que j'ai perçue dans la douche. La palpation m'a angoissée. Je déglutis péniblement avant de formuler ma demande.

— Il faudra contacter le médecin royal demain matin. Je dois lui parler.

L'inquiétude passe sur le visage de mon secrétaire. Je me sens obligée de le tranquilliser tant que je n'en sais pas plus.

— J'ai juste quelques questions à lui poser, assuré-je en souriant.

Il paraît convaincu et note de nouveau quelques mots.

— Je l'appelle à la première heure, promet-il.

— Bien. Je crois que cette fois nous avons terminé.

— Il me semble. Il est 19 h 15. Un exploit pour un dimanche, se moque-t-il.

— Vous aurez l'occasion de profiter de votre soirée, pour une fois.

Il sourit et acquiesce. Avant d'humecter ses lèvres. Mon ventre se tord. Je connais trop bien cette expression.

— Cela signifie aussi que je peux rester sans attirer l'attention sur un départ tardif.

Sa voix se change en murmure. Rauque, chaude, elle me retourne les sens. Il détient ce pouvoir. Heureusement qu'il la module lorsqu'il ne tente pas de me séduire. Cela me serait difficile de demeurer stoïque.

— En effet, approuvé-je.

Ses yeux se verrouillent aux miens. Il s'assure que je suis bien sur la même longueur d'onde que lui. Et je dois admettre que, même si la journée a été plaisante, il y a néanmoins plusieurs raisons d'inquiétude qui sont apparues.

Aussi, je ne peux pas repousser ce que je sais être avant tout une tentative de réconfort.

Il pose sa tablette et son bloc-notes sur le bureau puis retire l'épingle de sa cravate le désignant comme secrétaire particulier.

En réponse, le cœur battant, je me lève et ôte la petite cocarde que je garde en boutonnière, celle qui annonce que je suis la détentrice du pouvoir en Soavie.

— Mirna, murmure-t-il.

Je frémis en entendant mon prénom et souris. Il s'approche doucement de moi, passe sa main sur ma taille et m'attire contre lui avant de déposer délicatement un baiser sur mes lèvres.

Je ferme les yeux en nouant mes doigts derrière son cou. Le feu dans mes veines me confirme que je suis encore une femme quelque part.



Février 1980

Grand-mère est décédée ce matin.

C'est mon anniversaire.

Mais il passera après, puisque c'est jour de deuil national.

Je comprends.

Je n'aime pas les anniversaires de toute manière.

Aldo, l'aîné des Clard, m'a de nouveau adressé ses condoléances. Il est gentil. Il m'enseigne beaucoup de choses sur les chevaux et on parle de plus en plus souvent. Il a proposé de devenir mon moniteur d'équitation si je le souhaitais.

Comme tous les autres finissent par démissionner, cela me paraît bien. Je suis sûre qu'il ne me limitera pas sous prétexte qu'une Allesse ne devrait s'instruire que le strict minimum. Je veux apprendre non seulement à monter, mais aussi à galoper, à manœuvrer un cheval en pleine course, à les soigner...

Je suis certaine qu'Aldo acceptera de m'enseigner tout cela. Il ne me traite pas comme les autres.

Il faut que j'en parle à Père.





# Épinglé 2

*Nemoj - Nina Badric, Petar Graso*

Je caresse l'épaule de Mirna en savourant la torpeur post-orgasmique. Cela faisait bien longtemps que nous ne nous étions pas laissés aller à des ébats aussi passionnés. Mirna peut se montrer très inventive quand elle le souhaite et je ne suis pas le dernier non plus.

La journée a été éprouvante, comme je le soupçonne. Il n'y a que lorsqu'elle est perturbée qu'elle s'abandonne ainsi au plaisir et à la volupté. Il y a sans doute de quoi. Le retour hypothétique de Tanja, bien que temporaire, pourrait avoir des conséquences désastreuses en termes d'image.

Sans parler des esclandres potentiels.

Et je n'avais pas songé au problème soulevé par la famille soavienne de son amant.

– Dis-moi la vérité, murmure-t-il. Qu'est-ce que tu ressens ?

Elle se fige un instant entre mes bras puis soupire faiblement avant de se détendre.

– Que veux-tu que j'éprouve ? Je suis... désorientée.

Elle ne dit rien pendant un moment, réfléchissant probablement.

— J'aurais préféré avoir une demande de sa part plutôt que de la part d'Aldo.

Je m'efforce de ne pas me crisper à la mention d'Aldo. Ce n'est pas tant qu'elle l'appelle par son prénom, mais qu'elle utilise son ancien. Comme si elle ne parvenait pas à se détacher de lui, de son amant.

Ma jalousie flambe alors même qu'elle est allongée près de moi dans le plus simple appareil et que les convenances n'ont plus lieu d'être entre nous pendant quelques minutes. Je sais que je suis privilégié. Je sais qu'elle m'aime. Je sais qu'elle l'a oublié.

Mais peut-être, précisément dans ce moment de grâce, la mention de son nom me rend fou.

— Qu'est-ce que cela change ? m'enquiers-je, curieux.

Elle se redresse, ramenant le drap sur sa poitrine et se tourne vers moi. Je me maudis de poser autant de questions. Pourquoi ne puis-je pas profiter de l'instant ? Pourquoi ai-je brisé notre étreinte ?

— Te moques-tu de moi ? S'il s'agissait d'une requête directe, je ne me torturerais pas l'esprit à me demander si elle est au courant, si c'est son initiative, si Aldo a une raison cachée d'écrire ce mail... Qui exige de son compagnon d'envoyer un message à sa mère ?

— Tu sais que Tanja est particulière... Et votre relation n'est pas ce qu'on pourrait qualifier d'exemplaire.

Elle lève les yeux au ciel. Je grimace. Je n'aurais pas dû formuler cela comme ça.

— C'est toujours le problème des mères de toute manière. À croire que les enfants ne peuvent pas devenir ce qu'ils veulent.

— Les parents ont néanmoins un rôle important, tempéré-je.

— Certes. S'il existe le manuel de la parfaite reine mère, je suis preneuse. Malheureusement, cela n'existe pas. Tanja me déteste, soit. Dans ce cas, pourquoi diable Aldo pense-t-il que de l'amener à Noël ici soit une bonne idée ? Goran a suggéré qu'il voulait peut-être l'aider à renouer avec nous.

— Ce serait si étrange que cela ?

Elle soupire et réfléchit quelques secondes.

— De sa part ? Non, sans doute. Il a toujours possédé ce fond de bienveillance.

Je me redresse à mon tour et dépose un baiser léger sur son épaule.

— De quoi as-tu peur alors ?

Elle me lance une œillade aiguë avec un sourire étirant ses lèvres.

— En dehors d'un potentiel scandale et des demandes multiples d'interviews ?

J'acquiesce, amusé. On échange un regard complice puis elle redevient grave. Ses yeux se

perdent dans le vide de sa réflexion et j'aperçois la femme fragile en dessous de la carapace de reine.

— Je crains qu'il n'y ait plus rien à faire entre Tanja et moi. Nous conserverons toujours des conceptions différentes de la manière dont elle doit gérer sa vie.

La détresse que je perçois dans sa voix me fend le cœur. Elle regrette beaucoup de choses tout en étant assurée qu'elle les referait. À cause de la Couronne. De son rang. De sa fonction. Ce qui s'avère sans doute le plus grand fardeau à porter.

— Peut-être que la sobriété l'aidera à voir que tu as fait ce que tu pouvais, tenté-je.

— Nos dissensions ont commencé bien avant qu'elle ne sombre dans l'addiction, raisonne-t-elle. Bien avant cet épisode navrant avec ce valet. Sa jalousie envers Goran, sa place qu'elle n'arrivait pas à trouver, la rigidité de la cour... elle n'a pas su surmonter tout cela.

Je ne réponds rien. Ce sont des croix. Je le vois tous les jours, que ce soit Mirna ou son fils. Ils ne sont pas profondément heureux. Le seul réconfort qu'ils obtiennent, c'est dans la nécessité de leur métier. Tant que le peuple estime qu'ils sont essentiels au destin de la nation, leur existence garde un sens.

À l'instant où la constitution soavienne s'effondrera, ils pourront peut-être respirer de nouveau. Jusque là, il leur faut respecter le carcan dans lequel ils vivent. Et s'ils n'y arrivent pas...

Comme Son Altesse Royale Tanja, ils se suicident lentement. Bien qu'y parvenir ne soit pas un gage de bonheur.

— Goran m'a toujours comprise. Même s'il s'oppose à certaines de mes décisions, il sait que je n'ai pas le choix. Je crois qu'en partie, ces oppositions ne sont d'ailleurs que pour démontrer son soutien à sa sœur. Nul doute que, s'il a su me contrer pour m'imposer sa pâtissière, il aurait également pu le faire sur de nombreux autres sujets.

J'approuve. Son Altesse Royale Goran a un sens du devoir au moins équivalent à celui de sa mère. Il est peut-être un peu plus progressiste, mais guère en ce qui concerne la dignité de la famille royale. Il a certes insisté pour que sa sœur ne soit pas destituée de son titre, mais a accepté qu'elle soit rayée de l'ordre successoral.

Avec la naissance de Luka, son accession au trône était, de toute manière, encore plus hypothétique qu'auparavant. Toutefois, c'était une mesure assez forte sur laquelle il ne s'est pas appesanti alors qu'il aurait pu. Ce qui tend à confirmer les impressions de Mirna.

— Il souhaite que sa sœur soit là, résumé-je.

— De tout son cœur. Il aimerait que nous aplaniissions nos différends. Parfois, c'est un doux rêveur. Quelle heure est-il ?

Cette question me sort de cette conversation intime. Je m'extirpe du lit et récupère mon gilet pour prendre ma montre à gousset.

– 21 h 30.

– Hmmmm, il se fait tard.

Nos regards se croisent et son expression change imperceptiblement. Notre temps est écoulé. Nous devons regagner nos places respectives, taire les émotions qui nous habitent et mon envie de rester encore, de me réveiller près d'elle et de la serrer contre moi toute la nuit. Dans ses yeux, je peux voir le même regret et je m'approche pour l'embrasser sur le front.

– Bonne nuit, Mirna, chuchoté-je.

– Bonne nuit, Aleksandar. Merci.

Je hoche la tête, avant de me rhabiller. Elle m'imiter afin que sa chambrière ne se doute de rien. Nous refaisons le lit lentement puis je réajuste mon épingle et m'incline.

– Votre Majesté, à demain, dis-je avant de prendre congé.

– À demain, Aleksandar.

Le cœur douloureux, je sors du bureau, salue les valets puis retourne à mes appartements. Ils sont situés à l'étage du dessus, dans l'aile ouest du palais. Je mets de longues minutes à les rejoindre, essayant de remettre de l'ordre dans mes idées.

Je liste mentalement toutes les tâches que j'ai à effectuer demain matin.

Une m'inquiète en particulier.

Le médecin royal.

Habituellement, la reine subit deux examens médicaux par an, des contrôles de routine.

Possédant une constitution remarquable, elle ne tombe que rarement malade. Ainsi, le médecin royal s'occupe plus souvent des autres membres de la famille que de la souveraine.

Alors pourquoi cette demande ? Pourquoi le faire venir ?

Je m'efforce de me remémorer quoi que ce soit d'étrange à propos de Sa Majesté. Elle était certes un peu plus abattue qu'à l'accoutumée, mais pas davantage. Elle ne me semblait pas présenter un quelconque ennui physique...

J'essaie encore de comprendre en pénétrant dans mes appartements. Je ferme la porte et me sers un verre de rhum. Je savoure le feu de l'alcool puis les arômes de vanille et m'assieds par terre, dos au mur, le genou replié contre la poitrine et ma main appuyée nonchalamment dessus.

Une attitude sans doute peu digne de ma condition de secrétaire particulier, mais dans laquelle j'arrive davantage à réfléchir. Cette histoire de médecin ne veut pas sortir de ma tête. Je n'ai pas pensé à poser la question. J'aurais dû, plutôt que de me concentrer sur la venue de Son Altesse Royale Tanja.

On frappe à la porte, me faisant sursauter. Je reconnaissais rapidement le rythme imposé et souris.

– Entre Léa, indiqué-je.

La Chambellan de Son Altesse Goran pénètre dans mon salon et s'amuse en voyant ma posture. Je ne bouge pas l'ombre d'un petit doigt. Nous nous

connaissons suffisamment bien pour que les convenances tombent quand nous ne sommes que tous les deux.

— Dieu merci, tu n'es pas couché, soupire-t-elle.

Je m'étonne de cette remarque vu l'heure peu tardive. Elle se dirige vers ma carafe de rhum et se sert une large rasade qu'elle avale cul sec avant de se resservir et de venir s'installer près de moi.

Je la regarde, curieux sur la raison de sa présence.

— Jelena ? tenté-je, lorsque le silence s'étire.

Elle sourit et secoue la tête.

— Non. Son Altesse Martina a insisté pour qu'elles se voient ce soir afin de discuter des menus des fêtes de la Nativité.

— Sans validation par Sa Majesté ? m'étonné-je.

— Oh, tu connais Son Altesse. Elle souhaite d'abord avoir un plan d'attaque dûment formé avant de se confronter à la reine.

J'acquiesce. Effectivement. Elle se prépare toujours parfaitement. Et je sais que la souveraine apprécie.

— Ce sera dur, cette fois. Si la princesse Tanja s'invite, je crains que Sa Majesté ne veuille pas chambouler les pâtisseries.

— C'est ce que j'ai suggéré au prince. Enfin, ils se débrouilleront.

— Ne dis pas ça. C'est à nous de réparer les pots cassés, après, maugréé-je.

— D'ailleurs, en parlant de Tanja... j'ai ouï dire que le thé avait été en faveur de Goran.

— C'est ainsi qu'il l'a interprété ?

— Sa Majesté accepte qu'elle vienne ?

Je pèse mes mots. Je n'ai apparemment pas de secrets pour Léa, mais la reine en a pour son fils.

— Disons qu'elle m'a ordonné de vérifier quelques informations avant de formuler un message à M. Pope. Est-ce que le prince t'a dit de lui répondre ?

Elle grimace.

— Il m'a autorisé à lui écrire.

— L'as-tu fait ?

— Je t'en prie, je suis venue pour ça. Soit c'est le prince qui réagit, soit c'est la reine. Les deux, ce serait excessif, me semble-t-il.

Je suis bien d'accord.

— J'en saurais plus d'ici quelques jours. Je te tiens au courant et nous verrons comment Sa Majesté veut procéder.

Léa hoche la tête et nous buvons de concert une gorgée.

— Tu sais... tu es bien le seul homme avec qui je prends plaisir à m'alcooliser avoue-t-elle, m'amusant.





Août 1983

Aldo a fait une mauvaise chute de cheval. C'est ma faute. J'ai trop poussé mon étalon et il s'est emballé. Je ne suis pas encore assez habile pour le maîtriser quand il agit ainsi. Aldo a dû me rattraper et essayer de contrôler ma monture. Je l'ai aidé comme j'ai pu, suivant ses instructions à la lettre.

Mon cheval a fini par se calmer, mais il a donné un coup de tête à la jument d'Aldo. Elle s'est cabrée et il est tombé durement contre une racine. J'ai posé pied à terre, hurlant aux gardes de faire venir un médecin. Il y avait beaucoup de sang.

Il a repris connaissance avant d'être emporté par la civière. Il m'a souri et m'a demandé si j'allais bien.

J'ai éprouvé une étrange sensation dans la poitrine.

J'espère qu'il va bien. J'ai voulu demander de ses nouvelles au comte de Clard, mais Bojana m'a dit que ce sera déplacé.

Il faut que je demande à Père.





# Cocarde 4

*Prelude No. I in C Major BWV846 - J.S. Bach,  
Daniel Barenboim*

*20 novembre*

Je rédige une note à l'intention de notre diplomate à l'ONU qui a été sommé de donner notre position concernant la Russie. Malgré la neutralité que j'affiche depuis le début de mon règne sur toutes ces questions, certains ont besoin qu'on leur rafraîchisse la mémoire.

Mon pays est trop petit et compte pour rien dans l'échiquier mondial. La seule chose que nous avons pour nous, c'est la souplesse de notre système législatif et fiscal et les trésors archéologiques qui nous amènent des touristes.

Lorsque je termine, je lève les yeux vers Aleksandar.

– Avons-nous fini ? demandé-je, tandis que la fatigue me tenaille soudainement.

Depuis ce matin, le rythme est assez soutenu. J'ai eu un entretien avec le Premier ministre à propos de

l'Union européenne qui nous fait encore du pied et des problèmes d'inflation. Ce qui a retardé la réalisation de l'ordre du jour.

L'heure du thé approche et je rêve tout simplement de ne pas travailler ce soir. Il y a un opéra auquel j'aimerais beaucoup assister. Je souhaiterais pouvoir m'octroyer ce temps pour moi.

— Oui, Votre Majesté. Le reste pourra patienter jusqu'à demain. Voulez-vous que je prévienne l'opéra pour ce soir ?

— Puisque nous avons terminé, je vous en saurai gré.

Aleksandar hoche la tête puis pianote sur sa tablette.

— Je vous rappelle que le Dr Lovric vous attend, annonce-t-il.

Mon cœur se serre et j'essaie de ne pas montrer mon émoi. Je ne dois pas inquiéter mon secrétaire tant que je ne suis sûre de rien. Je ne suis pas dupe : la santé de la reine ne lui appartient pas.

— Bien, faites-le rentrer et puis vous pourrez prendre votre soirée également.

Je perçois l'étonnement sur le visage d'Aleksandar. Ce n'est pas souvent que je le chasse ainsi de mon bureau et qu'il ne travaille plus après dix-sept heures. Il semble sur le point de demander des explications supplémentaires, mais je me détourne. Je sais qu'il va comprendre rapidement que je ne souhaite pas lui en parler.

Jusqu'à présent, je ne garde que peu de choses pour moi. Je n'ai pas vraiment d'intimité et depuis que notre relation est devenue personnelle, Aleksandar connaît tout de moi. Il y a cependant des affaires que je continue à lui dissimuler, non pas par malice ou par amour du secret, mais parce que je tiens à préserver une certaine part de vie privée.

Il ignore ce que je dis à mon confesseur et mes renseignements médicaux ne lui sont communiqués qu'en cas de gravité, mis à part les bilans semestriels.

Je sais qu'il va essayer de connaître le fin mot de l'histoire, mais tant que je ne suis pas fixée moi-même, je me refuse à lui parler de quoi que ce soit.

Je le perçois se tendre, puis s'incliner légèrement.

— À vos ordres, Votre Majesté.

Il s'éloigne et je le regarde en grimaçant. Mon cœur se serre. Je déteste la distance qu'il y a entre nous, nécessaire à cause de mon devoir, de ma position, mais horriblement dure pour nos sentiments.

J'ai à peine le temps de me reprendre que le valet annonce l'arrivée du médecin royal. Le Dr Lovric pénètre dans mon bureau et s'incline. Je me lève pour le rejoindre et l'invite à avancer.

— Votre Majesté.

— Docteur. Comment allez-vous ?

— Comme un charme. Je suis navré de ne pas avoir pu me libérer ce matin. Votre secrétaire m'a assuré que cela conviendrait, mais...

Je lève la main et souris pour le tranquilliser.

— Ne vous tracassez pas, ce n'est pas urgent. Enfin... c'est vous qui me le direz.

Il fronce ses sourcils broussailleux sous ses lunettes en écaille de tortue.

— Votre dernier bilan était parfait. Que vous arrive-t-il ?

J'humecte mes lèvres et l'invite à s'asseoir dans les fauteuils. Il s'exécute, me permettant de remettre de l'ordre dans mes pensées. Tout ce qui touche à l'intimité est difficile pour moi.

— Il y a quelques jours, j'ai constaté une gêne avec mon soutien-gorge. En me palpant, j'ai découvert une masse, une petite boule. Je n'y ai pas prêté attention, mais... elle semble rester là.

Son expression se fait soudainement grave. Ce qui ne me rassure pas. Je vis avec cette boule comme avec une angoisse persistante. Elle ne quitte pas mes pensées et ça commence à me ronger.

— Elle n'a pas l'air d'avoir grossi, toutefois...

— Je vois. Je vais devoir vous ausculter.

Je hoche la tête. Je m'y suis préparée. Je me lève et dézippe ma robe sur le côté avant d'ôter ma bretelle de soutien-gorge. Il revêt des gants en latex et le clac me procure un frisson d'angoisse.

Je me remémore ma mère nous annonçant le diagnostic de son cancer du sein, les médecins

s'affairant auprès d'elle et je ferme la porte de mes souvenirs. Tant que je n'ai pas de confirmation, je ne céderai pas à la peur.

J'endure la palpation en m'efforçant de rester digne et ne pas être trop tendue. Le docteur grogne légèrement, ce qui n'augure rien de bon et je mets tout en œuvre pour ne pas lui ordonner de me confier le fond de sa pensée.

Lorsqu'il s'écarte de moi et qu'il enlève ses gants, son air ne fait pas de doute. Il n'est pas rassurant.

— Nous allons devoir prévoir des examens complémentaires, annonce-t-il.

L'angoisse monte en moi et je m'habille pour me donner une contenance.

— Bien. De quelle nature ?

— Une mammographie dans un premier temps et sans doute une biopsie.

J'assimile les mots. Je suis normalement une patiente modèle et je ne pose jamais de questions. Tout comme je déteste qu'on me force à expliquer mes décisions, je considère que les médecins sont compétents et qu'il faut respecter leur manière de faire. Qu'ils finiront par nous dire les choses quand ce sera le moment.

Dans ce cas-là, toutefois, l'angoisse me ronge tellement que je ne peux pas attendre. Même si la réponse me paraît évidente, j'ai besoin de poser la question.

— Est-ce un cancer ?

Le Dr Lovric m'observe longuement, semblant peser son explication.

— Je sais que vous y pensez à cause de vos antécédents familiaux.

N'importe qui sachant que chaque femme de la famille a subi un cancer du sein y songerait.

— Je ne peux pas vous dire que c'est un cancer, mais je ne peux pas non plus affirmer que ça n'en est pas un. Les examens seront là pour ça. Je préconise de ne pas paniquer ou s'inquiéter tant que nous ne posséderons pas de plus amples informations. Ce pourrait être un kyste ou une tumeur bénigne.

Je hoche la tête. Je m'efforce de m'imprégnier de ces paroles. C'est peut-être rien.

— Vous sentez-vous fatiguée ? Plus qu'à l'accoutumée ?

Je me rassieds alors qu'il fait de même et qu'il prend son carnet.

— Je dors mal. Mais ce n'est pas nouveau. La fatigue ne me semble pas plus grande que d'habitude.

— Des douleurs ?

Je secoue la tête.

— On va également faire une prise de sang et je vous tiens au courant pour les examens. Dois-je contacter votre secrétaire pour organiser les choses ?

— Non. Appelez mon bureau et demandez à me parler directement, je vais faire le nécessaire pour qu'on ne vous fasse pas de difficultés.

— Bien. Si je peux vous donner un conseil, Votre Majesté, il serait peut-être bon de vous ménager et de prendre du temps pour vous de temps en temps.

— C'est prévu. Ce soir, je me rends à l'opéra.

Il sourit.

— C'est une bonne chose. Essayez de vous détendre. Ce n'est sans doute rien.

J'acquiesce, tâchant de faire illusion.

Sans doute.

Ce n'est pas un mot agréable. Pas dans mon cas. Lorsqu'il sort de mon bureau, je me laisse tomber dans le fauteuil.

Évidemment, je ne m'attendais pas à ce que le rendez-vous m'aide à ôter tous mes doutes. Je ne suis pas assez naïve pour me dire qu'une entrevue avec un médecin permet de se tranquilliser.

J'aurais cependant aimé qu'il n'en rajoute pas.





Octobre 1983

Aldo est revenu. J'étais tellement heureuse de le voir. Il va bien et a repris l'équitation. Il ne me tient pas rigueur de sa chute. ni de ne pas avoir pris de nouvelles. Je ne suis excusée. même si Bojana était outrée. Il a compris que c'était compliqué. Et puis. alors qu'on était seuls. il m'a embrassé sur la joue pour me remercier de mon inquiétude.  
Je suis restée bête. le cœur battant.

Son sourire m'a retourné l'estomac et j'ai éprouvé une sensation nouvelle.

Je crois que je l'aime.





# Épinglé 3

*Idi Ti - Jelena Rozga*

*21 novembre*

Ça me rend fou. Sa Majesté refuse de me dispenser le moindre détail sur son entrevue avec le médecin. J'ai bien essayé de parler au docteur Lovric, mais il m'a assuré qu'elle lui avait interdit de dire quoi que ce soit sur ce sujet.

Je ne sais pas à quoi elle joue, mais ça va me rendre dingue. Je n'arrête pas de spéculer. J'arrive normalement à me contenter des informations qu'elle me donne, parce que ça concerne le travail ou bien des choses bien trop personnelles. Mais si sa santé est en jeu, j'aimerais être au courant.

Elle est tenue, par sa position, d'évoquer publiquement son état de santé lorsqu'il est en danger et de publier ses bilans semestriels. Usuellement, je suis toujours prévenu de la moindre consultation, qu'il s'agisse d'un simple rhume ou d'une toux aggravée. Je n'aurais jamais pensé qu'elle me laisserait à l'écart.

Pour la première fois de ma vie, je ne la comprends pas. Et cette colère que j'éprouve envers elle me mine. Je n'y suis pas habitué.

À cela s'ajoute sa manière de m'éconduire hier soir. Que je n'assiste pas à son examen médical, soit. Mais qu'elle me congédie de l'opéra ?

Je la suis toujours là-bas puisqu'il s'agit d'une passion que nous avons en commun. Elle ne m'a jamais privé d'opéra depuis qu'elle s'est aperçue que j'aimais ça.

De nouveau, c'est comme si elle me mettait de côté et je déteste cette impression.

— Allez-vous faire la tête longtemps ? demande-t-elle tandis que je dépose un dossier sur son bureau.

Surpris, je la regarde me dévisager, le sourcil relevé. Je fais jouer ma mâchoire. Je me doute que ma frustration doit transpirer dans mes gestes et dans mon attitude. Puisque nous passons des heures ensemble, nous avons fini par acquérir une certaine connaissance de l'autre. Je suis capable de déterminer son humeur en quelques secondes.

La réciproque est vraie.

— Je vous demande pardon, Votre Majesté, m'excusé-je en inclinant légèrement la tête.

Je n'ai pas envie de la confronter. Cela ne sert à rien et surtout, en qualité de secrétaire je n'ai aucune légitimité pour contester ce qu'elle doit ou non me dire. Elle est suffisamment au courant de ses responsabilités pour prendre les bonnes décisions.

Ce serait donc en tant qu'amant que je devrais m'exprimer, ce qui serait déplacé à l'heure actuelle.

— Je peux demander au secrétaire d'État de vous remplacer si jamais vous éprouvez le besoin de poser quelques jours de congé, continue-t-elle.

Je la regarde, étonné et blessé.

— Je n'ai pas besoin de vacances, Votre Majesté. Si Votre Majesté accepte de me garder à ses côtés.

— Si vous êtes de bonne humeur, uniquement, prévient-elle.

Dans ses yeux, je lis quelque chose d'étrange. Elle sait pourquoi je me conduis comme ça, elle sait qu'elle pourrait régler le problème en me confiant la vérité.

Elle s'y refuse.

Toutefois, elle n'a pas envie de m'imposer quoi que ce soit, même si mon absence pourrait la peiner.

Je soupire et me passe la main dans les cheveux. Ce n'est pas pour me rassurer, si elle a besoin de mon soutien indéfectible. Cela signifie que quelque chose la torture. Mon cœur douloureux m'empêche de partir.

— Je vous prie de m'excuser. Je suis simplement triste d'avoir manqué *Rigoletto*, hier soir.

Elle a un faible sourire. Elle n'est pas dupe. Ce n'est pas le fond du problème et elle le sait.

— Oh, alors réjouissez-vous. Ce fut lamentable.

Je fronce les sourcils. Qu'a-t-il pu se produire ?

— Le ténor n'a pas réussi à tenir les vocalises sur « *la donna è mobile* » et a fini aphone avant la fin de

la chanson. Sa doublure était malheureusement atteinte de toux, ce qui a fait que nous avons terminé le troisième acte avec un baryton... Ce qui n'a pas la même saveur, admettez-le.

En effet. Les barytons ne peuvent pas monter aussi haut, leur puissance est ailleurs. Un baryton pour interpréter le Duc de Mantoue... c'est n'importe quoi. Lamentable en effet.

— Vous qui aimez les opéras de Verdi, vous auriez probablement crié au scandale. Du reste, je suis sortie peu après, je n'ai pas assisté à la fin de la représentation. Même si elle était proche, c'était au-dessus de mes forces.

Je hoche la tête. Ce qui me ramène au message du directeur de l'opéra que je n'ai pas encore ouvert. Je pensais bien que cela avait un rapport avec la présence de Sa Majesté dans la salle. Ou plutôt de son départ. Un vrai camouflet pour la troupe, mais compréhensible.

— Avez-vous reçu des informations concernant les Clard ? reprend-elle.

— Pas pour l'instant. J'ai écrit quelques mails pour le moment et passé quelques appels. J'espère les retours d'ici ce soir.

— Bien. Est-ce qu'Aldo a envoyé un nouveau message ?

— Non. Je présume qu'il va attendre que nous lui répondions.

Elle hoche la tête, les lèvres pincées.

— Je suppose donc que ce n'est pas Tanja qui se trouve derrière tout cela, finit-elle par dire. Elle n'a pas la patience d'attendre.

Je souris. Il y a de fortes chances, oui. Sauf si M. Pope arrive à la canaliser.

— Bien, il ne me reste plus que le ministre du Travail à entretenir aujourd'hui, c'est ça ?

— En effet.

— Avez-vous le dossier ?

Je lui tends une chemise rouge qu'elle ouvre avant de parcourir les documents. Je vois sa réflexion à propos des principales problématiques : les conditions de travail dans les usines nationales et la difficulté des emplois non déclarés dans le secteur du tourisme, notamment en période estivale.

Elle parcourt les propositions du ministre au moment où je reçois un mail d'un de mes informateurs journalistiques. Je le survole rapidement avant d'en recevoir un autre de Léa cette fois.

« Tu as vu ? On en parle ? T'es dispo ? »

En effet, la situation nécessite qu'on en discute. Je réfléchis, mais je connais Sa Majesté. Et puisqu'elle paraît déterminée à se passer de moi pour certains dossiers...

— Votre Majesté, si vous n'avez pas de questions, puis-je disposer ?

La surprise qu'elle affiche s'évanouit instantanément, témoignant de sa parfaite maîtrise d'elle-même. Je constate tout de même qu'elle

semble étonnée par cette demande et que la curiosité va la dévorer.

Je masque ma satisfaction en attendant qu'elle réponde.

— Oui, bien sûr.

— Je vous remercie. Je vous envoie une secrétaire pour prendre des notes pendant l'entretien. Elle me fera un rapport.

Sa Majesté acquiesce puis je m'incline et sors rapidement en pianotant sur mon téléphone.

« Tout de suite. Dans mes appartements. »

C'est le seul endroit qui ne soit pas truffé de valets ou de domestiques. Cette information ne doit pas s'ébruiter.

Je modère mon allure dans les couloirs pour éviter que des rumeurs commencent à circuler et atteins finalement mes quartiers cinq minutes plus tard. J'entre dans mon bureau, laisse la porte entr'ouverte et passe derrière mon ordinateur pour relire le message de mon correspondant.

« Un sondage parlant de l'abdication de la reine Mirna va être publié. Plus de la moitié de la population serait favorable à la reprise immédiate du pouvoir par S.A. Goran. Voici le lien vers l'enquête et les informations que j'ai en ma possession. Le journal veut publier ça prochainement sur les réseaux et dans son édition papier. »

Je clique sur le lien au moment où Léa pénètre dans mon bureau. Elle referme la porte et me rejoints pour se pencher sur mon ordinateur. Dans un

silence de mort, nous contemplons les résultats du sondage.

Le camembert, grossier, est composé de quatre parties. Une bleue, plus grosse, indiquant la faveur du public pour que Son Altesse Goran accède au trône sous la tutelle de sa mère. Une rouge, plus petite que la bleue, assure vouloir le maintien de Mirna à la Couronne, jugeant son héritier encore trop jeune. Une verte, moitié moins grande que la rouge démontre que la population pense Goran tout à fait mûr pour reprendre le pouvoir immédiatement et seul. Une jaune, anecdotique, contient les « ne se prononce pas ».

Je consulte la question posée.

« Pour l'avenir du royaume de Soavie, maintenant que S.A. Goran est marié, pensez-vous qu'il devrait reprendre les rênes de la Couronne ? »

Je me rencongne dans mon siège.

Je ne peux pas dire que je ne m'y attendais pas. Dès qu'ils ont prononcé leurs vœux, j'escamptais bien qu'on finisse par poser la question à la population. Il n'y a rien eu. Maintenant que la dynastie est assurée, que la reine va bientôt fêter ses trente-cinq ans de règne, un cap, le sujet commence à titiller l'opinion.

Le sondage a été réalisé via le site internet du journal et a comptabilisé plus de dix mille participants. La Soavie dénombre un peu moins de trois cent mille habitants. Ce qui nous donne un peu plus de trois pour cent de participation à l'enquête.

— C'est pas représentatif, lâche Léa.

Elle a fait les mêmes calculs que moi.

— Si, corrigé-je. Certes, c'est un petit sondage, mais il peut nous fournir une indication sur le pouls de la population.

Léa prend la souris d'autorité et charge plusieurs pages sur le même journal et ailleurs. Elle s'arrête sur une fenêtre où une étude montre le pourcentage du peuple favorable à la monarchie, sondage réalisé il y a dix-huit mois, après le départ de Tanja. C'est le palais qui avait géré et nous avons choisi un échantillon plus représentatif de la population.

— Aleksandar, personne — personne tu m'entends ? — ne peut se vanter d'atteindre ce chiffre sur la forme de son gouvernement.

Je regarde de nouveau le 99 % d'opinion en faveur du maintien de le royaume.

— Je sais bien, soupiré-je. Les Soaviens aiment leur monarchie. Cela ne veut pas dire qu'ils n'apprécieraient pas un peu de changement. Est-ce que le prince est au courant ?

— Non. Pas encore. Et maintenant que je vois le détail, je ne pense pas que ce serait judicieux de lui en parler.

Je me lève. Léa me semble bien rapide à dédramatiser ce sondage.

— Ce n'est qu'un sondage, Aleksandar. Sur un petit pourcentage de la population.

— Mais sur le journal le plus lu du royaume. Lorsqu'ils publieront ça, Leurs Altesses et Sa

Majesté l'apprendront. Et le peuple se posera peut-être des questions. Interrogations qui pourraient entraîner un clivage avec sa souveraine. Sa Majesté ne le supporterait pas.

Léa cille et je me détourne pour grimacer. C'était bien trop personnel comme dernière phrase. L'inquiétude que je ressens pour un tout autre sujet me rend nerveux et imprudent.

— Je ne pense pas que la popularité de Sa Majesté doive en souffrir. Les gens l'apprécient et l'aiment. Tu as vu celle du président français ?

Je souris. Si Mirna atteignait une telle impopularité, elle proposerait elle-même son abdication.

— Soixante-quinze pour cent de la population l'approuve et trouve que c'est une bonne souveraine, continue Léa. Certes, Goran reste à plus de quatre-vingts pour cent, parce qu'il est jeune et que son mariage avec une roturière l'a rendu sympathique. Ce sondage reflète le jeunisme qui gangrène toutes les sociétés occidentales. Tu ne devrais pas y accorder plus d'importance que ça. C'est toi qui m'as appris qu'on ne devait pas trop faire attention aux enquêtes.

— Non, je t'ai dit qu'il fallait pondérer leur impact. Mais les ignorer peut-être particulièrement maladroit, rappelé-je en me tournant vers elle.

Elle me dévisage puis croise les bras sur sa poitrine.

— OK. C'est quoi le souci ? demande-t-elle.

J'hésite sur la formulation. La partie s'annonce difficile.



Novembre 1985

Je déteste cette Gina. Aldo lui fait les yeux doux, l'aide à monter alors qu'elle ne sait pas du tout chevaucher et reste aux petits soins. Il n'a plus de temps pour moi, prétextant que de toute manière, je suis une excellente cavalière et qu'il n'a plus rien à m'apprendre.

Le compliment n'a pas effacé ma douleur.

Je hais cette Gina.

Je me demande si je peux la faire chasser du palais.





# Épinglé 4

*Sve Oko Mene Je Grijeh - Colonia*

Lorsque Léa veut obtenir des réponses, il est très difficile de lui résister. Même moi, pourtant rodé à l'exercice, je ne parviens pas toujours à en réchapper. Cette fois, je vais devoir être fin. J'ai réussi à éviter les questions trop personnelles. Elle sait que je suis proche de Sa Majesté, que je l'admire tout en gardant la tête froide si ses décisions sont mauvaises (ce qui arrive rarement).

Cela me permet d'en jouer pour dissimuler mes sentiments profonds. Mais je sais que je me trouve sur la corde raide. D'autant plus aujourd'hui, frustré, inquiet et énervé que je suis.

— Je n'en sais rien, dis-je honnêtement.

Je me sers un verre de rhum puis m'assis sur un coussin de sol. Léa ne pipe mot, mais m'imitera quelque temps plus tard.

— Va falloir que tu m'en dises plus, lâche-t-elle.

Je souris en me grattant la tête.

— Sa Majesté a demandé à rencontrer son médecin hier soir.

— Un problème ?

— Je ne sais pas. Elle n'a rien voulu me dire.

Léa fronce les sourcils, mais je lis la sidération dans son regard. Je prends une gorgée de rhum. L'alcool atténue très doucement mes sentiments.

– Est-ce qu'elle va bien ?

– Je n'ai rien noté de particulier. Elle n'est pas plus fatiguée ou déprimée que d'habitude. Si je devais me fier à mon instinct, je dirais qu'elle est simplement préoccupée. Sans doute par Son Altesse Royale Tanja.

– Son retour possible ?

J'acquiesce. Entre les potentiels scandales et leurs difficultés personnelles, elle a des raisons de craindre ce séjour.

– Je vois. Est-ce qu'elle aurait pu demander des renseignements à son médecin sur la manière d'accueillir un ancien addict ? Du style doit-on cacher toutes les bouteilles du palais et fermer à clef les pharmacies ?

Je n'y ai pas songé.

– C'est possible. Mais d'habitude, ce genre de question, c'est moi qui m'en charge. Elle ne m'en a pas touché un mot. Du reste, pour le moment, même si elle semble décidée à accepter le séjour de sa fille, rien n'est fait.

Léa grogne son assentiment.

– Je ne vois pas ce qu'elle aurait pu demander à son médecin qui nécessite de ne pas m'en parler. D'autant que si c'est un souci de santé, je vais devoir être informé pour adapter son agenda, caler ses rendez-vous médicaux...

La rassurer aussi, l'épauler... Mais je le tais.

— Elle doit attendre des résultats. Mais c'est curieux qu'elle ne t'ait pas mis au parfum. Si la reine est malade...

— Comme tu dis. La dernière fois ne me laisse pas un bon souvenir.

Je repense à l'enfer de ces trois semaines, quelques années auparavant. Aucun médecin n'était capable d'établir un diagnostic cohérent sur la fièvre qui s'était abattu sur Sa Majesté. Faible, ne pouvant plus se lever, plus réfléchir, restant dans un délire quasi perpétuel, la reine n'était plus apte à gouverner ou à faire quoi que ce soit.

Son Altesse Goran avait pris le relais, temporairement. J'avais dû l'épauler ainsi que Léa, pour le tenir informé des dossiers urgents. Il s'était admirablement débrouillé et je passais tous les soirs rassurer Sa Majesté sur le fait que son fils avait les choses en main. Je l'exhortais à guérir, tentais de contenir mes énervements lorsque les médecins se révélaient incapables de nous donner un diagnostic précis.

Fort heureusement, Son Altesse Goran se mettait en colère pour nous deux. Je ne pouvais rien faire, rien dire, simplement assister, impuissant, aux rendez-vous, aux thérapies qui ne fonctionnaient pas.

Nous avons été à deux doigts de la perdre, jusqu'à ce qu'un des internes du docteur Lovric

n'établisse un diagnostic improbable, une fièvre exotique atteignant notamment le foie.

N'ayant plus d'autres choix, nous avons procédé au traitement qui avait marché. Une semaine avait été nécessaire pour sortir Sa Majesté du délire. Une de plus pour qu'elle soit officiellement tirée d'affaire. Elle avait repris ses fonctions quelques jours plus tard, alors que les médecins voulaient qu'elle se repose encore.

Bref, la reine malade n'est pas un épisode que je souhaite visionner de nouveau.

— C'est peut-être rien, tente Léa. Quelque chose de personnel.

Je m'efforçais de m'imprégnier de ces paroles.

— Elle devrait quand même m'en parler, murmure-j-e.

Je prends conscience de mon ton geignard et bois une gorgée de rhum. Le regard de Léa s'attarde sur moi, mais je fais comme si je ne m'en rendais pas compte.

— Bon, occupons-nous de ce sondage. Nous devons écrire une déclaration.

— Il faut en discuter avec Sa Majesté et à Son Altesse.

— Préparons le communiqué. Sa Majesté est en réunion avec le ministre du Travail. Je lui en parlerai après et je lui montrerai le manifeste. Elle l'annotera. Peux-tu faire pareil avec Son Altesse ?

Elle acquiesce et nous nous levons. Je m'assieds sur mon fauteuil tandis que Léa pose une fesse sur mon bureau, sa tablette à la main.

– On devrait en préparer plusieurs, en fonction de l'impact que l'article du journal aura.

Léa approuve.

Nous écrivons chacun de notre côté, elle pour la voix de Goran, moi pour celle de Sa Majesté. Je commence plusieurs brouillons. Je me laisse parfois aller, déversant ma haine contre les gens qui souhaitent jeter dans les toilettes une femme qui a dû sacrifier sa vie pour gérer leur pays. Certains ressemblent plutôt à l'expression de ma frustration de compagnon bafoué ou alors en la supplique d'un homme amoureux blessé qu'on maltraite ainsi l'objet de ses désirs.

Aucun n'est convenable et je les efface aussitôt.

Je soupire et reprends la rédaction d'un communiqué plus mesuré, indiquant que le palais prend acte de ce sondage et qu'il en sera question à la prochaine réunion des États généraux, vendredi. J'écris rapidement un autre, précisant que la famille royale entend respecter les lois fondamentales du royaume et qu'une abdication serait contraire à cette constitution informelle.

Je rajoute que Sa Majesté souhaite rassurer sa population sur son état de santé et sa volonté de rester toujours dans une dynamique de modernité comme elle l'a démontré tout au long de son règne.

Je me rencogne dans mon siège et considère Léa. Elle lève les yeux de son écran et je comprends qu'en fait elle a sans doute terminé depuis longtemps et qu'elle traitait divers dossiers.

Je me redresse pour saisir la tablette qu'elle me tend et elle s'installe à ma place pour lire les communiqués. Elle en a également produit deux : un condamnant fermement le sondage, assurant que Son Altesse est outrée par une éventuelle transgression des lois fondamentales ; le second plus mesuré affirmant que Son Altesse est flattée, mais qu'elle se pliera aux désirs de la souveraine qu'elle soutient inconditionnellement, ayant démontré par le passé qu'elle avait systématiquement agi dans l'intérêt de la Soavie.

Je souris.

Nous sommes toujours sur la même longueur d'onde. Ce qui est logique puisque nous travaillons depuis des années en binôme et que nous avons l'habitude de faire ce genre de chose.

Cependant, c'est toujours aussi plaisant à constater.

— Je crois qu'ils auront le choix du ton, conclut Léa en se levant.

— En effet. Je pense que le plus doux conviendra sans doute davantage à Sa Majesté.

— Mais tu espères qu'elle optera pour le ferme, devine la Chambellan.

Je ne réponds rien et me contente d'un sourire. J'ai toujours trouvé que Sa Majesté pouvait se

permettre plus de sévérité dans sa communication. Mais elle choisit constamment la bienveillance et la finesse. Une main de fer dans un gant de velours la définit magnifiquement bien. La rigueur caractérise sa vie personnelle, mais politiquement, c'est la douceur et l'adaptation.

— Bien, je vais rejoindre Goran. Je suppose qu'il voudra de suite voir sa mère.

J'acquiesce. Probablement.

— Le dîner de ce soir. Pas avant malheureusement.

— Mince... De toute manière, Goran n'était pas là pour le thé. Bon, ce soir alors.

J'opine et elle sort sans insister davantage. J'ai l'impression d'avoir survécu à un bombardement et me rassieds dans le fauteuil complètement épuisé.

Il me reste quelque temps avant de pouvoir retourner au bureau de Sa Majesté. Je dois encore avoir quelques informations à clarifier, mais un nouveau message attire mon attention.

« Le palefrenier royal souhaiterait une entrevue avec le secrétaire particulier de Sa Majesté. »





Février 1986

Jalousie.

Il m'a traitée de jalouse !

tout ça parce que j'ai coupé la route de Gina lors de la leçon de cet après-midi. Cette dinde n'a pas su maîtriser sa jument et s'est écrasée dans la boue. J'ai ri.

Elle ne s'est pas fait mal en plus.

Mais Aldo était furieux.

Il m'a écarté des autres et m'a dit que j'avais agi inconsidérément, que j'aurais pu le blesser, elle ou son cheval.

J'avoue avoir éprouvé de la culpabilité à cause de l'animal.

Et puis il m'a traitée de jalouse.

J'ai vu rouge et je suis partie.

Jalousie.

Moi ?

Pour qui se prend-il ?





# Cocarde 5

*6 chants polonais, S. 480 : No. 2, Frühling - Franz Liszt, Joseph Banowetz*

Je termine mon entrevue avec le ministre du travail, mitigée. Il avait l'air assez ouvert pour discuter des problèmes de conditions de travail, mais concernant les emplois dissimulés, il m'a paru réfractaire à toute législation alourdissant les contraintes des patrons. Il m'a même semblé presque enclin à renoncer à la possibilité d'engager leur responsabilité en cas de blessure du salarié non déclaré.

Cela ne me convient guère et je le lui ai fait savoir. Que l'on cède sur les cotisations, c'est une chose. Qu'on accepte que des employés puissent se retrouver sans assurance à cause de leur travail dissimulé, ça en est une autre. Il va falloir que je discute avec le secrétaire d'État pour mettre tout cela au clair.

Je retourne donc dans mon bureau avec cette fâcheuse impression qu'il y a un ver dans la pomme. Je m'apprête à appeler le secrétaire d'État lorsque mon téléphone sonne. Je reste un instant interdite

puis décide de décrocher. De toute manière, Aleksandar n'est pas revenu.

J'occulte le fait qu'il y a une tension entre nous qui ne me plaît pas non plus.

— Allô ?

Un blanc me répond. Sans doute la surprise de mon correspondant plus habitué à parler directement avec Aleksandar qu'avec sa souveraine.

— *Votre Majesté*, se reprend finalement l'opératrice. *Je... J'ai un appel pour vous. Est-ce que je dois essayer de joindre votre secrétaire ?*

Je pourrais dire oui. Mais si c'est pour que l'appel me revienne, c'est inutile.

— Je suis capable de juger moi-même si vous devez me passer la communication. De qui s'agit-il ?

— *Euh... Un certain Keith Pope. Il vient du Tennessee.*

Mon cœur rate un battement. Aldo. Pourquoi me contacte-t-il ? Probablement en lien avec son mail auquel nous n'avons pas encore répondu. Un tourbillon de questions m'envahit la tête.

Aurait-il pu appeler dès le départ ? N'a-t-il aucune patience pour une réponse ? De quoi veut-il m'entretenir ? Tanja va-t-elle bien ? A-t-elle replongé ? Ou pire ?

— *Votre Majesté* ?

La voix de l'opératrice, inquiète et peu sûre, me sort de ma torpeur.

— Oui. Passez-le moi, je vous prie.

— *Bien, Votre Majesté. Bonne journée.*

— Vous de même, souhaité-je, avant d'entendre la tonalité.

Nerveuse, je défroisse ma robe avant de me morigéner. Il s'agit d'une conversation téléphonique. Il ne peut pas me voir.

— *Allô ?*

Une voix masculine, trahissant l'âge de son interlocuteur, mais toujours aussi puissante et profonde. Chaleureuse. Je reconnais certaines inflexions. En un sens, elle n'a pas changé.

— *Mirna ?*

Je souris à ce prénom qu'il a du mal à prononcer apparemment.

— *Je veux dire, Votre Majesté ? Est-ce que je dois... ,* ajoute-t-il en murmurant.

— « Votre Majesté » est plus approprié, indique-je.

Un silence me répond et j'aurais pu jurer le voir sourire.

— *Je comprends. Je n'étais pas sûr que tu... vous accepteriez de me parler. Je m'attendais à avoir votre secrétaire.*

— Il est indisponible.

— *Oh. Je comprends.*

Mon cœur se calme suffisamment pour que je reprenne la maîtrise de moi-même.

— Souhaitez-vous que l'on converse en anglais ? Si cela est plus facile pour vous, cela m'est égal. Je sais que manier sa langue maternelle après de longues années peut s'avérer difficile.

Il ne répond pas tout de suite.

— *Non, merci. Je suis... ça me plaît de parler en soavien. Ça me rappelle des souvenirs.*

Des rires, des chansons, l'odeur des chevaux et du soleil... Je ferme les yeux un instant pour apprécier la nostalgie puis les rouvre pour me concentrer.

— Comme vous préférez. Pourquoi me téléphonez-vous ?

J'entends un froissement et un soupir. S'il n'a pas changé, je dirais qu'il passe sa main dans ses cheveux de nervosité.

— *J'ai envoyé un mail à tes... vos services.*

— Nous l'avons reçu.

— *D'accord. Je... je savais pas trop si vous l'aviez lu ou si... enfin, peut-être que tout ce qui touche à Tanja est tabou au palais.*

— Je n'ai pas pu la destituer, donc elle conserve sa place. Par conséquent, son sujet n'est jamais interdit.

— *OK.*

Il laisse passer un silence. Je pince mes lèvres.

— Avez-vous d'autres questions ou bien appellez-vous uniquement pour savoir si nous avions bien reçu votre mail ?

J'entends un petit rire.

— *Il faut aller droit au but, n'est-ce pas ?*

— Je suis navrée, mais mon temps est précieux.

— *Je comprends. Je voulais juste savoir si vous aviez pris une décision.*

— Pas encore. Nous rencontrons quelques problèmes.

— *Des problèmes ? À quel sujet ?*

Je perçois qu'il s'est tendu. Ça ne lui plaît pas. Son instinct de protection envers Tanja s'est déclenché. J'apprécie qu'il l'aime suffisamment pour ça. Aux dires de Goran, je savais déjà qu'il tenait à elle. L'entendre véritablement me fait plaisir.

— Des problèmes de protocole, essentiellement. Il s'avère que votre frère est palefrenier royal, qu'il assiste aux festivités de Noël, que son rang lui accorde une certaine place, et que la vôtre devrait être inférieure. Or, puisque vous êtes le compagnon de Tanja, vous aurez la préséance. Nous étudions dans quelles conditions cela est possible.

Il ne répond pas tout de suite. Il doit sans doute réactiver sa mémoire à propos de l'étiquette du palais. Il la connaît bien et elle n'a pas changé depuis son départ.

— *Je vois. Je n'y avais pas songé.*

— Cela ne m'étonne pas.

Ce n'était pas dit méchamment, plutôt comme une évidence. Depuis trente ans qu'il se trouve aux États-Unis, ces procédés doivent lui paraître étranges.

— D'ailleurs, à ce propos... avez-vous gardé contact avec votre famille ?

— *Non, pas vraiment. J'ai... ils n'ont pas cherché à savoir et je n'ai pas insisté.*

Ce qui est une bonne chose.

– Cela pourra peut-être faciliter les affaires.

– *En quoi ?*

– Nous pourrions envisager de ne pas leur dire qui vous êtes. Avec un peu de chance, ils ne vous reconnaîtront pas.

– *Et s'ils le font ? Ou si j'ai envie d'aller les voir ?*

Je soupire.

– Évidemment, si vous souhaitez compliquer la situation.

– *Tanja n'est pas la seule à avoir des relations à arranger.*

Je me doute. Je me reconnue dans mon siège, soudainement tourmentée par le poids de tous ces désagréments potentiels.

– Était-ce votre idée ?

– *Quelle idée ?*

– Tanja, Noël, la Soavie ?

– *À votre avis ?*

– Cela m'étonnerait que ce soit la sienne.

Il ne dément pas. J'ai donc raison.

– Est-elle au courant de votre demande ?

– *Oui, elle sait. J'insiste lourdement pour qu'elle vous parle.*

– Pourquoi donc ?

– *Parce qu'une mère ne devrait pas rester fâchée avec ses enfants.*

– Je ne suis pas fâchée.

Ce qui est la stricte vérité. Je comprends Tanja. Elle étouffait, elle s'est rebellée et elle s'est enfuie.

Il n'y a rien en elle contre quoi je devrais être fâchée. Sauf peut-être sa faiblesse face à la drogue et aux plaisirs faciles. Mais je sais pourquoi elle fait tout ça.

— *Est-ce que vous aimez votre fille ?*

La question me laisse perplexe. Si perplexe que je prends trop de temps pour répondre et qu'il reprend.

— *J'ai des difficultés avec mes filles. Surtout Brittany qui ne comprend pas ma relation avec Tanja. Elle... a coupé les ponts.*

Mon cœur se serre pour lui. Je n'appréhende son souci que trop bien.

— *Mais je l'aime quand même. Et je serais prêt à beaucoup de choses pour me réconcilier avec elle.*

— Sauf à renoncer à Tanja.

Il laisse passer un silence.

— *Oui, sauf à renoncer à Tanja. Elle... je suis incapable de la quitter.*

Encore une fois, je suis heureuse et soulagée pour ma fille.

— Je ne peux pas abandonner ma position, l'étiquette et ma couronne.

— *Ce n'est pas ce que j'envisageais.*

— Tant mieux. Est-ce que Tanja souhaite régler les choses de son côté ?

— *Elle... disons que ça dépend grandement de vous. Mais je lui ai dit que les parents pouvaient commettre des erreurs, que parfois ils voulaient, mais n'y arrivaient pas. Elle a besoin de vous parler, de*

*vous voir. Il y a des affaires dont elle doit vous entretenir. Et peut-être qu'il y en a d'autres que vous avez besoin de formuler également.*

Et pas qu'un peu. Est-elle capable de les entendre en revanche ?

— Je comprends. J'ai une question. Au-delà du problème d'étiquette, il y a une inquiétude qui me taraude.

— *Laquelle ?*

Je pèse mes mots, essayant d'atténuer l'interrogation, même si elle sera de toute manière violente.

— À quel degré estimatez-vous le risque que Tanja replonge suite à ce séjour ?

Sa respiration se fait profonde à l'autre bout du fil. J'entends un bruit étouffé, comme s'il s'était assis puis un soupir.

— *Honnêtement ? Le risque est toujours présent. Elle est clean depuis quatorze mois. Elle n'a que peu d'accès d'envie et elle sait parfaitement les gérer. Je suppose que le risque évoluera en fonction de l'accueil qu'on lui réserve. Il est certain que si vous êtes dure avec elle...*

Il ne termine pas sa phrase. Je sais bien ce qu'il tait. C'est ma faute si elle a plongé, ce sera ma faute si elle replonge. C'est à moi de me tenir à carreau. Et peu importe mes sentiments, je devrais les étouffer pour préserver les siens et sa réhabilitation.

Ce n'est pas comme si j'avais l'habitude de pouvoir les exprimer de toute manière.

— Bien. Mon secrétaire vous recontactera dès que nous aurons pris une décision.

— *D'accord. Est-ce que... ça ira pour vous ?*

— Ce n'est pas comme si j'avais le choix, rétorqué-je. J'espère simplement que tout le monde en sortira indemne, sinon, vous serez le seul à blâmer pour une fois.

J'entends qu'il veut continuer de parler, mais je raccroche. Mon cœur tambourine et je commence à trembler sous le coup de l'inquiétude.

Ce Noël s'annonce mouvementé.





Mars 1986

Il m'a embrassée.

Aldo m'a embrassée.

Il était encore en colère à cause de l'incident avec Gina. Je suis allée présenter mes excuses parce que je n'aurais pas dû mettre en danger les chevaux. Il m'a dit que je devais maîtriser mes émotions.

Comme si c'était simple.

« Ce n'est déjà pas facile pour moi de me contenir », a-t-il hurlé ensuite.

Nous sommes restés quelques instants à nous regarder puis il m'a plaqué contre le mur de l'écurie et m'a embrassée.

On ne m'avait jamais embrassée de la sorte.

Ses lèvres sur les miennes. Ses mains sur mon corps.

J'ai mis un temps avant de lui rendre son baiser, ignorant comment faire.

Il a vite interrompu en gémissant. Il s'est reculé et j'ai eu peur de lui avoir fait mal.

« Mirella, nous ne pouvons pas », a-t-il dit.

J'ai eu mal au cœur. Mais je me suis rapprochée de lui. Je sais que nous ne pouvons pas. Mais je m'en fiche.

Je l'ai embrassé à mon tour et il m'a serré contre lui.





# Épinglé 5

*Zastave - Parni Valjak*

J'ai préféré me rendre directement aux écuries plutôt que d'aller retrouver la Reine. J'ai reçu un message de la secrétaire pour me dire que l'entrevue avec le ministre du Travail avait été houleuse et je ne tiens pas à discuter avec elle si elle se trouve dans cet état d'esprit.

D'autant qu'elle risque de me demander des informations sur les Clard. Il me semble donc plus judicieux de régler ce problème avant de la retrouver. Ce n'est pas la première fois que je diffère ainsi. Dès que nos rapports se tendent, je préfère espacer nos séances de travail.

Cela nous permet, en règle générale, de prendre du recul et d'avancer plus sereinement. Elle s'aperçoit ainsi que j'ai un souci assez important et nous finissons par avoir une discussion à cœur ouvert. C'est ce que j'espère cette fois, même si mon intuition me dit que cette crise ne ressemble pas aux autres.

Ce qui explique que je sois si chamboulé à ce propos.

Je mets mes idées au clair avant de pénétrer dans l'écurie. Je me remémore le rapport que j'ai reçu concernant les Clard. Depuis hier, mes informateurs se sont renseignés et ils sont assez formels : il n'y a eu aucun contact entre les deux frères ces trente dernières années.

Y compris lors des obsèques du père.

Si Keith a été prévenu (et il aurait pu puisque les morts des membres de la noblesse sont en général relayées par la presse soavienne), il n'a pas daigné venir ni envoyer quoi que ce soit concernant son père.

S'il ne l'a pas été..., ma foi, je ne sais pas comment il prendra la nouvelle.

J'ignore donc pourquoi le palefrenier souhaite me rencontrer. Est-ce à ce propos ? Mais j'imagine mal comment il aurait pu être au courant. Ou bien pour une autre raison ? J'espère simplement que cela ne concerne pas l'état de santé d'un des chevaux préférés de Sa Majesté.

Je déteste être porteur des mauvaises nouvelles et en ce moment davantage encore.

J'alpague un valet pour lui demander où se trouve le comte de Clard. Il m'indique l'office équin et je m'y dirige d'un pas ferme. Je déteste quand je suis obligé de chercher les gens. J'aurais sans doute dû le convoquer. J'ai préféré sortir du palais pour prendre l'air. Ce n'était manifestement pas une bonne idée.

Lorsque j'arrive devant la porte, je ne me donne pas la peine de frapper et pénètre à l'intérieur du bureau. Une secrétaire se lève, visiblement outrée, prête à m'avoir quand elle aperçoit l'épingle de ma cravate. Elle se tait et ravale sa colère. Avec difficulté, semble-t-il.

— Le comte est-il présent ?

— Oui. Je vais le prévenir que...

— Ce n'est pas la peine, assuré-je.

Sans plus de manière, je pousse la porte et découvre l'homme penché au-dessus de sa table de travail, sa fille près de lui. Ils sursautent tous deux à mon entrée cavalière et me regardent comme si j'étais un dragon venu piller leur or.

— Monsieur le comte, Mademoiselle, je vous prie d'excuser cette intrusion, mais vous aviez, semble-t-il, besoin de me voir.

Le comte reste interdit un instant, probablement pour rassembler ses idées puis hoche la tête lentement.

— Oui, j'ai eu... envoyé un message à vos services. J'ai... enfin, il faut que nous discutions de certaines choses.

— D'où ma présence, résumé-je.

Ce n'est pas la peine d'enfoncer les portes ouvertes.

— Oui. Masha, peux-tu nous laisser, s'il te plaît ?

La jeune fille semble réfléchir, nous observe puis acquiesce et s'exécute. Une fois qu'elle est sortie, le comte m'invite à prendre place dans le fauteuil en

face de son bureau. Je ne m'assieds que rarement et décline la proposition. Je préfère discuter debout. Si cela le déstabilise, il ne le montre pas.

— Je vous avoue que je ne sais pas trop comment aborder le sujet. Je pensais que vous me répondriez... pas que vous viendriez...

— Monsieur le comte, vous avez réclamé une entrevue et il y avait une certaine urgence dans vos propos, ce qui a conduit à mon arrivée ici. Allons-nous refaire la chronologie ou bien allez-vous me dire ce qui vous préoccupe tant ? Est-ce en rapport avec les chevaux de Sa Majesté ?

Il déglutit, desserre sa cravate puis soupire et secoue la tête.

— Non, non. Les chevaux vont bien. C'est... J'aurais peut-être dû dire à Masha de rester finalement.

Je plisse les yeux.

— Que vient faire votre fille dans cette affaire ?

Il hésite. Je bous littéralement. Mon cerveau est submergé par des centaines de questions et je trépigne d'impatience de connaître le fin mot de l'histoire.

— Elle a découvert quelque chose... Sur internet. Le réseau social Instagram.

L'inquiétude me gagne. Y a-t-il quelque chose de compromettant sur la famille royale qui a fuité sans que personne ne s'en rende compte ?

— Quoi donc ?

— Elle admire Son Altesse Tanja. C'est un peu... c'était son idole avant qu'elle ne... oui enfin, la petite a toujours plaint la princesse alors...

— Monsieur le comte, je vous en prie, venez-en aux faits. Je n'ai que peu d'intérêt pour l'attachement de votre fille.

Il hoche la tête difficilement, se triture les mains et je m'efforce de ne pas crier pour insister. Va-t-il oui ou non me dire de quoi il retourne ?

— Son Altesse a ouvert un compte Instagram où elle partage des photos et des vidéos avec son nouveau compagnon.

J'opine. Je connais ce compte. Il est relativement naïf et bourré de clichés d'un couple visiblement heureux. Sur la plupart d'entre elles, Keith ne fait pas son âge et ils ont l'air en parfaite harmonie. Je dois dire que je n'ai jamais vu la princesse sourire comme elle le fait et ça me ravit.

Contrairement aux photos qui circulaient habituellement sur les réseaux, celles-ci ne sont ni scandaleuses ni provocantes. Elles procurent un certain apaisement à ceux qui les regardent. Même Sa Majesté a approuvé ce compte.

— Nous sommes au courant. Il ne porte pas préjudice à la famille royale ou à la Couronne, affirmé-je, au cas où il se posait la question.

— Oh, oui, bien sûr. Non, c'est... enfin... ce n'est pas... Je ne sais pas comment vous dire ça...

— Simplement, Monsieur le Comte. Faites des phrases courtes.

Il s'assied, épuisé, soupire, s'humecte encore les lèvres et cherche ses mots. Je fais preuve d'une patience exemplaire en temps normal, mais je commence à me dire que les ennuis vont débuter.

— Keith Pope... ce n'est pas son vrai nom. Il s'agit d'Aldo, mon frère aîné.

J'expire lentement. Comme je le craignais. Il a deviné.

— Nous étions informés.

Cette fois, le comte me regarde, effaré puis se lève, gagné par l'énerverment.

— Vous le saviez ?

Je confirme d'un mouvement de la tête.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Nous n'y avons pas songé, avoué-je. Premièrement, parce que nous avions d'autres soucis, ensuite parce que nous nous sommes dit que soit vous étiez au courant, soit que vous ne l'étiez pas et que dans ce cas, cela vous était égal.

— Il s'agit de mon frère ! s'emporte-t-il.

— Dont vous n'avez visiblement pas cherché à avoir des nouvelles depuis trente ans, rappelé-je.

— Parce que mon père me l'avait interdit, parce qu'il a disparu sans explications, sans nous avertir... nous ignorions où il était. Père ne m'a jamais précisé... s'il connaissait seulement les raisons du départ d'Aldo. Depuis son absence, il a fait comme si Aldo n'avait jamais existé. Nous n'avions plus le droit de prononcer son nom ou même de simplement laisser entendre que nous voulions

parler de lui. Savez-vous ce que cela fait de perdre son frère de cette manière ?

J'opine. Je possède de nombreuses affinités avec mon propre frère. Nous nous adorons et il comprend l'exigence de mon travail. Il m'a, en outre, remercié de lui avoir épargné ce fardeau.

Même s'il aurait préféré que j'aie des enfants pour éviter à son fils de prendre la relève. Mais mon neveu s'est toujours montré enthousiaste à cette idée. Je sais déjà qu'il sera parfait pour s'occuper de Luka quand le moment sera venu. Les deux doivent encore grandir un peu.

Je n'imagine donc pas la peine qu'on doit éprouver lors d'un départ soudain et inexplicable. Ce n'est pas la mort, mais l'inquiétude doit être épouvantable. Si mon frère avait disparu sans prévenir... nul doute que je souffrirais. J'ignore cependant si le comte était au courant de la liaison qu'Aldo entretenait avec la reine.

— Cela doit être douloureux, concédé-je.

— En effet.

— Je suis navré que nous n'ayons pas songé à vous tenir informé. Les choses sont compliquées avec Son Altesse Royale et je présume que M. Pope souhaite enterrer son passé. Ou du moins, le laisser là où il se trouve.

— Vous croyez ?

Je repense au mail que nous avons reçu. Peut-être que Keith ne veut pas revenir au palais que pour la princesse.

— Je ne peux que le supposer, avoué-je. Peut-être devriez-vous le contacter directement ?

— J'estime que ce n'est pas à moi de le faire, s'énerve-t-il.

Je perçois la rancœur de trois décennies dans son ton. Certes, il a souffert du départ, mais sans doute plus encore du silence.

— Et s'il venait au palais ? conjecturé-je.

Le comte fronce les sourcils. Je n'ai de toute manière pas le choix. Nous devons régler ce problème d'étiquette.

— Imaginons que la princesse souhaite revenir à Zircé. Il l'accompagnerait, occupant de ce fait un rang supérieur au vôtre... Seriez-vous capable de l'accepter ?

Au regard terrifié qu'il me lance, je comprends qu'il n'avait pas songé une seconde à l'implication de cette découverte. Je m'aperçois que je suis rude. Il vient à peine de recevoir des renseignements sur son frère, de le retrouver, sans lui parler, de se rendre compte de la vie qu'il a menée...

Sans doute, devrais-je lui laisser le temps d'encaisser.

— Je ne... Oui, évidemment, il est prince consort.

— Oh pas tout à fait, tant qu'il n'y a pas de mariage. Il n'est que... rien en fait. Mais Son Altesse Royale ne supportera pas qu'il soit relégué avec les valets.

Le comte acquiesce avant de se rasseoir à son bureau. Sa peine est palpable et je décide d'abréger ses souffrances.

— Je vous laisse rassembler vos idées. Peut-être, le contacter ou mettre vos envies à plat concernant votre frère. Lorsque vous aurez l'esprit plus clair, nous discuterons des détails.

Sans lui laisser le temps d'en placer une, je sors de son bureau. Je salue rapidement la secrétaire avant de rejoindre l'extérieur. Les choses se compliquent et j'ignore comment Sa Majesté va le prendre.



Décembre 1986

J'espére que je me montrerai à la hauteur pour ce soir. Je retrouve Aldo pour une promenade, mais je veux aller plus loin. Nous ne faisons que nous embrasser, nous toucher un peu et il arrête quand ça devient intéressant.

Il craint que nous soyons découverts. Je sais qu'il a raison. Que le scandale rejoignerait sur la Couronne si ça venait à s'ébruiter, mais nous restons prudents.

Et j'ai envie d'aller plus loin.

Père m'a parlé de mes fiançailles. Jusqu'à présent, le sujet flottait entre nous, mais rien de concret n'était entériné. À présent, c'est décidé. J'épouserai le Duc de Salizo. J'ai vu une photo. Il est plutôt bien fait.

Mais j'aime Aldo.

À l'idée de ne pas pouvoir me marier avec lui, j'ai la nausée.

Je sais que ce n'est pas envisageable. Personne ne l'accepterait. Bojana a fait une jaunisse quand je le lui ai appris. Elle a juré de garder le secret et je la menace de la virer si ça vient à filtrer. Mais je ne peux pas tout cacher à ma Dame.

Elle me montre bien à quel point ma relation avec Aldo est impossible. Lui et moi en avons conscience.

La seule chose que je souhaite cependant, c'est de pouvoir au moins choisir l'homme qui me prendra ma virginité.

Ce sera déjà ça que la Couronne n'aura pas. Et elle aura beaucoup de choses.

Alors ce soir, c'est le grand soir. J'espère juste que j'arriverai à convaincre Aldo d'aller plus loin.



# Cocarde 6

*Sonata in D. Minor, K. 32 - Domenico Scarlatti,  
Lucas Debargue*

*22 novembre*

Je caresse Xanthe, mon étalon posavac. Sa robe baie est débarrassée de tous les résidus de paille et il est prêt pour être sellé.

— Merci, Milan, dis-je au soigneur attitré.

Il vient de nettoyer le dessous des sabots pour m'aider à préparer Xanthe.

— Je vous en prie, Votre Majesté. Je vous ramène son équipement.

Je hoche la tête en terminant de flatter mon cheval. Xanthe me donne un léger coup de museau et je souris. Il est encore jeune, à peine quinze ans, mais nous entretenons une jolie complicité. Je le monte trop peu souvent, et plus du tout depuis cinq ans. Je m'accorde uniquement des visites pour conserver un lien avec lui, mais le laisse aux mains des écuyers royaux pour l'entraînement.

Il affiche un admirable palmarès en course de carrosse dont raffole une partie de la noblesse. Il a également assuré sa lignée et ses enfants commencent à faire de brillantes carrières. Xanthe piaffe d'impatience au moment où Milan revient avec l'équipement.

— Mais oui, mon tout beau, ne t'inquiète pas, on va aller promener.

— Votre Majesté, je serais plus tranquille si vous me laissiez atteler une carriole, ce serait plus...

Je lève la main pour interrompre Milan.

— Arrêtez, je vous prie. Je suis encore capable de monter un cheval.

Il s'incline avant de seller Xanthe. J'ajuste les sangles, règle les étriers puis vais récupérer une bombe et une cravache. Je sors Xanthe puis me hisse sur son dos. Ressentir la bête puissante et impatiente sous moi me remplit de joie.

Je ne peux que croiser le regard inquiet de Milan. Certes, cela fait longtemps que je n'ai pas monté, mais je n'ai pas oublié les automatismes et je ne compte pas m'éloigner de toute manière. Et puis, je ne suis pas seule.

Derrière moi, deux gardes royaux ont, eux aussi, enfourché deux chevaux, déterminés à me suivre dans ma promenade. J'aimerais bien leur dire que je voudrais rester seule, je sais bien que je n'aurais pas gain de cause.

Les jardins du palais sont sûrs, mais on ne sait jamais.

Je talonne ma monture qui ne demande que ça. Je commence par un petit trot, puis j'accélère progressivement l'allure. Je ne compte pas chevaucher bien loin. Toutefois, j'ai quand même l'intention de mener ce cheval au galop pour me souvenir de ce dont il est capable.

Alors qu'il atteint son rythme de croisière, je ne peux m'empêcher de sourire. Les sensations de la monte, la puissance de l'animal, le vent dans mes cheveux, le soleil sur ma peau... Même la fraîcheur du fond de l'air qui me pique le nez... tout me paraît sublime et envoûtant.

J'entends pester derrière moi et comprends que mon étalon va plus vite que ceux de mes gardes. J'éclate de rire avant de pousser un peu plus ma monture pour creuser l'écart. Xanthe m'obéit avec bonheur et nous nous éloignons à toute vitesse. Une envie irrépressible de liberté m'envahit alors que nous abordons les grands prés du palais, donnant ensuite sur la falaise et la mer à perte de vue.

Je respire à pleins poumons, cette odeur de marée, d'iode et de sel. J'arrête Xanthe à quelques mètres du bord de l'escarpement et le flatte pour sa course. Les deux gardes arrivent, mais restent encore loin et je savoure les minutes d'indépendance qui se profilent.

J'enlève ma bombe, laisse mon étalon paître l'herbe fraîche et m'approche de la falaise, à un endroit que je connais bien. Je ne m'y étais pas

rendue depuis des années. La nostalgie me prend soudainement.

J'ai voulu monter Xanthe parce que discuter avec Aldo hier soir, m'a rappelé nos longues promenades à cheval, où il me parlait chevaux, équitation, courses et palmarès, nouvelles méthodes d'éducation qu'il désirait appliquer aux écuries royales, le changement qu'il souhaitait incarner.

Et puis ce baiser.

Volé.

Informel.

Chaste.

Qui m'a ouvert les portes d'un univers que je ne connaissais qu'à travers les romans à l'eau de rose que père me laissait lire parmi la masse d'ouvrages scientifiques, philosophiques, historiques et politiques.

Deux ans de passion.

De plaisirs et de liberté.

Je venais souvent ici pour réfléchir. Cette falaise est devenue petit à petit le lieu de nos rendez-vous plus ou moins secrets.

Nous faisions l'amour sous le couvert des buissons, protégés du vent par la végétation, alertés par le chien d'Aldo si un intrus arrivait. Cet animal montait la garde et adorait courir près de nos chevaux. Il nous accompagnait à chacune de nos sorties.

J'ignore ce qu'il est devenu.

J'ai tout abandonné lorsque je me suis fiancée. Le départ d'Aldo, soudain, mais prévisible, m'a laissé un goût amer. Je n'ai jamais renoncé à mon penchant pour l'équitation, mais tout exhalait un parfum différent. Les courses à bride abattue ont laissé place aux longues promenades sages et paisibles.

Je contemple la mer, mes yeux se perdant dans le bleu scintillant des eaux calmes de la Méditerranée. Je m'assieds sur l'herbe et essaie de me tranquilliser, de faire en sorte que la douceur de l'eau s'insinue en moi et m'apaise.

Trop de choses tournent dans ma tête. S'il n'y avait que les problèmes de l'État, je pourrais y faire face. J'ai l'habitude et je peux toujours compter sur Aleksandar pour prendre la moitié de mon fardeau.

Mais aujourd'hui...

Cette boule... que j'ai de nouveau perçue en m'habillant ce matin et la veille, sous la douche. Elle me ronge. Ma mère mourante s'impose à moi à chaque fois que je ferme les yeux.

Aldo.

Notre discussion d'hier soir tourne en boucle dans mon esprit. Entendre sa voix après toutes ces décennies a ravivé des souvenirs, une nostalgie des années où je n'avais pas encore la couronne sur la tête et le poids des responsabilités sur les épaules.

Je me réjouis pour Tanja. Elle a trouvé un homme suffisamment sage pour la supporter et la guider sur le bon chemin. J'ignore en revanche ce

que cela signifiera pour notre relation à toutes les deux. J'avais tiré un trait dessus. Il semblerait que je doive y réfléchir de nouveau.

Je ne sais combien de temps je reste ainsi à contempler les eaux bleues. Je commence à trembler d'inaction lorsque j'entends un galop. Je me tourne, intriguée. Ce ne peut-être les deux gardes royaux qui sont déjà arrivés et qui se tiennent heureusement à quelques mètres de distance, attendant de connaître mon prochain mouvement.

Je me dis bêtement que si j'avais décidé de sauter de la falaise, ils seraient trop loin pour m'en empêcher. Je chasse ses idées de ma tête et me concentre sur le cavalier.

Je le reconnais immédiatement à sa monture. Héra, une magnifique jument arabe à la robe alezane, est la préférée d'Aleksandar. Un cadeau que je lui ai fait il y a quelques années. Mon secrétaire n'est pas un homme très amateur de chevaux, mais il monte correctement et ce cadeau l'a obligé à s'intéresser davantage à ces bêtes majestueuses.

Contrairement à l'opéra, cela ne deviendra jamais une passion commune. Mais nous partagions quelques randonnées intimes, à défaut de romantiques des années auparavant. Nous ne pouvons de toute manière pas partager grand-chose en dehors de la sûreté des murs de mon bureau ou de ma chambre, abrités des regards. J'ignore pourquoi nous avons arrêté.

J'admire un instant mon secrétaire. Malgré sa réticence, il tient superbement sur un cheval. Il est même magnifique, puissant et j'éprouve une bouffée d'amour pour lui.

Je souris donc, bêtement heureuse de voir mon amant me rejoindre. Il m'a manqué. Il n'est pas revenu, hier soir, et je n'ai pas cherché à le contacter. Tout comme ce matin. Je devine aisément le souci, mais n'ose pas lui en parler.

— Votre Majesté, salue-t-il en mettant pied à terre.

— Aleksandar, appelé-je en retour.

Il enlève sa bombe et me rejoint. Ses cheveux noirs striés de gris retombent en bataille sur son front, mais il se recoiffe rapidement, d'un geste sûr. J'aime pourtant quand il est ébouriffé.

— Je suis étonnée que vous m'ayez retrouvé, me moqué-je.

— Si Votre Majesté veut fuir le palais, il faudrait qu'elle trouve un endroit plus discret et moins symbolique pour le faire, rétorque-t-il, amusé.

Je souris tandis qu'il s'installe près de moi.

— Sans doute. C'était trop facile.

Son odeur me parvient. Son parfum, sa sueur se mêlent... C'est entêtant et je me retiens de poser ma tête sur son épaule. Les gardes demeurent trop proches, ce n'est pas le moment. Je ne peux pas.

— Vous comptez revenir au palais ? demande-t-il.  
Je pince les lèvres.

— Probablement. À un moment ou à un autre. J'avais simplement besoin de réfléchir un peu et cela faisait longtemps que je n'avais pas monté Xanthe.

Aleksandar acquiesce, mais je peux constater qu'il n'approuve pas.

— Milan était inquiet.

— Milan sous-estime mes capacités. Il ne me voit que comme une vieille dame encroûtée.

Aleksandar pouffe et je l'imiter. Vieille dame encroûtée... ça viendra quand je ne pourrai plus bouger. Pour le moment, j'ai encore toutes mes facultés. Enfin, la plupart. Je n'ai que cinquante-six ans.

— De toute évidence, il vous connaît mal.

— En effet. Il y a quelques années, je montais plusieurs fois par semaine. Pourquoi ai-je arrêté ?

— Je crois que c'était à cause de votre jambe cassée, lorsque vous avez fait une mauvaise chute dans les escaliers.

Oh, oui, je me souviens. Un pot de fleurs était tombé ce matin-là, inondant une partie du couloir et rendant les parquets gras. Je n'y ai pas prêté attention et j'ai glissé, dégringolant le long des marches. Je ne m'en suis sortie qu'avec une fracture double du tibia et du péroné.

J'ai été immobilisée plus de deux mois. Même si j'ai continué à effectuer mon travail, certains loisirs m'ont été interdits. Et j'ai négligé de m'y remettre.

— Hmm, eh bien, il va falloir que je réaménage mon emploi du temps. C'est une activité qui me manque terriblement.

Aleksandar fait la moue.

— Est-ce à cause de l'appel de M.Pope d'hier soir ?

Je le contemple quelques instants avant de soupirer.

— Vous avez écouté les enregistrements ou c'est l'opératrice qui vous a tenu informé ?

Il sourit. Il n'y a aucun reproche dans ma voix. À l'instar de mon fils, je ne possède aucune vie privée. Mes conversations téléphoniques sont entendues et mes gestes sont épisés. J'y suis habituée et cela ne me dérange pas plus que cela. Sauf dans les moments intimes qu'Aleksandar et moi devons chronométrier et surveiller pour s'assurer de leur discréetion.

— Ni l'un ni l'autre. Le responsable des communications m'a envoyé son rapport hebdomadaire hier soir et j'ai vu un appel du Tennessee. J'ai supposé qu'il s'agissait de M.Pope et non de Son Altesse Royale Tanja.

— Vous présumez bien.

Je n'ajoute rien et il me contemple. Je sais ce qu'il attend, mais je ne suis pas encline à lui exposer la teneur de notre conversation.

— Vous êtes secrète en ce moment, Votre Majesté, constate-t-il après un instant.

J'entends l'amertume dans sa voix. Il s'est détourné et son magnifique regard bleu acier se

perd dans celui de la mer. Son profil m'a toujours fasciné. Le nez droit, les traits fins, ses boucles légères, il pourrait passer pour une gravure de mode tellement il est beau. Mon cœur rate un battement alors que son charme me saisit une nouvelle fois.

Je suis tellement attristée de devoir le faire souffrir. J'aimerais que les choses soient différentes, mais ni l'un ni l'autre n'avons le choix. Nos positions respectives ne nous permettent pas de rêver à mieux.

— J'en suis navrée, Aleksandar. Croyez-le, assuré-je.

Nos regards se croisent. Il me sonde et je m'ouvre entièrement à lui. Oui, je lui cache des choses, que je ne suis pas encore prête à formuler, que je souhaiterais garder pour moi, parce qu'elles sont du domaine de l'intime et que je n'ai aucune envie d'exciter sa jalousie à propos d'un ex-amant devenu le nouveau compagnon de ma fille.

Il soupire, prenant la mesure de tout ça.

— Me promettez-vous de me les confier quand le temps viendra ? demande-t-il.

— Oui, évidemment, assuré-je.

Il acquiesce, acceptant de me pardonner pour le moment. Nos yeux se perdent de nouveau dans la contemplation de la mer. Il y a toujours une crispation entre nous, mais elle s'efface petit à petit, me soulageant d'un poids.

Nous restons ainsi quelques instants, profitant du calme relatif puis il se relève, s'époussette et me tend la main.

— Nous devrions rentrer, Votre Majesté. Nous avons des dossiers en retard et plusieurs choses à régler avant l'arrivée de la princesse.

Je soupire, déjà abattue par l'ampleur de la tâche et me redresse.

— Je suppose que nous devrions parler de ce sondage concernant mon abdication ?

S'il est surpris que j'aborde le sujet, il ne le montre pas.

— Oui, en effet. En avez-vous discuté avec Son Altesse ?

— Oui. Ce fut un dîner parfaitement politique. Goran semble particulièrement énervé à ce propos.

— Ce n'est pas votre cas ? s'étonne Aleksandar.

Je souris.

— Lorsque je me suis mariée, mon père était moins vieux que je ne le suis aujourd'hui. Pourtant, un sondage similaire a été publié. En ma faveur cette fois. Je ne crois pas que nous ayons des soucis à nous faire. Ni même de communiqué à transmettre.

Je vois l'ampleur de la surprise chez mon secrétaire et éclate de rire avant de remonter à cheval et de partir rapidement, laissant mes gardes et Aleksandar jurer et tenter de me rattraper.





Mai 1987

Je me perds de plus en plus dans mes étreintes avec Aldo. Plus le temps s'écoule et plus l'approche de mes fiançailles rend les choses difficiles. J'ai conscience de la rareté des moments que je passe avec lui, de leur caractère précieux. Je devrais lui dire au revoir, mais je n'y parviens pas.





# Épinglé 6

*Dani I Godine - Nina Bardì*

Sa Majesté rayonne lorsqu'on retourne dans son bureau. Je savais que l'équitation lui procurait énormément de plaisir. J'avais simplement omis à quel point cela lui permettait de s'épanouir, d'oublier ses soucis et de se connecter davantage à elle-même.

J'aurais dû insister pour qu'elle s'y remette, mais je me suis montré égoïste. Je n'apprécie guère la race équine. De ce fait, j'aurais été contraint soit de subir l'éloignement de Sa Majesté pendant ses excursions soit de supporter de monter un animal ainsi que les douleurs abominables le lendemain.

Une fois installé, je reprends le cours de la journée. Elle a été quelque peu chamboulée par l'envie soudaine de Sa Majesté d'aller faire une promenade à cheval, mais je vais pouvoir me raccrocher à un semblant d'emploi du temps.

— J'ai décalé le Conseil d'Etat à 10 h, soit dans trente minutes. Il faudra aborder le sujet du tourisme, présenter un résumé sur la fiscalité des entreprises du conseil économique d'hier et puis commencer à discuter de l'écologie, énuméré-je.

Elle hoche la tête.

— Nous devons aussi parler du sondage et de votre opinion. Si ce n'est pas le cas, certains conseillers pourraient vous poser la question, continué-je.

— Je me doute.

Elle ne rajoute rien. Je n'en reviens pas.

— Vous comptez vraiment ne pas communiquer dessus ?

Elle se rencogne dans son fauteuil et me regarde. Je me fais l'effet d'être un ignorant. Elle me lance le même regard que deux décennies plus tôt. Lorsque je débutais, que je n'y connaissais strictement rien à la politique et qu'elle m'enseignait toutes les petites ficelles.

— Aleksandar, les gens sont impatients. C'est dans l'air du temps. Ils veulent toujours un dirigeant dynamique, jeune et en bonne santé. Du moins, c'est ce qu'ils pensent. En réalité, ils désirent de l'expérience, de la pondération et de la compréhension. Goran sera éblouissant en chef d'État. Mais tant que je ne me considère pas trop rouillée, je reste en place. Et ce sondage, quoique significatif qu'il puisse être, n'appelle pas à mon abdication. C'est un moyen de montrer à l'héritier au trône qu'on veut de lui, qu'il demeure populaire et qu'il bénéficie du soutien du peuple. C'est le signe que la monarchie se porte bien. Si vous souhaitez publier un communiqué, dites simplement que je suis flattée de l'engouement

concernant mon fils, que je suis persuadée qu'il deviendra un roi saisissant et que je me réjouis que mes sujets l'aient remarqué.

Elle me sourit et je me prends une leçon grandiose. Mes émotions pour elle ont-elles altéré mon jugement ? Même Léa m'avait prévenu que ce sondage ne devait pas être pris au sérieux plus que cela. J'en ai fait toute une montagne.

Je m'incline devant le raisonnement royal.

– Pas de communiqué, donc.

– Pas de communiqué, en effet, s'amuse-t-elle.

– Qu'en pense Son Altesse ?

– Comme vous. Il a voulu prendre ma défense et publier une déclaration relativement virulente. Je l'en ai dissuadé et nous avons plutôt parlé de la visite de sa sœur.

– Que vous a dit M.Pope ?

Elle me lance un regard espiègle. Elle a compris que je mourais de curiosité à ce sujet.

– Des banalités, somme toute. C'était son idée, même si Tanja est au courant et paraît cautionner. Il m'a confirmé ne plus entretenir de relations avec sa famille ce qui est d'ailleurs une raison pour laquelle il souhaite venir passer Noël ici.

– Il espère renouer avec eux ? m'étonné-je.

– Je l'ignore. Il semblerait en tout cas. Avez-vous obtenu des renseignements quelconques à leur propos ?

– J'ai vu le comte hier soir, avoué-je.

– Que vous a-t-il dit ?

— Sa fille suit le compte Instagram que Keith et Tanja ont créé. Et le comte a reconnu son frère.

Elle grimace et joint ses mains. Oui, les difficultés se cumulent.

— Comment a-t-il pris le fait que son frère viendra au palais ?

— Pas très bien. Je crains que le choc d'apprendre ce qu'était devenu son frère l'ait emporté sur toute autre considération. Je n'ai émis qu'une hypothèse, mais il m'a paru effaré. Toutefois, je ne crois pas qu'il faille s'en inquiéter.

— Pourquoi ?

— Il m'avait sollicité parce qu'il semblait gêné d'avoir découvert la véritable identité du compagnon de Son Altesse Royale. Il craignait que nous ne l'ignorions.

— Nous prend-il pour des lapins de Garenne ?

Je souris.

— Je n'ai pas demandé, Votre Majesté. Je lui ai assuré que nous étions au courant de cet état de fait, que cela ne nous dérangeait pas, mais qu'il devrait réfléchir à sa place dans le protocole.

— Je suppose qu'il nous fera savoir son choix, comprend-elle.

J'acquiesce.

— Il a mes coordonnées et il ne semble pas gêné de les utiliser. De plus, si Votre Majesté reprend une activité équestre régulière, il aura l'occasion de lui en parler directement.

Elle hoche la tête puis me considère.

— Cette perspective n'a pas l'air de vous réjouir, note-t-elle.

J'aimerais être moins transparent. Avec elle, c'est peine perdue, je le sais bien pourtant. Je soupire et cherche mes mots.

— Je sais que c'est un loisir que vous aviez et j'ai conscience que cela fait des années que vous ne vous y étiez pas adonné. Je vais revoir vos agendas pour intégrer de nouveau cette pratique. Nous pouvons réservé le créneau du samedi après-midi.

— Que ferons-nous des éventuelles visites protocolaires ?

— Le vendredi soir. Ce qui nous permettra de mettre en place des dîners de réception.

Ce qui n'est pas si mal et j'ai eu quelques plaintes des assistants des gouvernants de devoir venir le samedi en Soavie.

— Et nous déléguerons les visites à Son Altesse Royale Goran.

Sa Majesté sourit.

— Il sera ravi d'avoir autre chose à faire que des inaugurations ou des cérémonies.

Je suis d'accord. Il aimerait avoir plus de responsabilités tout en respectant la suprématie de sa mère. Il n'a pas hâte de devenir roi, mais simplement d'avoir un rôle plus grand que celui qui échoyait à son père.

— Merci, Aleksandar.

La lueur de reconnaissance dans ses yeux me gonfle le cœur. J'incline légèrement la tête avant de

me perdre dans le regard noisette de Sa Majesté. À cet instant, j'aimerais pouvoir la prendre dans mes bras, l'embrasser et la serrer contre moi. Je réfrène cette impulsion qu'elle devine pourtant.

Elle sourit, se lève puis défait lentement l'épinglé de ma cravate. Hésitant, je l'imiter avec sa cocarde avant de passer ma main sur sa nuque. Elle frémît en fermant les yeux, appréciant mes doigts courir sur sa peau.

Déglutissant, le cœur tambourinant comme à chaque fois qu'elle me laisse l'approcher, je pose mon front contre le sien. Quelques secondes plus tard, nos lèvres s'effleurent. Timidement, dans un baiser chaste, mais fusionnel. La proximité qu'il révèle me remplit de bonheur et je me contiens de mettre une main derrière son dos pour la piéger contre ma poitrine.

Je sais que nous n'avons pas le temps et qu'en journée, c'est d'autant plus dangereux. Les valets savent qu'ils ne doivent pas entrer sans avoir frappé et attendu qu'on le leur permette. Toutefois, je crains toujours une intrusion non désirée. Tout comme Mirna.

Alors nous nous autorisons ce genre de baiser, incroyablement puissants malgré tout. Je me sens peut-être davantage connecté à elle en cet instant.

— Tu ne m'en veux plus ? murmure-t-elle.

Les yeux fermés, mon front reprend sa position contre le sien, nos nez se touchent, nos souffles se

mèlent. Je l'aime. Plus que tout. Savoir qu'elle me cache des choses est douloureux.

— J'ai mal, Mirna. Terriblement mal.

Je l'entends déglutir. Elle n'apprécie pas l'idée que je souffre. Mes mains serrent les siennes, nos doigts s'entrecroisant.

— Mais je comprends.

J'ouvre mes yeux, plongeant de nouveau dans les siens.

— J'espère que tu m'en parleras, que tu m'autoriseras à porter ce fardeau avec toi, quel qu'il soit.

Elle hésite imperceptiblement puis acquiesce. Il ne m'en faut pas plus pour embrasser son front avant qu'elle ne s'éloigne. Un « je t'aime » meurt dans ma gorge, étranglée par le poids du devoir. Le cœur douloureux, je la vois réajuster sa cocarde et je remets mon épingle.

— Bien, j'ai un conseil à diriger. Pendant ce temps, pouvez-vous passer en revue les décrets que je devrais signer ce soir ?

J'acquiesce. C'était prévu.

Elle hoche la tête puis sort, se rendant dans la salle de réunion. Je m'appuie légèrement contre le bureau, encore retourné par cette proximité exceptionnelle et la puissance des sentiments que j'éprouve pour la souveraine de mon pays.





Janvier 1988

Perdre un membre est sans doute moins douloureux que ce que je viens de faire. J'ai si mal. Mon cœur se serre et il m'est difficile de respirer.

J'ai tout avoué à Aldo. Mon mariage sera célébré dans six mois avec un homme que je n'ai encore jamais croisé. Cela paraît fou, mais c'est pourtant ce qu'il va se passer.

Aldo était furieux, mais a accepté, je crois. Il savait que notre relation ne pouvait pas durer. Il est parti en courant. J'ai essayé de le rattraper, mais il court trop vite pour moi.

Je me suis effondrée dans les jardins.

Je ne veux plus jamais tomber amoureuse.





# Cocarde 7

*Zdes'khorosho, Op. 21, No. 7 - Sergei Rachmaninoff,  
Pablo Fernandez, Denis Kozhukhin*

Je ressors du conseil rassurée. Mes aspirations écologiques ont apparemment eu une oreille favorable chez mes ministres. Ils iront défendre les projets devant les députés, mais je suis confiante.

— Votre Majesté ?

Je me tourne vers le valet qui m'a interpellé. Il est courbé en deux, attendant mon ordre. Ce n'est pas habituel qu'un domestique m'apostrophe ainsi dans un couloir. Ils ont, en général, de bonnes raisons de le faire.

— Oui ?

Il se redresse, ne me regarde pas directement conformément au protocole et me montre une lettre.

— Un envoyé du docteur Lovric a apporté cette lettre au palais, demandant qu'elle vous soit remise en main propre.

Il hésite, ne sachant pas trop s'il est dans son droit ou s'il outrepasse ses fonctions.

Je tends la main pour qu'il me donne le document. Il s'exécute avant de s'incliner profondément.

— Merci. Vous pouvez disposer.

Visiblement soulagé, il hoche la tête avant de tourner les talons et de partir à toute allure. Je souris. Je repense à la demande de Goran concernant l'étiquette intérieure. La réformer... pourquoi pas.

Je reprends mon sérieux en voyant l'écriture du médecin royal.

*À l'attention de Sa Majesté.*

*Urgent. Confidentiel.*

Je déglutis puis vérifie qu'il n'y a personne dans le couloir, même si je sais que c'est un itinéraire que les valets évitent soigneusement pour ne pas me croiser. J'inspire, décachette l'enveloppe et ouvre la lettre. Mon cœur tambourine et l'apprehension me saisit.

*Votre Majesté, vos résultats sont revenus et ils s'avèrent effectivement préoccupants. Comme je vous le proposais, nous devons faire des examens plus approfondis pour déterminer quelle est l'origine de votre mal. Je vous suggère de vous rendre à l'Académie Royale de Médecine dans le but de procéder à une mammographie et une échographie mammaire afin de...*

Je ne lis pas la suite. Je m'appuie sur le mur et tente de reprendre pied. Ces mots me transpercent comme des lances. Ils ont été les premiers que j'ai

entendus lorsque ma mère est tombée malade. Les premiers que j'ai retenus. Les premiers qui m'ont confronté à l'affection qui allait l'emporter.

Ils sont devenus synonymes du début de la fin. J'essaie de me raisonner.

Ce ne sont que des examens.

Qui sont pratiqués par des milliers de femmes parfaitement saines.

Qui ne veulent pas dire que je suis souffrante.

Qui ne veulent pas dire que j'ai un maudit cancer.

Qui vont me permettre de vérifier.

Qui peuvent me sauver la vie.

Ou qui vont confirmer le diagnostic que je crains. Qui vont me permettre de voir cette affreuse tumeur qui me tuera peut-être. Qui changera ma vie à tout le moins. Qui vont devenir une routine médicale si jamais le cancer est écarté.

Je soupire, pratique un petit exercice de réflexologie pour me calmer puis reprends ma lecture. Il n'y a qu'une demande d'appel pour s'entendre sur mon horaire d'arrivée afin de ne pas perturber le fonctionnement du service. Compréhensive, je plie la lettre et la glisse dans ma poche avant de continuer mon chemin.

Il va falloir que je trouve un prétexte pour éloigner Aleksandar avant de passer cet appel. Et que j'ordonne aux opérateurs de ne pas enregistrer ou surveiller la conversation. Autrement, d'ici quelques heures, la nouvelle de mon examen aura

fait le tour du palais. Et il n'est pas question que ça s'ébruite tant que je n'en sais pas plus.

Je ne compte pas inquiéter mes proches sans avoir de vraie raison. Aleksandar subit déjà trop quotidiennement. Goran et Martina s'angoissent suffisamment par rapport à leur rôle de parents et Luka est trop jeune. Sans parler des craintes que cela susciterait dans la population.

La Soavie n'a pas besoin de ce genre d'emoi.

Je cherche encore une excuse lorsque je parviens dans mon cabinet. Par miracle, Aleksandar n'est pas là. Intriguée, mais soulagée, je me dépêche de décrocher mon téléphone.

— *Votre Majesté?*

— Mettez-moi en contact avec le Dr Lovric, je vous prie. Pas d'enregistrements, pas d'écoute, ordonné-je.

— *Bien, Votre Majesté.*

J'entends quelques cliquetis puis une tonalité. Nerveuse, mes doigts tapent sur le bois de mon bureau. Mes yeux sont rivés sur la porte qui, je l'espère, demeurera close. Peu importe où se trouve Aleksandar, je n'ai peut-être pas beaucoup de temps avant qu'il ne revienne.

Je glousse.

Une reine qui a peur de se faire surprendre. Voilà qui est singulier.

— *Votre Majesté?*

— Dr Lovric. J'ai bien reçu votre lettre.

— Très bien. Quand pourriez-vous être libre pour les examens ?

Je consulte rapidement mon agenda. Je vais devoir de toute façon demander à Aleksandar de déplacer des audiences.

— Demain, en début d'après-midi, tranché-je.

La conférence des travaux parlementaires attendra la semaine prochaine. De toute manière, ils mettent déjà suffisamment de temps à débattre. Je peux, pour une fois, ne pas me rendre disponible. S'il y a des urgences, je les étudierai par un autre biais, mais le parlement ne s'occupe jamais d'affaires pressantes.

— Laissez-moi vérifier... Oui, c'est possible si vous arrivez vers 14 h.

— Entendu. Je serai à l'heure.

— Je n'en doute pas. À demain, Votre Majesté. Je vous conjure de ne pas vous tracasser. Même si le pire diagnostic est posé, les traitements sont performants aujourd'hui.

Je fais la moue. Nous verrons bien. Mais l'inquiétude est quelque chose de difficilement maîtrisable. D'autant que les traitements en question ne sont pas particulièrement rassurants. Je raccroche après une formule de politesse vaseuse et soupire.

Je prends quelques instants pour me remettre de mes émotions. Je dois prendre sur moi jusqu'à la réception des résultats, probablement pas avant quelques jours. Il faut que je me reprenne et que je

fasse comme si tout allait bien. Et que je trouve une excuse pour partir demain après-midi en ville.

Une idée germe dans mon esprit, requérant un mensonge pour Aleksandar. Je n'aime pas ça. Je déteste même l'idée de devoir lui mentir. Toutefois, je ne peux envisager de formuler mes craintes tout haut. Son regard sur moi changera. Il aura nécessairement des gestes de tendresse pour me rassurer et je ne le souhaite pas.

Pas encore.

Pas alors que j'ignore de quoi il retourne.

Je ne suis pas prête à subir ce genre d'affection. Elles risquent de fissurer la carapace, certes fragile, mais tout de même présente, que je me suis forgée. Sans parler du fait qu'elle pourra attirer l'attention sur notre relation particulière.

Aleksandar fait preuve d'un magnifique sang-froid. Il sait contenir ses émotions autant que moi, ce qui nous a permis de vivre notre amour pendant quinze ans sans qu'on ne soupçonne quoi que ce soit. Sans cela, notre liaison n'aurait pas été possible.

Ou alors différemment.

Mais ni lui ni moi n'envisageons les choses autrement.

Si ma maladie, pour l'instant imaginaire, venait ruiner cela, je ne me le pardonnerais pas.

Remotivée par les enjeux, ma résolution s'affermi. Je récupère la lettre du docteur Lovric, la déchire en deux, jette une moitié dans la poubelle en

la déchirant encore et glisse la seconde dans la déchiqueteuse.

Soulagée, je me rassieds et prends connaissance des dossiers qu'Aleksandar a laissés pour moi.





Septembre 1988

Ma robe de mariée sera magnifique. Blanche, brodée de fil d'or, dans un style ancien que j'affectionne. J'ai vu mon futur époux aujourd'hui. Il est agréable, manie l'humour et n'a absolument aucune prétention. Il m'a dit que me marier avec moi le soulageait des charges de sa famille.

J'aurais pu bien offusquer, mais j'ai trouvé ça drôle. Père m'avait enjoint de me méfier peut-être de l'ambition de mon mari, de la jalousie qu'il pourrait entretenir envers moi. Il me semble qu'avec Jadranko, je ne cours pas ce risque.





# Cocarde 8

*Chaplin / Arr. Quint & Coleman : Moderne Times :  
Smile - Charlie Chaplin, Renaud Capuçon*

*23 novembre*

Je pénètre dans le centre de radiologie. Mon cœur tambourine et j'ai les mains moites, mais je m'efforce de faire bonne figure.

— Votre Majesté, m'accueille le Dr Lovric, m'évitant de me présenter au secrétariat.

J'entends les bourdonnements des secrétaires. Si les patients sont absents, ce n'est pas le cas des employés. J'espère que le médecin royal aura pu leur signifier le silence qu'elles doivent garder.

Même si j'ai justifié ma présence ici par une visite des nouvelles installations du cabinet de radiologie de l'Académie Royale de Médecine. Couverture que le Dr Lovric a appuyée avec délicatesse.

Il m'entraîne à travers les couloirs immaculés jusqu'à une petite salle où une femme d'une trentaine d'années m'attend. Elle effectue une révérence maladroite à laquelle je souris néanmoins.

— Je vous présente le Dr De Luca, continue Lovric. Elle est notre meilleure radiologue.

Je hoche la tête en la contemplant. Les cheveux blonds tirés dans une queue de cheval haute, la blouse impeccable sur un tailleur sobre de couleur framboise et des baskets blanches, elle me donne l'impression d'une femme appliquée, mais modeste. Ses yeux bruns derrière des lunettes fantaisie semblent rieurs et bienveillants.

— Votre Majesté, c'est un honneur, assure-t-elle.

J'aimerais lui rendre la pareille, mais ce n'est pas le cas. Je me contente d'un sourire.

— Je vous laisse entre ses mains, elle a tout votre dossier. Nous nous revoyons ensuite, garantit le Dr Lovric.

J'acquiesce, essayant de ne pas me sentir abandonnée par le départ d'un être familier au milieu de l'inconnu. Dans le fond de la pièce, je n'ose regarder le mammographe, cet appareil qui va décider des prochaines années de ma vie. Je me concentre donc sur la radiologue qui me sourit toujours.

— Avez-vous des questions avant qu'on ne commence ?

Quand est-ce que cela se termine ? Est-ce long ? Douloureux ? En vérité, je connais ces explications. Ma mère était intarissable sur les conditions de ces mammographies. Je réponds poliment que non.

— Bien. Pouvez-vous ôter votre veste, votre chemise et votre soutien-gorge ?

J'acquiesce, tandis qu'elle m'indique une chaise en plastique blanche sur laquelle je vais pouvoir déposer mes effets. Je m'exécute, sous l'œil attentif de la médecin. Je suis gênée, impatiente que ce soit terminé, mais je ravale mes émotions.

— Je sais que cela doit être difficile pour vous, assure-t-elle alors que je déboutonne mon chemisier.

Je la considère, étonnée de l'entendre émettre une telle conclusion. Elle me sourit.

— J'ai lu votre dossier et vos antécédents. Votre mère et votre grand-mère sont décédées des suites d'un cancer du sein, n'est-ce pas ?

J'acquiesce, ne sachant trop que dire. C'est de notoriété publique de toute manière. Mais elle le dit d'une façon qui tend à penser qu'elle compatit.

— Je me doute que ce doit être difficile pour vous de faire tout ça. Mais c'est nécessaire pour établir un diagnostic. Pour l'instant, tout va bien. Nous allons procéder par étapes, vous êtes d'accord ?

J'ignore si c'est infantilisant ou simplement bienveillant. Quoi qu'il en soit, cela me fait du bien et je hoche la tête. Elle me sourit, apparemment contente de ma réaction, et je termine de me dévêter.

À moitié nue, essayant de dissimuler ma gène que je trouve ridicule, elle me demande de m'approcher du mammographe. Respirant profondément, je me mets là où elle m'indique.

Délicatement, elle place mon sein gauche sur la plaque.

— Cela ne va durer que quinze minutes en tout, m'annonce la radiologue.

Une deuxième plaque vient écraser mon sein et je réprime une grimace. Ce n'est pas extrêmement douloureux, mais c'est désagréable. Elle vérifie les réglages puis s'éloigne. Sa voix étouffée me parvient.

— Nous allons faire un premier cliché, puis les plaques vont se tourner pour comprimer le sein dans l'autre sens. Ensuite, nous passerons au second.

Ô joie.

La compression s'accentue et, puisque je suis seule, je m'autorise une grimace, de souffrance cette fois. Ce n'est pas bien long, mais suffisant pour me dire que décidément entre les examens gynécologiques et mammaires, les femmes sont toujours obligées de se soumettre à des observations douloureuses et intimes pour préserver leur santé.

L'appareil pivote, plaçant le sein de côté. Une compression plus tard, la radiologue revient pour installer la machine sur le sein droit. On répète les mêmes étapes, puis je suis autorisée à m'éloigner du mammographe. La doctoresse ne se montre pas, ce qui m'inquiète légèrement.

Que fait-elle ?

Dois-je attendre ainsi ? Les seins nus ? Y a-t-il quelque chose de mauvais ?

Mon ventre se noue alors que les interrogations se bousculent dans ma tête. Je me sens stupide de me trouver à la merci de mes craintes. Je devrais pouvoir les surmonter et me voilà comme une petite fille qui découvre que les contes de fées n'existent pas.

Un bruit de porte qui se ferme retentit soudainement et la radiologue me sourit.

— Les clichés sont bons, il ne sera pas nécessaire de les refaire, annonce-t-elle.

Je suis soulagée, même si c'est quelque chose que je n'avais pas envisagé. J'ai envie de demander si elle a déjà découvert quelque chose, mais je ne dis rien. Je ne veux pas paraître effrayée, impatiente ou irrespectueuse. Si elle avait vu quelque chose, elle me l'aurait probablement appris.

— Je vais vous examiner si vous m'y autorisez. Je pourrais mieux interpréter les clichés.

Je n'ai aucune intention de me faire toucher la poitrine de nouveau. Mais je lui permets d'un hochement de tête. Elle observe attentivement mon buste puis palpe mes seins ainsi que mes aisselles. Je remarque que ses sourcils se froncent et l'inquiétude m'envahit.

Qu'a-t-elle trouvé ?

J'aurais préféré qu'elle s'abstienne de cette consultation qui rajoute à mon malaise. Après tout, un médecin m'a déjà examiné.

— Le Dr Lovric ne peut-il pas se charger de l'interprétation ? m'enquiers-je, désireuse de partir au plus vite.

— Oui, évidemment. Il vous connaît bien. Il le fera, mais il m'a demandé de procéder également à cet examen pour avoir un deuxième avis. C'est la procédure habituelle dans ce cas.

Sa voix est douce et je la remercie d'un sourire. Si c'est la procédure, faisons comme dit la procédure. Néanmoins, je la maudis.

— Vous pouvez vous rhabiller, Votre Majesté.

Je hoche la tête et tente de ne pas me ruer sur la chaise pour récupérer mes vêtements. L'angoisse m'enveloppe tant que je tremble et laisse tomber ma veste. La radiologue se précipite pour m'aider et me tend le vêtement avec un grand sourire. Puis, elle a un air peiné sur le visage.

— Je comprends que tout ceci soit oppressant, assure-t-elle.

Je le fixe, étonnée qu'elle parle ainsi, comme si elle se trouvait sur le point de faire une confidence.

— Ma mère a eu un cancer du sein, l'an dernier. Elle est en rémission. Maintenant, ça se soigne bien.

Je fronce les sourcils. Est-elle en train de poser un diagnostic ? Elle semble prendre conscience de son erreur et secoue la tête.

— Nous ne sommes pas certains que ce soit cancéreux. L'anomalie est bien présente, mais nous allons voir et l'interpréter à la lumière de votre dossier. Je voulais simplement essayer de vous

rassurer. C'était peut-être maladroit, se moque-t-elle.

— En effet, rétorqué-je.

Son sourire s'efface tandis que j'achève de m'habiller.

— Avons-nous terminé ou dois-je attendre les résultats ?

— Euh, non je crois que nous avons fini.

— Bien. Je vous remercie pour votre professionnalisme.

Elle met quelques secondes avant de réagir et effectue de nouveau une révérence brouillonne. Je tourne les talons et sors de la salle. Le Dr Lovric arrive à ce moment et me sourit.

— Je vous appelle pour vous donner nos conclusions. Ce sera rapide.

— S'il y a quelque chose de grave..., commencé-je.

— Je vous tiens au courant. Peut-être que nous devrons faire des examens complémentaires. Je viendrais au palais dans ce cas-là.

Je penche la tête sur le côté, intriguée.

— Le genre d'analyse dont je pourrais avoir besoin peut être pratiqué au palais. Ce sera plus simple pour vous. Et plus agréable.

J'acquiesce. Si cela peut m'éviter de revenir, en effet. J'espère cependant que je n'aurais besoin d'aucun examen complémentaire.

— Je viendrais dans la soirée, si cela est possible. Nous discuterons de tout ceci.

Cette perspective m'effraie, mais je me dis que j'aurais peut-être enfin la paix. Si c'est une fausse alerte, tout s'arrête ce soir. J'opine donc avant de prendre congé et de retrouver mon chauffeur qui me reconduit au palais.

J'appréhende de rejoindre Aleksandar, qui n'a probablement pas cru mon petit mensonge.



Avril 1989

On m'a réveillé en pleine nuit pour m'informer de l'accident de mon père. Un camion dont les freins ont lâché a percuté le convoi royal. L'automobile s'est encastrée dans les murs de la caserne militaire où mon père venait d'assister à un repas de gala.

Son secrétaire, deux motards de la sécurité, le chauffeur de la voiture et le conducteur du poids lourd sont morts.

Père est dans un état critique à l'Académie Royale de Médecine.

Je souhaite aller le voir, mais je dois d'abord participer à une réunion de crise pour l'avenir du pays. Je suis devenue de facto régente du Royaume.

Père n'a pas survécu à ses blessures.

Je n'ai pas eu le temps d'aller le voir.

La réunion s'est éternisée.

Je suis reine.

Et je comprends à présent ce que ça veut dire.





# Épinglé 7

*Ako Te Pitaju - Petar Graso*

Je repose mon stylo et me rejette dans le fauteuil. Je n'arrive pas à me concentrer sur ce foutu dossier. Il est vrai que lire les relevés financiers d'un député poursuivi pour blanchiment d'argent n'est pas vraiment une chose palpitante. J'aimerais faire confiance à la brigade financière qui m'a donné son rapport d'enquête.

Mais je connais Sa Majesté. Elle voudra s'assurer des accusations avant de prendre les décisions qui s'imposent. Je mène ma propre investigation en parallèle. Pour le moment, je dois admettre que les gars de la brigade savent ce qu'ils font.

J'ai déjà trouvé plusieurs irrégularités dans la comptabilité de deux sociétés du député ainsi que sur les relevés de sa femme. Mais puisqu'il s'agit d'un des principaux donateurs de l'Académie Royale de Médecine, mes pensées n'arrêtent pas de se tourner vers la reine. Qui doit être dans leurs murs à l'instant même.

Pour visiter les nouvelles installations.

Soi-disant.

Je suis toujours avec elle pour les visites de ce type.

Toujours.

Mais là, comme par hasard, ma présence n'était pas obligatoire. Souhaitée aurait été un mot plus juste.

Je serre les poings. Toute la colère que je ressens peine à s'évacuer.

Je repense à notre conversation d'hier. Oui, je lui fais confiance. Oui je sais qu'elle me dira les choses en temps voulu. Mais ça me rend fou toutefois.

Elle me ment.

Et la seule raison qu'elle aurait, c'est qu'elle a eu de mauvaises nouvelles, qu'elle refuse de partager avec moi.

Bien sûr, je pourrais appeler l'Académie, me renseigner en tant que secrétaire particulier, faire semblant d'être dans le secret pour démêler le vrai du faux. Je ne le ferai pas. Je respecterai son intimité, mais ça bouillonne en moi.

Je me lève et me sers un verre de rhum.

L'alcool m'apaise un peu et je prends quelques secondes pour respirer. Cet état est inutile de toute manière. Je ferais mieux de trouver un moyen de me calmer. Si je dois attendre les révélations de la reine, je n'ai pas terminé. Ce sera un calvaire de chaque instant, parce que cela peut durer des jours, des semaines, voire des mois.

D'habitude, je ne suis pas aussi tendu. Ce sont des questions importantes, mais finalement toujours

professionnelles qu'elle me cache. Là, je sais qu'il s'agit d'autre chose, de matière privée et pire que tout : de santé !

Si elle est malade, si elle a quoi que ce soit, j'aimerais l'épauler, être présent pour elle. Au lieu de ça, je suis dans mon bureau à relire des rapports financiers plutôt qu'à ses côtés, la soutenant pour discuter avec un médecin, passer un examen... que sais-je encore ? Est-ce qu'elle a quelqu'un près d'elle pour la soulager ? Pour l'aider ? Pour l'apaiser ?

J'en doute fortement.

Même si elle s'entend bien avec le Dr Lovric, elle ne laisse personne s'approcher. Il ne faut pas qu'on aperçoive les angoisses, les faiblesses... la femme derrière la souveraine. Ce masque de cheffe d'État, elle le garde en permanence. Y compris avec ses enfants. Elle ne le quitte qu'avec moi, et je ne suis pas là.

Je ne devrais pas en éprouver autant de culpabilité puisque c'est elle qui l'a décidé, mais ça me ronge néanmoins.

— Et merde ! m'écrié-je avant d'envoyer valser mon verre contre le mur.

Il se brise en mille morceaux au moment où Léa, après avoir rapidement frappé, entre dans mon bureau.

— Aleksandar ? Tu vas bien ? s'inquiète-t-elle.

Je respire profondément et acquiesce.

— Je suis désolée, tu as hurlé alors je me suis dit que je devrais peut-être...

Elle s'interrompt lorsque son regard tombe sur les éclats de verre. Je ferme les yeux. J'aurais aimé qu'elle ne voie pas tout ça. Elle me dévisage puis ferme la porte et me contemple de nouveau. Les épaules basses, je m'avance et m'accroupis pour ramasser les débris.

Delicatement, sous les yeux de Léa, je rassemble les gros morceaux avant de me lever pour les mettre dans des feuilles de papier. La Chambellan ne décroche pas un mot pendant ce petit ménage. Lorsque je termine mon office, je soupire et elle pose une main sur mon épaule.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Dans son regard, je lis de l'inquiétude et de la compassion. Elle ne m'a jamais vu dans cet état. Je maîtrise normalement parfaitement mes émotions et à l'image de Sa Majesté, je ne m'autorise à flancher qu'en présence de la souveraine, dans notre intimité.

— Rien, tenté-je.

Je n'ai pas envie de m'ouvrir, même si je sais trop bien que Léa parviendra à percer ma carapace. Je m'éloigne un peu.

— Rien ? Mais bien sûr, raille-t-elle. Ce verre avait un défaut et il n'a eu que ce qu'il méritait, c'est ça ?

Je souris, parce qu'elle se moque de moi. Je me laisse tomber par terre et hausse les épaules.

— Tu sais que je suis très perfectionniste.

Elle fait la moue avant de s'installer près de moi.

— Ce n'était pas nécessaire de le casser. Tu pouvais demander à le remplacer.

Je ne réponds pas.

— Allez, Aleksandar, ça te fera du bien de parler.

Sans doute. Peut-être. Mais je n'ai pas le droit.

— Pourquoi tu venais me voir ? m'enquiers-je plutôt.

Elle penche la tête sur le côté, visiblement mécontente que je lui résiste.

— Je venais aux nouvelles concernant les Clard.

— Je n'en ai pas encore eues. Mais ils savent que Keith Pope est leur frère et ils doivent me dire si cela ne les dérange pas concernant le protocole.

— Qu'en dit Sa Majesté ?

— Elle attend le retour du comte. Elle a reçu un coup de fil de M.Pope.

Léa masque sa surprise.

— Apparemment, il aimerait bien resserrer les liens entre Son Altesse Royale et sa famille et il espère faire de même avec la sienne.

— Sa Majesté le laisserait faire ?

Je hausse les épaules.

— Elle n'a pas vraiment de raison de s'y opposer. Et je suppose que M.Pope ne s'attardera pas de toute manière. Sa vie reste aux États-Unis. S'il peut renouer avec ses proches, ce sera pour garder un contact éloigné.

— Ou alors il veut redevenir comte...

— Oh, je t'en prie ! Comme si Son Altesse Royale l'accepterait. Elle se trouve très bien au Tennessee, loin d'ici. S'il rentre en Soavie, elle devra revenir aussi et reprendre son rang.

Léa glousse.

— Oui, c'est certain. Elle ne se laissera pas faire. Et puis, ce n'est pas le genre de Keith.

— Il est vrai que tu l'as rencontré. Qu'en as-tu pensé ?

La curiosité me dévore. Même si j'ai effectué mon enquête le concernant, il est difficile de se faire une idée de quelqu'un par le biais d'internet et de la communication qu'il laisse entrevoir. D'autant que c'est un homme discret sur sa vie privée.

— C'est un homme droit et honnête, franc, rongé par son passé et son envie de bien faire. Un peu trop psychorigide peut-être. Impulsif quand il faut défendre les choses qui lui tiennent à cœur, mais un vrai cœur d'artichaut.

Effectivement, il ne serait pas du genre à vouloir revenir en Soavie pour prendre l'héritage de son frère et bouleverser le quotidien du palais.

— Il ressemble beaucoup à Sa Majesté, tiens.

Je grimace. Je n'apprécie pas ce parallèle. Je n'oublie pas qu'il a été son amant et ça me rend relativement jaloux. Même si c'était il y a longtemps, même si elle ne l'aime plus... il a été intime avec elle. Et pire que tout : c'était son premier. Autant de raisons pour moi de le détester cordialement.

— Elle n'est pas impulsive, ne puis-je m'empêcher de remarquer.

Léa sourit.

— Non, en effet. Elle prend toujours des décisions mûrement réfléchies, glousse-t-elle. Comme celle de coucher avec son secrétaire.

Un frisson de peur me parcourt l'échine. Je la dévisage, interdit, affolé.

Elle me regarde avec un léger sourire flottant sur ses lèvres. Bluffe-t-elle ? Non ? Comment l'a-t-elle appris ? En a-t-elle parlé à quelqu'un ? À Son Altesse Coran ? Depuis quand ?

L'angoisse tenaille mon ventre alors qu'un souvenir vieux de quinze ans ressurgit.

— *Si nous faisons cela Aleksandar, personne ne doit savoir. Absolument personne, dit Mirna.*

*Je pose mon front contre le sien, le cœur tiraillé.*

— *Je te promets que personne ne saura. Et si une seule personne est au courant, je m'éloignerai. Je te le jure. Je ne mettrai pas ton rang en danger. Ni la Couronne.*

*Le regard qu'elle me lance à cet instant est rempli d'amour et de confiance.*

Notre relation a débuté ainsi. Le secret était la condition absolue. Pour ne pas faire éclater un scandale. Pour ne pas perturber la hiérarchie de l'État alors endeuillé par la perte du roi. Pour ne pas briser notre amour qui ne peut s'épanouir qu'à l'ombre.

Je contemple Léa comme si elle venait de me donner un coup de poignard dans le cœur. Est-elle en train de signer la fin de ma relation ? Je maîtrise mes tremblements, déglutis et pose la question du bout des lèvres.

– De quoi tu parles ?

Je prie pour qu'elle blague, que ce soit une plaisanterie, une moquerie... n'importe quoi.

– Je t'en prie, Aleksandar. Je ne sais pas depuis combien de temps ça dure, mais ça répond à tellement d'interrogations. Depuis quelques jours, tu es à cran, bien plus que d'habitude. Et ce n'est pas uniquement parce que ton employeur pourrait avoir un problème de santé. D'ailleurs, ce n'est pas ça qui te ronge, c'est qu'elle te laisse sur la touche alors que tu couches avec elle.

Je ferme les yeux, vivant un cauchemar. Je vais me réveiller, c'est certain.

– Tu sais, ce n'est pas étonnant finalement. Vous vous ressemblez beaucoup et tu l'aimes alors...

Mon cœur se brise. Je suffoque, la gorge nouée. J'ai l'impression d'être emporté par un tourbillon qui me happe, qu'une main me retient sous l'eau, m'empêchant de respirer. Comment est-ce possible ?

Des larmes de rage bordent mes yeux et je serre les poings.

– Comment...

Les mots n'arrivent pas à sortir de ma bouche. Léa n'a pas besoin que je termine pour m'asséner le couperet final.

— Je finis par te connaître. Alors ? Depuis quand ?

Et merde.

Je vais la perdre.

Les larmes coulent, sans que je ne puisse les retenir. Je relâche le noeud de ma cravate, essayant de maîtriser mes émotions.

— Aleksandar ? s'affole Léa près de moi.

Je sais qu'elle ne m'a jamais vu si vulnérable. Je perçois l'effroi dans sa voix. Il fait écho à la peur qui m'a étreint. J'ai promis.

— Je t'aime, tu sais, déclaré-je, du bout des lèvres. Elle m'aime aussi.

Léa ne dit rien alors que je renifle bruyamment et que je tente de maîtriser mes larmes. Et puis, la digue se rompt. Tout est déjà fichu, je n'ai plus rien à perdre.

— Ça fait quinze ans. Ça aurait fait seize ans en janvier. On a... on a tellement lutte, on a voulu... on voulait pas... au début, on refusait d'accepter nos sentiments. C'était inconvenant. Et puis... on s'est dit qu'on n'y arriverait pas. J'ai présenté ma démission, j'ai souhaité partir, mais elle a... elle a pleuré. Alors on a essayé, on s'est dit que, si on se montrait discret, si personne ne le savait...

Je rigole, les larmes ravageant mon visage. Je suis incapable de prononcer une parole de plus.

J'enfouis ma tête dans mes mains, secoué. Quelques secondes plus tard, Léa m'attire contre elle. Je n'entends plus rien que les battements erratiques de mon cœur, comprimé dans ma poitrine, et mes sanglots.

Trois mots se frayent un chemin dans mon cerveau.

Trois petits mots murmurés par Léa.

Trois mots qui résument mon état de tristesse.

— Je suis désolée.



Septembre 1992

Goran n'arrête pas de me donner des coups de pied. Il est extrêmement irritant d'avoir un enfant dans le ventre. Je ne maîtrise plus rien. Ni ma vessie, ni mes jambes, ni mon estomac.

Vivement qu'il sorte de là.

J'ai appris que Jadranko avait une amante. Une noble de second rang que je ne connais pas. J'ai été furieuse dans un premier temps. Je suis une barrique qui porte son enfant et il me trompe avec une quidam.

Et puis, ça m'est vite passé. Nous nous apprécions, mais ne nous aimons pas. Et je porte l'héritier qui ne sera jamais tout à fait son fils. J'ai demandé à Dalibor, mon secrétaire, de lui faire parvenir les contrats de galante royale pour que nous ne soyons pas importunés, encore moins par un bâtard.





# Cocarde 9

*Violin Partita No. 3 in E Major, BWV 1006 : I.  
Preludio - J.S. Bach, Augustin Hadelich*

— Cela ne vous fera pas mal, promet le Dr Lovric.

Je réprime une réponse acerbe. Depuis qu'il est arrivé, il assure que ce ne sera pas douloureux. Peut-être pas physiquement, quoique la piqûre d'anesthésie locale l'ait été légèrement. Mais émotionnellement...

Le Dr De Luca m'adresse un sourire de compassion. J'ai une subite envie de meurtre.

Encore une fois, j'essaie d'étouffer toute velléité de sensiblerie. Elle ne servira à rien dans ce cas précis. Je dois subir cet examen et faire face à ce qu'il risque d'en venir. Même si le médecin a voulu se montrer rassurant, la mammographie a tout de même révélé un ACR5 selon les termes consacrés. C'est-à-dire une anomalie évocatrice d'un cancer.

Je ne suis pas tombée de ma chaise, même si j'ai dû respirer profondément pour accuser le coup. Bien sûr, cette nouvelle m'a ébranlée, mais je ne peux pas flancher devant le docteur Lovric.

Un cancer.

Comme je le soupçonneais.

Comme je le craignais.

Comme prévu par mon historique familial.

Alors, il a besoin de réaliser un examen anatomopathologique pour déterminer précisément si la tumeur est bénigne ou bien maligne. Dans ce dernier cas, il faudra définir le type, l'étendue, les caractéristiques et tout un tas de choses qui permettront d'établir un protocole médical.

Bref, il doit faire un prélèvement dans mon sein gauche. Il a donc ramené un échographe, m'a demandé de me mettre poitrine nue, de m'allonger et de respirer profondément tandis qu'il m'anesthésiait localement. Et puis, il a pris des repères grâce à l'échographe que le Dr De Luca manie pendant qu'il insère l'aiguille.

Je me concentre sur les moulures du plafond. Minerve, la déesse de la sagesse, de la pensée et de l'intelligence me regarde. J'ai toujours adoré cette peinture, où elle sort des nuages pour guider les gouvernants de Soavie. L'image est belle, forte et m'a souvent permis de mettre en perspective toutes les décisions que j'ai pu adopter.

Tout comme elle inspirait également mes aïeux.

À présent, allongée sur le canapé de mon bureau, prête à entendre la confirmation du diagnostic de cancer, je me demande bien où cela a-t-il pu me mener. Je ne me suis jamais plainte d'être reine.

C'était ainsi.

Je n'ai pas choisi. Je suis juste née pour ça. On m'a formée pour ça. Seulement pour ça. Régner.

Gouverner la Soavie au-delà de toutes considérations politiques, dans son intérêt uniquement. Je suis une arbitre incorruptible et infaillible.

Gangrénée de l'intérieur par la même maladie qui a tué la majorité des femmes de ma famille.

Mes pensées dérivent vers Tanja. Ma fille. Qui subira sans doute un sort identique au mien. Et comme moi, elle risque d'être seule face au diagnostic. Je ne serai plus là. Aldo probablement non plus. Aura-t-elle Goran à ses côtés ?

Je ne voulais pas d'un deuxième enfant. Quand j'ai su que c'était une fille, ça a été encore pire.

— Nous avons terminé, m'annonce le médecin.

Je reviens à moi et hoche la tête. Ils achèvent de ranger le matériel alors que je me redresse doucement et me rhabille. Ils échangent quelques paroles à voix basse. J'aimerais les forcer à me partager leurs considérations, mais je ne dis rien et me concentre sur les boutons de ma chemise.

— Comment vous sentez-vous ? s'enquiert le Dr De Luca.

Comme quelqu'un à qui on vient d'enfoncer une aiguille dans le sein. Ne pouvant dire ça, je choisis une banalité.

— Je vais bien. Quand aurons-nous les résultats ? demandé-je.

— D'ici une quinzaine de jours, répond le médecin royal.

J'accuse le coup. Voilà un délai assez long. Deux semaines. Aleksandar ne tiendra jamais. Moi non plus.

— Pouvons-nous déjà convenir que j'ai un cancer ?

— Il y a toujours une probabilité que ce ne soit qu'une tumeur bénigne, rappelle le Dr De Luca.

Je l'ignore et me concentre sur le Dr Lovric qui me connaît et qui sait qu'il n'a pas intérêt à me donner de faux espoirs.

— Nous pouvons admettre qu'il y a de fortes chances pour que vous ayez un cancer, tempère le Dr Lovric. Au vu de vos antécédents familiaux, il y a peu de possibilités pour que cette tumeur soit bénigne. Cependant, essayons de rester confiants. Les traitements sont bien plus performants et il est fort probable que nous l'ayons pris à temps.

Je hoche la tête, pas rassurée pour deux sous, mais je ne tiens pas à ce qu'il s'en aperçoive.

— Bien. Nous en saurons plus dans quinze jours.

— Oui. Nous serons en mesure d'effectuer de nouveaux examens pour nous aider à déterminer un protocole.

— Mon état nécessite-t-il un communiqué officiel ?

Le Dr Lovric fait la moue, réfléchissant intensément. Il sait que je me dois de me montrer parfaitement transparente sur mon état de santé, notamment lorsqu'il peut avoir un impact sur mes fonctions.

— Pour le moment, tant que vos symptômes ne s'aggravent pas et se cantonnent à de la fatigue, je pense qu'il est inutile d'en aviser le royaume. Lorsque nous en saurons plus, en fonction des traitements que nous devrons envisager, il faudra communiquer l'information, en effet.

Bien. Cela me convient.

Je me lève, indiquant ainsi que je mets fin à la conversation. Il est déjà 21 h 30 et j'aimerais me coucher dans un laps de temps relativement court. Le médecin le comprend et s'incline avec sa collègue avant de sortir de mon bureau.

J'attends que la porte soit refermée pour m'asseoir sur le canapé et prendre quelques instants de répit.

Cancer.

Probablement.

Traitements.

Tumeur.

Performants.

Rassurants.

Les mots tournent en boucle, ainsi que les images de ma mère. Celles de mon père, impuissant, essayant de contenir sa peine et sa douleur en voyant sa femme dépérir s'y superposent.

Mon mari est mort, je ne lui ferais donc pas subir ça.

Mais reste Aleksandar.

Comment va-t-il prendre la nouvelle ? Je ne sais même pas si j'aurais le courage de lui en parler. Je

vais m'effondrer. Il sera là, je le sais. Il l'est toujours. Mais je devrais peut-être attendre. Pour ne pas l'affoler pour rien.

Je regarde de nouveau l'heure.

21 h 42.

Je fronce les sourcils. Tiens, c'est inhabituel. Pourquoi est-il absent ? Aleksandar vient systématiquement avant que j'aille dormir. Pour préparer le lendemain. Étonnée, un peu inquiète également au vu de la dernière conversation que nous avons eue qui fut tendue puisque je lui mentais sur les raisons de ma visite à l'Académie Royale de Médecine, je me dirige vers le bureau pour appeler un valet.

— Votre Majesté ? s'incline-t-il en entrant deux secondes plus tard.

— Où se trouve mon secrétaire particulier ?

— Aux dernières nouvelles, il était dans ses appartements. Voulez-vous que je le fasse quérir ?

— S'il vous plaît.

Il s'incline avant de disparaître de nouveau. Contrariée et légèrement préoccupée, je m'assieds et compulse les documents que j'étais en train d'éplucher avant l'arrivée du médecin. J'avais noté des questions à poser à Aleksandar et je me fais la réflexion que je ne l'ai vu ni avant le thé, ni après et encore moins avant le dîner.

C'est à présent inquiétant et je culpabilise de ne pas m'en être aperçue avant. Certes, j'assistais à la conférence des travaux avec certains parlementaires

où il ne vient jamais parce que cela lui permet d'avancer sur d'autres dossiers. Du reste, nous l'étudions le matin et il reçoit un compte-rendu par la suite.

Néanmoins, il me visite toujours.

La porte de mon bureau s'ouvre et le valet annonce l'arrivée de Léa. Je m'étonne de la présence de la Chambellan de mon fils, mais hoche la tête pour lui signaler que j'accepte de la recevoir.

Elle entre, tirée à quatre épingles comme toujours, et s'incline révérencieusement.

— Léa, salué-je.

— Votre Majesté, répond-elle tandis que le domestique sort. Vous avez demandé à voir votre secrétaire ?

— En effet. J'ignorais que c'était vous à présent.

Ma remarque est acerbe, mais je n'aime pas la sensation qui se distille en moi.

— Ce n'est pas le cas, Votre Majesté. Je m'excuse de mes manières cavalières, mais j'ai estimé qu'il valait mieux que je vienne.

L'inquiétude grimpe en moi.

— Pourquoi cela ? Où se trouve Aleksandar ?

— Il est... indisposé, m'annonce-t-elle.

Mon cœur se serre, l'angoisse me tenaillant. Je fais bonne mesure et maîtrise ma voix tremblante.

— Est-ce grave ?

— Je ne crois pas, Votre Majesté. Il a simplement besoin d'un peu de repos. Je lui ai conseillé de prendre sa soirée. Si vous avez besoin, je suis

disposée à le remplacer, j'ai pris connaissance des dossiers et de l'ordre du jour de demain, si vous souhaitez...

Je la coupe en élevant la main.

— Je n'ai pas besoin de vous, ce soir. Cela attendra demain.

La Chambellan hoche légèrement la tête, acceptant mon refus. Je brûle d'obtenir des détails sur Aleksandar, mais je sais trop bien que cela risque de lui mettre la puce à l'oreille. D'autant que je la sais finaud.

— Vous pouvez disposer, ordonné-je donc finalement. Merci de m'en avoir informé.

Elle s'incline et fait quelques pas en direction de la porte, avant de s'arrêter, de se ravisser et de me regarder, hésitante.

— Aleksandar mérite votre confiance. Cela le mine d'être tenu à l'écart. Je ne sais pas le détail, mais... si vous lui faites confiance, alors vous devriez peut-être...

— Je n'ai pas besoin de vos conseils, répliqué-je, l'interrompant.

Elle pince les lèvres puis s'incline de nouveau avant de partir.

J'ignore ce qu'elle sait. Tout ce que je devine, c'est qu'Alexsandar et elle sont assez proches. Ils entretiennent parfois des conversations à bâtons rompus, ce qui me soulage parce qu'ainsi Aleksandar a quelqu'un à qui se remettre en dehors de moi.

De plus, je sais que Léa est la discréction incarnée. Elle était opposée à l'union de Goran et Martina jusqu'à ce qu'elle comprenne à quel point l'idée de se marier sans amour pouvait attrister Goran.

Toutefois, l'inquiétude ne me quitte pas. Aleksandar est souffrant à cause de moi. Parce que je me tais. Parce qu'on m'a appris à ne pas montrer mes faiblesses. Parce que je suis reine.

Comme toujours, la Couronne est sans pitié.

Envahie par la dureté de la situation, je m'effondre sur mon fauteuil, les larmes coulant sur mes joues. Je ne peux pas les arrêter, même si j'y mets toutes mes forces. La dernière fois où j'ai pleuré ainsi, je ne m'en souviens pas. Probablement en apprenant que je devais faire un deuxième enfant.

Au cas où.

Pour la Couronne.

– Baba ?

Une petite voix que je connais bien me sort de ma tristesse. Derrière moi, à l'embrasure d'un passage secret, Luka se tient, en pyjama, les doigts serrés autour de son doudou.

Je souris en essayant d'essuyer rapidement mes larmes.

– Tu as encore du mal à dormir ? m'amusé-je.

J'avance vers lui et m'accroupis alors qu'il acquiesce. Attendrie, j'ouvre mes bras pour qu'il vienne s'y blottir. Je ne sais pas pourquoi, mais depuis quelques mois, lorsqu'il a du mal à dormir, il

emprunte le corridor dissimulé dans ses appartements pour me rejoindre.

— Bobo ? demande-t-il en s'approchant de moi.

Je ne suis pas surprise qu'il voie mes larmes mal séchées ou ma tristesse. Pour son âge, il sait lire les émotions comme personne.

— Oui, bobo, réponds-je. Mais ça ira, ne t'inquiète pas. Ce sont des bobos d'adulte.

Les cancers, les peines de cœur, ça ne devrait pas être un problème pour les enfants.

— Bisou mazik moi, dit-il avant de m'embrasser sur la joue.

Je ris et le serre contre moi.

— Merci, Luka, murmure-je à son oreille.

Il referme ses mains sur mon cou et je profite de son odeur quelques secondes avant de le relâcher.

— Allons te recoucher, tu veux bien ?

Il acquiesce vigoureusement et j'emprunte le passage secret en le tenant par la main pendant qu'il m'explique, dans son dialecte d'enfant, que des dragons dorés et rouges sont venus dans sa chambre pour lui parler de monstres et d'anges.



Mars 1993

Je dois concevoir encore une fois.

Je viens à peine de me rétablir de mon premier accouchement que Dalibor insiste pour que je remette ça.

J'en ai discuté avec Javranje.

Cela ne le dérange pas, évidemment. C'est nettement moins ennuyeux pour lui. Sans compter que nous continuons heureusement à avoir des relations même s'il change régulièrement de galante.

Toutefois, je suis contrariée.

Je n'ai aucune envie de procréer encore.





# Épinglé 8

*Kise Jesenje - Prljavo Kazaliste*

*24 novembre*

La mort dans l'âme, j'ouvre la porte du bureau de Sa Majesté. Léa m'a averti qu'elle avait cherché à me voir la veille. J'ai eu envie d'y aller, mais je n'étais pas en état. Elle a accepté de me remplacer au pied levé pour que je me reprenne.

J'ai passé la soirée et la nuit à accuser le coup.

Notre liaison est terminée.

Elle ne le sait pas encore, mais lorsque je lui avouerai que Léa est au courant, elle me le dira d'elle-même. Je veux lui éviter cette peine, j'ai donc pris quelques dispositions.

Bien sûr, je pourrais lui mentir.

C'est ce qu'a suggéré Léa lorsque je lui ai expliqué pourquoi je pleurais. Elle ne comprend pas pourquoi je ne tairais pas cette information alors que Léa ne trahira pas notre secret. Je le sais. Elle ne dira rien. Même pas à sa maîtresse Jelena ou à Son Altesse Goran.

Mais j'ai juré.

J'ai promis.

À la personne qui m'est le plus cher au monde.

J'entretiens l'infime espoir que peut-être, elle acceptera de mettre Léa dans la confidence. Au fond de moi, je sais bien que cette espérance est vaine. Mon cœur ne veut rien savoir. Il espère et espérera tant que le couperet ne tombera pas.

Le cœur lourd, dévasté par mes émotions, je pénètre dans ce bureau, qui a abrité nos étreintes et notre amour. Je me ferme à mes sentiments et m'incline devant la reine, déjà attablée.

Elle lève un œil pour me contempler et nos regards se croisent. En quelques secondes, je comprends qu'elle s'est inquiétée, qu'elle est heureuse et soulagée de me voir et qu'elle a également d'autres soucis. Je repense à ce qu'elle me tait depuis quelques jours et la culpabilité me fouette à nouveau.

Je vais la faire souffrir.

Alors que ce n'est pas le moment.

– Votre Majesté, salué-je.

– Aleksandar. Comment vous sentez-vous ?

– Mieux. Je suis navré pour hier soir, j'ai eu besoin de... temps.

Ma gorge se serre et je te tente de me maîtriser.

– Êtes-vous certain de pouvoir assurer votre service ? Vous avez des jours de congé à prendre, si vous le souhaitez...

Son inquiétude est sincère.

— Merci, Votre Majesté. Je... Peut-être... Je crois que ce sera à vous de décider.

Elle fronce les sourcils et se lève pour s'approcher de moi. À mon regard, elle comprend que j'ai quelque chose à lui dire, de personnel.

— Cela peut-il attendre ? murmure-t-elle.

Je ferme les yeux. J'aimerais lui dire oui. Mais plus j'attends, plus ce sera dur.

— Je ne pense pas, balbutié-je, le cœur serré.

Elle déglutit puis porte sa main à sa poitrine. Lentement, elle enlève sa cocarde. Mes doigts sont hypnotisés par les siens. Je l'ai vue accomplir ce geste des centaines de fois, toujours le cœur battant, excité par la suite, par le fait que j'allais pouvoir la faire mienne, l'enlacer contre moi. Je suis au bord des larmes, conscient que c'est la dernière fois qu'elle le fera.

La gorge nouée, je retire mon épingle de cravate et pousse un profond soupir. Presque une plainte d'animal blessé.

— Aleksandar, tu me fais peur, chuchote-t-elle.

— Je suis désolé, Mirna.

J'ai du mal à prononcer les mots. Ils sont durs, horribles et je sais déjà qu'ils vont la dévaster. J'ai l'impression d'avoir du papier de verre dans la gorge et que chaque syllabe ressemble à une lame de rasoir qui entaille mes cordes vocales.

Ma voix vacille alors que je lui confie la vérité. L'incrédulité, le doute, la peur puis la tristesse marquent son visage tour à tour. Ses lèvres

tremblent puis elle les pince pour retenir les larmes que je devine à ses yeux.

— Je suis désolé, répéte-je en conclusion.

Elle fait un pas un arrière, un petit pas qui achève de me crucifier. Elle s'appuie sur son bureau. J'ai terriblement envie de la serrer contre moi, de la rassurer, mais je me contiens. Elle ne le supporterait pas. Elle me rejeterait et ce serait insoutenable pour moi.

Ses yeux bougent rapidement dans ses orbites. Elle cherche une solution là où il n'y en a pas. J'ai déjà fait tout ça. J'ai passé la nuit à me triturer les méninges pour nous sauver. Faire confiance à Léa serait une option, mais si elle l'a appris, tôt ou tard, l'un de nous laissera échapper autre chose et quelqu'un d'autre sera au courant... Fatalement, ça finira par fuiter.

Une fois exposés, le scandale éclatera. Même si je ne doute pas que la population puisse réussir à nous accepter, elle n'appréciera pas la manière dont ça s'est produit. Qu'on ait caché notre relation... Sans parler du fait qu'on supposera que Mirna me force, qu'elle a de l'ascendant sur moi... parce que je suis plus jeune, son subordonné...

Des horreurs circuleront.

Tout comme elles ont couru sur Goran et Martina après leur passage. S'ils n'avaient pas fait fuiter cette vidéo de leurs ébats, librement consentis, passionnels même, sans doute que le

public continuerait à remettre en cause la sincérité de leur amour.

Dans notre cas, ce n'est pas possible.

Cela entacherait trop la Couronne.

Il n'y a qu'une seule solution. Je la connais.

— Je vais partir, Mirna.

Elle se retourne violemment vers moi, les yeux fous de rage et de douleur. Elle ne dit rien, mais son mouvement de bouche la trahit. Elle a envie de m'insulter. Ou de hurler.

Au choix.

— Nous allons publier un communiqué où j'expliquerai que nous nous sommes disputés ou que nous avons des désaccords irréconciliables qui entachent notre coopération. Pour le bien de la Couronne, je démissionnerai. Mon neveu est encore jeune, mais je sais qu'il est capable de te seconder efficacement et...

— Tais-toi, ordonne-t-elle.

Sa voix implacable me surprend et je la dévisage, étonné. Elle se maîtrise et s'approche de nouveau de moi. Mon cœur menace de sortir de ma poitrine alors qu'elle pose sa main sur mon torse.

— Je ne peux pas signer un communiqué indiquant que nous avons des désaccords irréconciliables. Ce n'est pas envisageable.

— C'est la seule solution, balbutié-je. Je peux partir quelques jours, mais...

— Je sais... Je sais que tu dois t'éloigner.

Sa voix se brise sur le dernier mot. Tout comme mon cœur. L'espoir tenu que j'entretenais éclate en mille morceaux et je ne sais comment je fais pour tenir encore debout.

— Mais pas comme ça, ajoute-t-elle, les yeux baignés de larmes. Je vais trouver autre chose.

Elle essaie de se maîtriser, mais les sanglots la saisissent, la parcourant violemment. N'y tenant plus, je l'attire contre moi, faisant rempart de mes bras une ultime fois. Ses doigts se crispent sur mon dos alors que son nez s'enfouit dans mon torse. Elle pleure. Doucement. Silencieusement.

Et mes larmes coulent pour se mêler aux siennes.

À travers les vitres de la fenêtre du bureau, le soleil brille.

J'ai pourtant l'impression que tout n'est plus que ténèbres.

# Épinglé 9

*Ostala SI Uvijek Ista - Tose Proeski*

– Exposez-moi votre idée, réclame Sa Majesté.

Je déglutis. Après notre entrevue de ce matin, nous avons pris nos distances pour la journée. Il était trop douloureux de nous voir. Entre la réunion des États généraux et la visite royale de Sa Majesté à la nouvelle usine de retraitement des déchets, nous avons pu nous séparer sans trop éveiller les soupçons.

Elle est rentrée pour le thé tandis que je finalisais les rapports des États généraux et le conseil d'État de demain et bien évidemment notre nouveau plan. À présent, nous nous retrouvons dans son bureau pour évoquer notre avenir.

– Mon idée... était de partir. Peut-être en retraite ou je ne sais pas, dans un autre pays. Ma famille possède des terres en Écosse, je pourrais sans doute y terminer mes jours. Écrire un livre, pourquoi pas.

– Un traité de politique ou des romances ? demande-t-elle.

Il y a un léger sourire amer sur ses livres. Je le lui rends.

— Un roman d'intrigue politique avec une romance impossible, supposé-je. Ou bien, tout autre chose.

Elle me considère. Ce n'est pas l'idéal, bien entendu. Mais je n'ai pas songé à autre chose. Je dois partir. Voilà tout ce qui m'a préoccupé. Où ? Ce que je ferais... ça ne m'a pas traversé l'esprit.

— En Écosse, continue-t-elle. C'est loin.

Je hausse les épaules.

— Je ne peux pas rester en Soavie. Surtout si nous affichons nos désaccords.

Elle claque la langue contre son palais, mécontente.

— Je vous ai déjà dit qu'il en était hors de question. Vous ne partirez pas sur une sordide histoire de disputes ou de dissensions. Qu'est-ce que cela dirait de vous ? De nous ? De moi ?

Qu'elle se montre intransigeante, même avec son proche conseiller. Qu'elle rejette les compromis. Que je suis borné. Qu'elle aussi. Qu'elle ne souffre pas la contestation. Que notre duo s'est essoufflé après vingt-cinq ans de bon fonctionnement. Je me rends compte que ce n'est pas idéal. Qu'elle aura davantage à en pâtir.

— Il y aura des entretiens avec la presse, ils viendront vous chercher pour essayer de comprendre, d'autant que personne dans le palais ne pourra témoigner d'une quelconque mésentente entre nous, ils... non, c'est trop... dououreux, refuse-t-elle.

— Nous n'avons pas le choix, assuré-je, blessé.

— J'ai trouvé une idée. Ce n'est pas non plus idéal, mais au moins laissera-t-elle notre relation professionnelle intacte.

Intrigué, je fronce les sourcils. À quoi a-t-elle pu songer ? Elle déglutit pour remettre de l'ordre dans ses pensées puis soupire.

— Je n'ai pas encore envisagé tous les détails, mais vous êtes trop jeune pour partir à la retraite et trop doué pour devenir écrivain ou que sais-je.

Le compliment me va droit au cœur et je courbe légèrement la tête.

— Alors, puisque vous devez vous éloigner, peut-être accepteriez-vous de le faire pour une bonne raison.

La curiosité me dévore.

— Une mission. Pour le Royaume. Importante, que je ne peux déléguer qu'à un homme en qui j'ai pleinement confiance.

— Quel genre de mission ? Si elle est temporaire, je...

— Je sais, me coupe-t-elle. Vous n'en reviendrez pas. Du moins tant que je suis en vie.

Mon cœur se serre et je baisse la tête. Je n'ai aucune envie de penser à cela.

— J'imaginais une mission diplomatique. Il y a plusieurs endroits du globe où nous pourrions avoir besoin de vous. À l'ONU par exemple, puisqu'ils désirent absolument que nous nous débarrassions de notre neutralité, vous pourriez nous défendre.

En Chine, étant donné qu'ils estiment que notre ambassadeur est corrompu. Ou bien, je ne sais pas...

— À Luxembourg, au siège de l'Union européenne, pour qu'ils arrêtent de vouloir nous faire rentrer dans l'Union, suggéré-je.

Elle opine. Je réfléchis à ces propositions. Leur avantage non négligeable, c'est qu'elles permettent de garder notre relation intacte, de ne pas écorner notre collaboration et même de la magnifier d'un certain côté. De plus, je pourrais m'abîmer dans le travail pour oublier cette séparation que je sais devoir souffrir.

L'inconvénient majeur réside dans le fait que je demeurerai en lien avec la Couronne.

— Vous ne serez pas obligé de me faire des rapports personnels. Vous pourrez passer par l'ambassadeur ou bien mon aide de camp.

Comme toujours, elle lit dans mes pensées.

— Ce ne sont pas des solutions idéales. Aucune ne l'est.

Elle ajoute ces derniers mots dans un murmure. Sa tristesse me frappe.

— Je...

Elle lève la main pour me couper.

— Arrêtez de me présenter vos excuses. Vous n'y êtes pour rien. Je suis déjà étonnée que nous ayons eu quinze ans.

J'acquiesce. Elle me l'a confié. Je suis d'accord avec elle. Dans ce palais, tenir une relation secrète aussi longtemps, c'est un miracle. Et la fuite n'est

imputable qu'à moi. Parce que je n'ai pas su contenir mes émotions, parce que la Chambellan me connaît trop bien.

— Léa ne dira rien.

À son regard, je comprends que ça m'a échappé. Je n'avais pas l'intention de le formuler à voix haute, mais je dois assumer à présent.

— Non, probablement pas. Mais on ne peut le jurer. Elle finira peut-être par le laisser échapper devant Goran ou bien... sa compagne. Et nous ne contrôlerons plus rien.

Elle m'énumère les arguments que je connais par cœur. Parce qu'elle le doit. Parce qu'elle doit s'assurer que j'ai compris.

Cela me transperce comme une lame.

— Je sais.

— C'est trop dangereux, ajoute-t-elle.

Elle me donne un coup de poignard supplémentaire et j'acquiesce.

— Je sais.

— Vous aviez promis.

Le couperet final.

— Je sais, répété-je, à terre.

Nos yeux se croisent et je vois qu'elle maîtrise ses larmes. Ses poings sont serrés sur les accoudoirs de son fauteuil, ses lèvres sont pincées, son corps est tendu.

— Je vous en prie, ne soyez pas aussi dévasté devant moi. Ne m'en demandez pas trop, supplie-t-elle.

Je ferme les paupières et respire profondément pour reprendre une contenance.

— La Chine me paraît une bonne idée. Mon mandarin est meilleur que mon anglais.

Elle met un moment avant de comprendre que j'essaie de renouer la conversation. Elle inspire puis hoche la tête.

— Bien. Je vais contacter l'ambassadeur là-bas et lui annoncer que vous arriverez bientôt. Vous disiez que votre neveu pourrait vous remplacer...

J'opine.

— Je l'ai appelé ce matin après notre...

Ma gorge se serre et je ne peux pas dire les mots.

Discussion.

Étreinte.

Rupture.

Elle m'incite à continuer.

— Il était surpris, mais il est prêt à venir rapidement au palais. Il a quelques affaires à mettre en ordre avant.

Même si mon neveu savait qu'il prendrait ma relève un jour puisque je n'ai pas d'enfant, il a tout de même tenu à ne pas rester oisif jusqu'à sa prise de fonction. Il a obtenu son doctorat d'études politiques, a fait le tour du monde pour s'imprégner de tous les gouvernements puis est revenu pour seconder son père dans la conduite de la fortune familiale : essentiellement due au commerce maritime.

Il n'a que vingt-huit ans, mais j'étais plus jeune lorsque je suis arrivée au service de Sa Majesté. Et je possédais moins de bagages intellectuels. Il s'en sortira parfaitement.

— Combien de temps ?

— Une semaine, m'a-t-il dit.

La reine se lève et marche jusqu'à sa fenêtre. Je la vois s'appuyer comme pour encaisser la nouvelle.

— Combien de temps jugez-vous nécessaire pour le former ?

— Il est doué, intelligent et doté d'une bonne capacité d'adaptation. J'estime qu'en quelques jours, une semaine tout au plus, il sera apte. D'autant plus que vous le guiderez par la suite. Vous avez été un excellent professeur pour moi, je vous fais confiance.

Je la vois sourire. Ses pensées la ramènent à notre première rencontre. Quel empoté j'étais alors. Je glousse et elle se retourne. Nous échangeons un regard complice avant que la réalité nous rattrape, nous foudroyant soudainement.

Son masque de reine se replace et elle acquiesce.

— Deux semaines donc. Dans quinze jours, vous quitterez le palais pour la Chine, résume-t-elle.

— Si cela vous convient, confirmé-je.

Elle penche la tête sur le côté.

— Non. Cela ne me convient pas, mais nous n'avons pas le choix.

Je le sais. Elle détourne le regard et soupire.

— Préféreriez-vous que j'informe votre aide de camp et que ce soit lui qui s'occupe de la passation ? Je pourrais partir plus tôt...

Elle se retourne comme si je l'avais piquée. L'idée que je parte plus tôt lui déplaît et cette réaction me met du baume au cœur.

— Croyez-vous que cela sera plus simple ? demande-t-elle.

— Non, probablement pas, avoué-je. Ce sera peut-être moins pénible que de se côtoyer encore.

Je n'ose pas la regarder en face. Je sais qu'elle ressent exactement la même chose que moi. La séparation sera éprouvante. L'attente de cette dernière risque d'être insoutenable.

— Le pensez-vous vraiment ? murmure-t-elle.

Je la contemple, tiraillée par sa douleur et son apparence de souveraine qu'elle tient à conserver. Elle est tellement belle. Je l'aime tant.

— Arriverez-vous à me voir, à me supporter en sachant que je ne peux plus vous toucher ? demandé-je.

Elle prend quelques secondes pour réfléchir.

— Je n'ai pas la force de vous voir partir aujourd'hui. Ou demain. Je ne sais si je l'aurais dans quinze jours. Mais je peux m'y préparer. Cela requiert du temps, si vous consentez à m'en donner.

Mon cœur se serre. C'est la première fois qu'elle me réclame quelque chose. Elle ne m'a jamais rien imposé. Elle a toujours accédé à mes demandes, mis des frontières nécessaires, mais elle n'a jamais rien

voulu pour elle. Cette demande, formulée à voix basse, comme une supplique, me lamine.

Qui suis-je pour la faire souffrir encore plus ?

Elle semble au bord du supplice. Je pensais la soulager en proposant une rupture plus rapide, mais je comprends qu'elle ne peut pas l'encaisser. Qu'elle le ferait si je l'exigeais, mais que pour une fois, elle préférerait y échapper. Elle qui refuse toujours de se donner la priorité.

— Vos désirs sont des ordres, Votre Majesté, m'incliné-je donc.

De nouveau, nos regards se croisent. La gratitude illumine ses yeux et elle se rassied en tentant de se maîtriser. Je l'imiter, prenant une profonde inspiration.

— Dans ce cas, élaborons un communiqué pour prévenir du changement. J'en parlerai à Goran au dîner.

J'acquiesce et nous nous enfonçons dans le travail, faisant taire la douleur que nous éprouvons l'un l'autre.





Juin 1994

Étonnamment, Javranko se réjouit que ce soit une fille. Il n'a que peu d'intérêt pour Goran, mais semble déjà plus épanoui avec Tanja. Si cela peut l'occuper un peu, tant mieux.

On m'a rapporté qu'il changeait un peu trop de galantes ces derniers temps. Il prétend que c'est à cause de ma grossesse. N'étant plus disponible, il doit bien trouver des femmes pour contenter son appétit. Je lui ai conseillé de jeter son dévolu sur une. Deux peut-être et de s'y tenir.





# Cocarde 10

*Sonata for Violin & Keyboard No. 5 in F Minor,  
BWV 1018 : II. Allegro - J.S. Bach, Renaud Capuçon,  
David Fray*

*1er décembre*

J'ouvre les yeux, courbaturée. Je sens la chaleur près de moi et je souris, attendrie. Je pivote légèrement pour voir Luka étendu, sur le dos, les jambes écartées, les bras encadrant sa tête, sa petite bouille endormie adorable.

Je me souviens qu'il est venu hier soir, en larmes, surgissant du passage secret. Terrorisé, j'ai eu la plus grande peine à le calmer et nous nous sommes finalement assoupis tous les deux.

Ce n'est pas la première fois que cela arrive. En général, je parviens toujours à le raccompagner dans sa chambre pour qu'il reprenne le cours de sa nuit, mais de temps en temps, il insiste pour dormir avec moi.

Contrairement à mes craintes, Martina a validé les positions de son fils. Je n'ignore pas qu'il a

partagé le même lit que ses parents durant de longs mois. À cause de l'allaitement et parce qu'il avait besoin d'être rassuré. Depuis ses un an, il dort dans son propre lit.

Mais à de rares occasions, il a besoin de compagnie. Pourquoi préfère-t-il la mienne à celle de ses parents ? Cela m'échappe.

Je n'étais pas encline à accepter cette intrusion dans mon lit, mais Luka a su me convaincre. Ou plutôt son visage ravagé par les larmes a fissuré mon cœur de grand-mère. Et étrangement, cela m'a apaisé.

Je profite encore du spectacle de mon petit-fils puis m'extirpe du lit en essayant de ne pas le réveiller.

Peine perdue.

À peine ai-je esquissé un mouvement qu'il ouvre les yeux, gémit et se tourne vers moi.

— Baba, sourit-il.

Il se jette contre moi et je respire son parfum.

— Tu as bien dormi ? demandé-je.

Il acquiesce vigoureusement. J'allais lui proposer de descendre manger lorsque j'entends des voix monter au-dehors. Des cris de femmes, d'hommes... Je comprends que les valets doivent retenir quelqu'un. Et je n'ai aucun mal à deviner qui.

On frappe doucement à ma porte. Je me lève et enfile une robe de chambre.

— Entrez.

— Votre Majesté, salut le domestique.

Avant d'être bousculé par Martina qui pénètre dans mes appartements. Visiblement, elle est agacée et inquiète. Elle ouvre la bouche, probablement dans la perspective de m'enguirlander lorsque ses yeux tombent sur son fils. Aussitôt, le soulagement s'empare de ses traits et elle soupire.

— Bon sang, Luka, tu m'as flanqué une peur bleue ! Qu'est-ce qui t'ai passé par la tête ?

— Peur, dit-il en s'approchant de sa mère.

Elle s'accroupit pour le prendre dans ses bras. Je note son inquiétude avant de faire signe au valet qu'il peut disposer. Il nous laisse et je m'assieds sur mon lit.

— Il s'est montré inconsolable, hier soir, il a de nouveau fait un cauchemar.

Martina me scrute et soupire.

— Il n'arrête pas en ce moment, je ne sais pas pourquoi.

Je n'ai pas la réponse. Il n'a pas vécu d'événements traumatisants ni assisté à un spectacle effrayant. Il ne regarde pas les écrans et les livres qu'il a le droit de lire sont scrupuleusement choisis par sa mère. Bien sûr, il vagabonde beaucoup dans le château, semant ses nourrices et valets, comme chaque enfant né dans ces lieux.

Cependant, je doute qu'il ait pu voir quoi que ce soit de perturbant dans les couloirs de ce palais. Mais qui sait ce qui peut impressionner un enfant de deux ans.

— Cela lui passera, rassuré-je.

Martina hoche la tête avant de me foudroyer du regard.

— Vous auriez pu m'avertir qu'il dormait avec vous. Je me suis fait un sang d'encre en constatant qu'il n'était pas dans son lit ce matin.

— Je n'en ai pas eu le loisir, avoué-je. J'étais trop occupée à tenter de le réconforter. De plus, si vous batifoliez moins avec mon fils, vous pourriez veiller davantage sur le vôtre.

Elle ouvre la bouche pour protester, mais je la défie de me dire le contraire. Je sais pertinemment que la raison pour laquelle elle accepte que Luka dorme avec moi, c'est parce que cela leur permet de conserver leur intimité. Je ne sais que trop bien que les journées des Altesses Royales sont bien remplies, trop pour trouver plus de quelques minutes d'intimité dans une journée.

La chambre à coucher est le seul endroit où ils peuvent se retrouver pour faire ce que deux corps jeunes et amoureux savent faire le mieux. Je ne suis pas naïve, d'autant plus en connaissant l'appétit singulier de mon fils et de sa femme.

— Il s'est endormi dans son lit, je n'avais pas à le chercher ailleurs, se défend Martina tout de même.

— Vous savez qu'il dort mal et qu'il vient se réfugier ici.

— Vous le ramenez en général.

— Je n'y parviens pas toujours, répliqué-je.

— Martina ? appelle Goran de l'autre côté de la porte.

Je soupire. Ma chambre ressemble à un hall de gare.

— Entre, Goran.

Il ne se le fait pas dire deux fois et pénètre à l'intérieur. Contrairement à son épouse, il a pris le temps de s'habiller convenablement. Il arbore un beau costume bleu nuit sur une chemise claire rehaussée d'une cravate sombre aux motifs argentés. Martina est encore en pyjama, fait d'une matière poilue dont les couleurs vont du blanc au rose criard.

Aurais-je préféré une nuisette sexy ? Peut-être. Dans tous les cas, l'idée que les valets aient pu voir une Altesse Royale dans cette tenue me donne des vapeurs.

J'observe mon fils prendre Luka dans ses bras et rassurer sa femme.

— Je t'avais dit que tu n'avais pas à t'inquiéter. De toute manière, ce palais est sûr.

— Ce n'est pas une raison pour qu'on perde la trace de Luka, s'énerve Martina. Et comme il emprunte les passages secrets, on ne sait pas où il va. Personne ne le voit jamais. Cela ne te fait rien ?

— Ce n'est pas ça, mais j'ai grandi entre ses murs. Il ne risque rien.

— Et s'il reste coincé dans un souterrain ? Ou dans un mur ? Ou qu'il tombe et qu'on ne sache pas le retrouver...

— Martina, appelé-je.

Elle s'interrompt et me dévisage. Je coule un regard en direction de Luka qui fixe sa mère, muet de stupeur. Elle s'aperçoit de la situation et soupire.

— Je suis désolée, j'ai eu très peur, c'est tout. Baba aurait dû me dire que tu dormais avec elle.

Je lève les yeux au ciel. Bien sûr, c'est de ma faute. Goran glousse et me lance un œil amusé.

— Puisque tout le monde est rassuré, peut-être que vous pourriez vous décider à me laisser tranquille pour que je puisse me préparer, tancé-je en me levant.

Ma bru hoche la tête puis entraîne Luka à l'extérieur. Goran s'apprête à les suivre lorsqu'il hésite et referme la porte de ma chambre. Étonnée, je le regarde pivoter et me considérer.

— Comment vous sentez-vous, Mère ?

Où veut-il en venir ? Je crois avoir plutôt réussi à masquer mon cœur brisé ces derniers jours. Léa assure qu'elle n'a rien dit à Goran concernant ma liaison avec Aleksandar. L'annonce de son départ a évidemment secoué tout le palais, mais Aleksandar m'a affirmé que tout le monde le félicitait pour ce vote de confiance. Ce qui a permis de justifier la raison pour laquelle je me séparaïs soudainement de mon bras droit.

Goran a été étonné par cette décision avant d'admettre, lui aussi, que c'était une bonne idée pour préserver notre présence en Chine et protéger nos intérêts économiques. Selon Léa, il ne se doute

pas le moins du monde que cette décision en cache une autre, bien plus douloureuse.

Je suis donc persuadée qu'il ne s'enquiert pas de mon état émotionnel. Concernant mon état de santé, la fatigue s'est un peu évanouie. Les résultats de la biopsie se font attendre et je ronge mon frein, trop occupée de toute manière par les préparatifs de Noël et le changement dans mon cabinet.

– Bien. Pourquoi ?

Il humecte ses lèvres, hésitant visiblement à m'entretenir d'un sujet intime. Mon cœur se serre à la pensée qu'il a peut-être deviné...

– C'est aujourd'hui que vous rencontrez le neveu d'Aleksandar... comment s'appelle-t-il déjà ?

– Filip.

– Filip, répète-t-il. Je me disais que peut-être vous seriez... je ne sais pas.

Attristée ? Inquiète ? Angoissée ? Je ravale mes émotions et soupire.

– Goran, j'ai changé trois fois de secrétaire particulier. Une fois à ma majorité, une autre lorsque je suis devenue reine et une dernière quand le père d'Aleksandar est décédé. Je t'en prie, ce n'est pas mon premier ballet et ce ne sera pas le dernier.

Je me permets de rajouter un trait d'humour pour atténuer la dureté de mes propos et apaiser mon cœur tourmenté.

— Il est vrai qu'en général, les souverains passent et l'administration demeure, mais... les temps changent, n'est-ce pas ?

Il sourit et hoche la tête.

— Je ne sais pas comment vous faites. Si je devais me séparer de Léa, ce serait... difficile.

— Oh, tu feras comme moi. Cela étant dit, tu risques de devoir choisir une remplaçante à cette jeune femme. Elle n'a pas de famille proche, me semble-t-il.

— En effet. Et elle ne désire pas adopter, ce qui fait que... sa succession pourrait s'avérer problématique.

— Eh bien, occupe-toi plutôt de ta chambellan et laisse mon secrétaire tranquille.

Il pince les lèvres avant de s'incliner, mais je note une pointe d'amusement dans son regard. J'ignore comment l'interpréter, mais il sort sans que j'aie pu avoir la moindre envie de lui poser la question.

J'inspire profondément pour me redonner du courage. Cette journée sera difficile, je le sais. Et rencontrer un gamin qui devra me seconder en lieu et place d'un homme que j'ai chéri et aimé me donne la nausée.

Je songe avec bonheur que je pourrais monter à cheval cet après-midi puisque j'assiste à la grande course de Noël. Cet événement, organisé tous les premiers vendredis de décembre, est devenu un incontournable des courses hippiques du pays. La

semence d'un étalon de l'écurie royale comme premier prix y a sans doute contribué.

Quoiqu'il en soit, je mènerai Xanthe, l'étalon en question, sur le champ de courses et j'ai hâte. D'autant que ce sera suivi d'une promenade à cheval dans les rues de la ville qui se prolongera dans les jardins du palais.

Un œil à la fenêtre me rassure. La météo est de notre côté.

Je n'ai donc plus qu'à passer le cap de la matinée douloureuse avant de pouvoir profiter de cet après-midi, espérant qu'elle éclipse un peu mes soucis.





Mai 1998

Datibor part à la retraite. Il doit me présenter son successeur, son fils aîné Aleksandar. J'ai toute confiance s'il juge que son fils sera un bon secrétaire.

Il est empêtré.

Je ne suis pas certaine finalement que Datibor soit un bon juge. Son fils me paraît manquer encore de formation pour atteindre le niveau nécessaire afin de me suppléer efficacement.





# Épinglé 10

*ULjubac Vjere Nemam*

J'observe Filip avec application. L'uniforme de secrétaire particulier lui va bien. Le tailleur a effectué un travail formidable en si peu de temps. Ses cheveux ont été coupés court et il me semble relativement déterminé.

— Oncle Aleksandar, crois-tu que la reine sera aussi regardante sur mon allure ?

— Évidemment, asséné-je. Les apparences sont tout aussi importantes que la réalité au palais royal. Tu dois paraître parfait. En toutes circonstances. Rien ne doit jamais t'ébranler, te faire douter ou remettre en question ta position. Tu seras le secrétaire particulier de Sa Majesté. Des dizaines de personnes t'aborderont tous les jours pour te demander des faveurs, de glisser un mot à la souveraine ou tout simplement pour tenter de te corrompre. Si tu en imposes et les intimides par ta prestance, ils seront moins nombreux.

— D'accord. C'est pour ça que tu as l'air d'un enfoiré prétentieux et que la Chambellan de Son Altesse Royale ressemble à une salope ambitieuse ?

— Surveille ton langage ! tancé-je. Mais oui, c'est pour ça. On n'aborde plus difficilement quelqu'un d'arrogant. Ne sois pas ouvert ou aimable. Ce n'est pas nécessaire et ça ne t'apportera que des vautours.

— Je suis condamné à être seul ? Comme moi ?

— Non. Mais reste prudent dans le choix de tes proches. Tu dois pouvoir leur faire confiance et ils doivent savoir que tu n'es pas libre de tout divulguer.

Il hoche la tête puis soupire. Il est intelligent et je sais qu'il comprend. C'est tout simplement nouveau pour lui et depuis son arrivée, il y a à peine deux heures, je ne l'ai pas ménagé.

Je consulte ma montre.

— Nous allons monter au bureau de Sa Majesté pour les présentations officielles. Elle a tenu à faire cela en toute intimité, tu ne seras donc pas exposé aux conseillers.

— Ils sont méchants ? s'amuse-t-il.

— Disons qu'ils aiment désarçonner et prendre en défaut. Ils m'apprécient et je pense qu'ils t'apprécieront aussi. Mais ils te testeront.

Il déglutit. Je pose une main sur son épaule.

— Filip, j'ai confiance en toi. Je sais que tu as ce qu'il faut. Les premières semaines seront horribles, mais ensuite ça ira. N'oublie pas que tu auras le soutien de Sa Majesté.

— Qui n'hésitera pas à me balancer sous un bus si je fais une connerie.

— Ton langage, marmonné-je.

Il lève les yeux au ciel, mais acquiesce.

— Elle me virera si je commets une seule erreur et notre famille pourra renoncer à ce privilège.

— Non. Elle n'est pas comme ça.

— Vraiment ? Elle en donne l'air, pourtant.

Je souris.

— Que t'ai-je dit à propos des apparences ?

Il fait la moue.

— Elle joue un rôle ?

— Tout le monde joue un rôle.

Sur ces entrefaites, nous sortons de mes appartements et nous dirigeons vers le bureau de la reine. Cinq minutes plus tard, le valet frappe à la porte pour nous annoncer.

— Tu t'inclines et tu attends qu'elle t'adresse la parole. Lorsque tu seras son secrétaire, tu n'auras qu'à t'incliner légèrement. Tu pourras même engager la conversation.

— Tu m'as déjà dit ça vingt fois depuis que je suis arrivé. Je me suis tapé l'étiquette depuis que tu m'as annoncé que je devais prendre la relève, je la connais par cœur.

— Tu as omis de potasser le langage, visiblement, soupiré-je.

Il souffle et lève les yeux au ciel avant que je ne pénètre dans le bureau, décidé. Le stress de ces dernières heures m'a quelque peu fait oublier les enjeux de cette rencontre et les raisons de mon départ. Je me suis concentré sur la meilleure

manière de partir et surtout de laisser quelque chose de sain à mon neveu.

Lorsque je la vois, mon cœur tambourine et la douleur me reprend. Cela ne fait qu'une semaine que je n'ai pas pu l'entreindre et c'est lancinant. Je m'incline légèrement et nos yeux se croisent. Elle se détourne rapidement, comme d'habitude. Je sais qu'elle fuit ses moments de possible intimité pour s'épargner.

Cela me poignarde. Sans doute que des regards complices me tortureraient davantage.

— Aleksandar, salue-t-elle. Filip, je suis enchantée de faire votre connaissance.

Filip coule un œil interrogateur vers moi et je lui fais signe de s'avancer.

— Votre Majesté, c'est un honneur. Je suis ravi à l'idée de pouvoir vous épauler dans la gestion de notre pays.

Elle sourit.

— Est-ce Aleksandar qui vous a appris cette phrase ?

Filip reste interloqué et je souris sous cape.

— Non, je... Oh, c'était une blague ?

— Un test, plutôt. Asseyez-vous je vous prie.

Elle prend place sur le canapé et l'invite à s'installer près d'elle. Des souvenirs me reviennent et je les combats en m'asseyant sur un fauteuil.

— Votre oncle m'a dit que vous possédiez un doctorat et que vous aviez fait le tour du monde.

— En effet.

— Cela signifie-t-il que vous avez des idées politiques fortes ?

— Euh... Je... J'ai des convictions, oui.

— Le personnel du palais a le droit de vote. Il ne l'avait pas jusqu'à mon père et ce dernier a décidé qu'il était temps d'abroger cette coutume. Saviez-vous pourquoi elle existait ?

Filip déglutit. J'aimerais l'aider, mais je ne peux pas.

— Lorsque la Soavie est devenue un État indépendant et qu'elle s'est dotée d'un parlement élu qui siégerait aux côtés du souverain, le personnel administratif a été tenté de faire valoir ses opinions politiques. Les conseillers se sont divisés pour rallier le monarque à la cause de leur parti. Slavich II a pris la décision de supprimer le droit de vote à tous ceux exerçant un rôle auprès du souverain pour éviter une quelconque corruption du pouvoir royal.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le roi... la reine... le souverain doit rester neutre politiquement...

Je me crispe devant ses hésitations, mais suis soulagé de l'entendre continuer.

— Afin de représenter non pas une majorité, mais les sujets dans leur ensemble.

— En effet. Mon père a-t-il bien fait ?

La panique s'affiche sur les traits de mon neveu. J'aurais aimé qu'elle ne le mette pas dans une situation aussi délicate dès le départ, mais elle le

teste. Il prend quelques instants pour se remettre et s'éclaircit la gorge.

— Pour ma part, je dirais qu'il a bien fait. Sa décision a montré deux choses : qu'il avait à cœur de libérer les conseillers d'une neutralité qui n'était pas nécessaire et surtout qu'il avait confiance en eux pour ne pas tenter de le corrompre. Elle a pu être jugée idéaliste par certains détracteurs qui craignaient de voir l'avènement d'une royauté politisée, mais le temps lui a donné raison.

— En effet. Jusqu'à présent, bien que certains conseillers affichent ouvertement leurs opinions politiques et bien que leurs avis soient teintés de ces mêmes opinions, ils défendent mes ordonnances, quelles qu'elles soient, même si elles vont à l'encontre de leur parti. Serez-vous capable d'en faire autant ? De rédiger un décret qui pourrait heurter vos convictions les plus profondes ? Uniquement parce que je l'ai décidé ?

Il prend le temps de répondre et l'ambiance se tend imperceptiblement.

— Votre Majesté, si je ne pensais pas être capable de vous servir, j'aurais refusé l'offre de mon oncle. Je crois en la vertu d'un monarque neutre, au-dessus des partis politiques, doté d'une vision à long terme qu'aucun individu exerçant un mandat provisoire ne pourrait avoir. Je ne crois pas, en revanche, à l'infiaillibilité des personnes. Souverain ou non, le facteur humain entre en jeu. Ce sera donc mon rôle de veiller à ce que vous gardiez cela en tête.

Je déglutis en entendant ces mots. Je n'aurais jamais osé parler en ces termes à Sa Majesté. Dans l'intimité, peut-être oui, mais... Je regarde la reine qui le dévisage puis a un léger sourire.

— C'est exactement ce que j'attends de vous, confirme-t-elle.

Il a réussi à la convaincre et j'en suis ravi.

— « Vous serez mon plus proche conseiller, le dernier rempart du peuple contre mes décisions », cite Filip.

Il plante le clou. Je sais qu'à présent, Sa Majesté lui fera confiance. Elle apprécie l'histoire et la continuité.

— Le discours de Radovan à son aide de camp lorsqu'il a hissé ce dernier au poste de conseiller privé du souverain alors qu'il n'était qu'un roturier, devine Sa Majesté. Coloman de Obazes. Votre ancêtre.

— C'est exact. Nos familles collaborent depuis ce temps.

La reine se lève. J'intime à Filip de l'imiter.

— Et j'espère qu'elles continueront dans l'avenir. Merci, Filip, je suis ravie de vous avoir rencontrée. Je vous verrai plus tard. Je dois parler à votre oncle.

Un peu hésitant, Filip finit par s'incliner et sortir du bureau. Nous le suivons du regard tous les deux puis je me concentre sur la souveraine.

— Il aime la provocation, juge-t-elle.

— C'est un bon garçon.

— Il sera un bon remplaçant, assure-t-elle. Vous avez eu raison à son sujet.

Je m'incline sous le compliment.

— Est-ce vous avez eu des nouvelles du gouvernement chinois ?

Je déglutis péniblement, songeant à mon départ. Je devrais être habitué, mais mon cœur se serre néanmoins toujours à cette idée.

— J'ai bien reçu les visas et l'ambassadeur m'a d'ores et déjà envoyé plusieurs dossiers de personnel pour que je puisse me familiariser avec mes futurs collaborateurs.

— Bien. N'oubliez pas que vous ne serez pas sous ses ordres, mais sous ceux de la Couronne.

— Non, je ne l'oublie pas.

— Même si cette mission a été inventée, elle n'en reste pas moins importante.

— J'en ai conscience, promets-je.

Elle sait. Elle soutient mon regard quelques secondes puis soupire et s'assied.

— Les États généraux, commence-t-elle.

— Les doléances que j'ai reçues concernaient notamment ce voyage en Chine. Je me suis permis de vous faire plusieurs rapports sur l'antériorité de la tension entre nos deux pays et des audits sur nos coopérations actuelles ainsi que des prévisions à plus ou moins long terme.

Je dispose des dossiers devant elle et nous les passons en revue un à un pour qu'elle en prenne

connaissance avant de paraître face à l'assemblée des sujets.

— Croyez-vous que Filip voudra se joindre à nous ou préférez-vous attendre avant de le présenter ? demande-t-elle lorsque nous avons fini.

— Je pense qu'il sera ravi d'être plongé dans le bain le plus rapidement possible. Je ne reste qu'une semaine...

Je ne termine pas cette phrase. Elle s'est tendue, comme moi.

— En effet. Dans ce cas, allez le chercher et retrouvez-moi dans la salle d'audience pour les états généraux.

Je m'incline et m'exécute. La dernière semaine que je passerais au palais risque de s'écouler à toute vitesse.

Ce dont je devrais sans doute me réjouir.



  
Janvier 2000

Nous l'avons échappé belle. La marquise de Cazoli a perdu son enfant à cinq mois de grossesse. Un bâtard qui nous aurait embarrassés. Javranko est inconsolable, mais je lui ai arraché la promesse de pratiquer une vasectomie. Cela suffit. Il s'agissait de la dixième alerte en quatre ans. Certes, jusqu'à présent, aucune d'entre elles n'avait dépassé le premier trimestre.

Qu'il me trompe, à sa guise. Qu'il procrée, il en est hors de question.

J'ai adressé un message de condoléances à la marquise. L'opération est programmée pour la semaine prochaine. Aleksandar s'assure que cela sera effectué en toute discréetion.





# Cocarde 11

*Grand Caprice, Op. 26 - Heinrich Wilhelm Ernst,  
Hilde Frank*

*7 décembre*

Carcinome médullaire infiltrant.

Stade 2.

HER2 surexprimé

Grade 2.

Le Dr Lovric m'assène le diagnostic d'un ton froid, clinique. Je tiens le combiné et je puise dans mes ressources pour ne pas le laisser tomber afin d'encaisser les informations.

— *La bonne nouvelle, c'est qu'il n'y a pas l'air d'avoir de métastases. Bien sûr, avec votre permission, j'aimerais procéder à d'autres examens afin de le vérifier complètement. Et puis, les médullaires sont plus facilement traitables que les canalaires donc...*

Je soupire. Ce jargon médical est abrutissant.

— Quels examens ?

Même si j'en ai une petite idée. Je me souviens du nombre de médecins que mère a vus, des séjours en hôpital... Uniquement pour le diagnostic.

— *Une scintigraphie osseuse et une IRM, au minimum. Une radio du thorax et un scanner abdominal en complément.*

Je ferme les yeux. J'ai l'impression qu'on m'a donné deux enclumes et qu'on me demande de traverser la Méditerranée.

— *S'il y a des métastases, nous devrons...,* commence le docteur.

Je comprends qu'il cherche à me convaincre, mais je ne suis pas idiote. Je l'interromps dans son plaidoyer.

— Il faudra les traiter, je me doute. Dans combien de temps dois-je faire ces examens ?

— *Le plus rapidement possible, Votre Majesté. Plus tôt, nous aurons les résultats, plus tôt nous pourrons établir les dosages.*

— Ne jouez pas à ça avec moi. L'option chirurgicale est préférée, je suppose.

Il laisse passer un silence.

— *Oui. Et puisqu'il s'agit d'un carcinome médullaire, je recommande une mastectomie totale pour éviter les récidives.*

J'encaisse de nouveau le choc. L'ablation de ma poitrine. Comme ma mère. Ce qui ne l'a pas sauvée.

— La survie ?

— *Votre Majesté, s'il n'y a pas de métastase et que la résection est un succès, il y a de fortes chances*

*pour que vous n'entendiez plus parler de cancer. Nous pourrons en plus la coupler avec une thérapie ciblée. Les taux de survie sont très bons.*

Ma mère sera ravie de le savoir.

– *La première étape, c'est de procéder aux examens pour déterminer la présence ou non de métastases.*

J'acquiesce. J'ai bien compris l'importance de tout cela.

– Peuvent-ils être effectués dans la même journée ?

Il met quelques secondes avant de répondre.

– *Il nous faudra probablement aménager les horaires, mais oui. Bien sûr.*

– Une demi-journée suffira ?

– *La scintigraphie nécessite deux heures d'attente entre l'injection du produit et la réalisation de l'examen. Et je préfère que nous ne procédions pas aux autres pendant ce laps de temps.*

– Pouvons-nous effectuer l'injection au palais ?

– *Il s'agit d'isotopes radioactifs, Votre Majesté. Nous recommandons l'isolation du patient pendant la durée pour ne pas exposer inutilement d'autres personnes à la radioactivité.*

Bien évidemment.

– Soit. Essayez de condenser cela sur le moins de temps possible et proposez-moi des créneaux.

– *Bien, Votre Majesté. Dois-je appeler votre secrétaire ?*

Mon cœur se serre. Aleksandar sera heureusement parti. J'occulte le fait que je serai seule.

— Non. Uniquement moi. Pour l'instant. Le diagnostic demeurant pendant, je préfère garder le secret.

— *Comme vous le souhaitez, Votre Majesté. Avez-vous des questions ?*

— Non.

— *Alors dans ce cas... Oh, j'ai failli oublier... Il s'agit d'un carcinome médullaire. Dans ces cas-là, on préconise un test génétique. Au vu des antécédents familiaux, il aurait déjà dû être réalisé, mais je n'ai pas trouvé de...*

— Je n'en ai pas eu connaissance.

— *Par conséquent, si vous m'y autorisez, je le rajouterais sur la liste des bilans à faire. Cela pourrait être important pour Son Altesse Royale Tanja et les éventuelles filles qui pourraient survenir chez vos descendants.*

Comme si ça ne suffisait pas que je sois malade. Enfin, ce n'est pas comme si cela m'étonnait. En fait, c'est plutôt le contraire. Nous aurions dû faire ce test génétique bien plus tôt. Cela me fera un sujet de conversation avec Tanja au cas où cela manquerait.

— Oui, bien sûr.

— *Je le note. Merci, Votre Majesté.*

Je ne réponds rien et raccroche. Le silence de mon bureau devient subitement assourdissant et je vais jusqu'à la fenêtre pour l'entrouvrir. Le bruit diffus de la circulation me parvient, étouffé par les oiseaux du parc. Je respire l'air frais et essaie de reprendre mes esprits.

Carcinome médullaire.

Stade 2.

Grade 2

Les mots m'attaquent. J'aimerais les faire taire, mais ils se plantent au fer rouge dans mon cerveau.

Le pire étant que quelque part, j'y entrevois une planche de salut.





Février 2003

Javranko a fait une crise cardiaque. Les médecins ne sont pas optimistes. Il a passé un long moment sans que son cœur ne veuille revenir et il ne se réveille pas. Le pronostic n'est pas bon.

Je ne sais pas comment l'annoncer à Goran et à Tanja. Puisqu'il était censé se trouver à Rome et qu'il a eu son accident sur le chemin, j'ai choisi de différer la révélation. Ils n'ont pas besoin de s'inquiéter pour leur père.

Cela fait dix jours. Javranko ne se réveille toujours pas. Son voyage à Rome touche à sa fin. Je vais devoir l'annoncer aux enfants. Les médecins me conseillent de le débrancher. Son activité cérébrale est nulle. J'hésite.

Le doute s'insinue en moi.

Et s'ils se trompent ?





# Cocarde 12

*Roch Bouchard: 21 Hungarian Dances, WoO I: No.  
5 in F-Sharp Minor - Johannes Brahms, Camille  
Berthollet, Julien Masmondet, Orchestre Philharmonique  
de Monte Carlo*

*8 décembre*

— Mère, êtes-vous sûre de vous ? me demande Goran.

Je prends une profonde inspiration. Je sais que ma décision va choquer. Peut-être même qu'elle sera incomprise. Je n'en ai cure pour une fois. J'ai fait mes adieux hier à Aleksandar. Dans l'intimité de mon bureau.

Nous brûlions de nous étreindre une dernière fois, de nous embrasser, de repousser cette échéance. Nous nous sommes autorisés une ultime union, tendre, lente. Nous avons pleuré dans les bras l'un de l'autre. Et puis, il est parti.

Je me suis de nouveau abîmée dans la douleur de l'abandon, cette sensation devenue familière depuis quinze jours. Certes, Filip a offert une diversion de

bonne qualité. Aleksandar et moi lui avons appris le nécessaire pour commencer à officier en tant que secrétaire.

Il assimile vite et est volontaire. Il a plus de répondant qu'Aleksandar, mais je trouve ça rafraîchissant, ce qui me convient. Je n'aurais pas aimé une copie parfaite d'Aleksandar. Cela aurait été perturbant et douloureux également.

Je ne doute pas de sa capacité à devenir un excellent bras droit. D'ici quelques années, je soupçonne de ne plus pouvoir m'en passer, comme son oncle. Ce sera bien là le seul trait commun qu'ils auront.

Cela me permettra de ne pas trop penser à Aleksandar. À son absence qui a déjà commencé à creuser un énorme vide en moi. Le voir en sachant tout ce que j'ai perdu, tout ce que je n'aurais plus jamais... ce fut douloureux. Nous en avons convenu, mais j'avais aussi besoin de ce temps pour me faire à l'idée.

Léa a bien essayé de me convaincre que nous pourrions trouver un moyen si nous le voulions. Un procédé pour faire accepter notre relation, pour l'exposer en plein jour. Je l'ai rejeté, tout comme Aleksandar.

Cela ne fonctionnerait pas pour de multiples raisons.

Alors nous avons serré les dents, partageant une dernière fois ce lourd secret et ces émotions

difficiles. Mes larmes ont coulé hier soir, dans ses bras et ensuite.

Je sais que je n'aurais pas la force de le voir quitter l'enceinte du palais. Assister à la passation de l'épinglé de secrétaire sera également une épreuve de trop pour moi. J'ai été formée et éduquée pour masquer mes sentiments en toutes circonstances. Je pensais en être capable, mais j'atteins mes limites.

Je comprends que Goran insiste pour que je me rende à la cérémonie de passation et à son départ. Ce ne serait que justice. Mais je ne peux pas.

— Goran, ma décision est prise. Elle est irrévocable. Tu me représenteras et tu feras cela très bien.

— C'est vous qui l'envoyez en mission diplomatique. Personne ne comprendra votre absence.

— Il part pour la Couronne. Que tu incarnes également. Les apparences seront sauves. S'il y a des rumeurs, j'ai préparé un communiqué m'excusant, expliquant que je souffre d'indisposition.

Goran fronce les sourcils, étonné par ce subterfuge.

— Vous avez pourtant l'air de vous porter comme un charme, assène-t-il.

— De l'extérieur uniquement, murmure-t-il. Personne ne le saura, dis-je plus fort, espérant qu'il n'a pas entendu la première partie.

— Mère, Aleksandar...

J'étouffe dans l'œuf son éventuel argument.

— Il sait parfaitement que je ne viendrais pas.

Nous nous sommes dit au revoir hier, comme il nous a semblé convenable de clore une collaboration de deux décennies. Ce ne sont pas une cérémonie et un départ en grande pompe qui changeront quoi que ce soit.

Il hausse les sourcils d'étonnement.

— C'est vous qui dites ça ?

— Je suis une fervente défenseuse des traditions et des rituels. De l'étiquette même. J'en vois pourtant certaines limites et je m'arrange pour respecter les règles. En t'envoyant à ma place.

— C'est votre secrétaire, Mère.

— C'était, corrigé-je.

Mon cœur menace de s'arrêter en prononçant ses mots, mais je tiens bon et fais face à la douleur. Goran me scrute, mais ne perçoit rien de mon trouble intérieur.

— Je ne peux pas vous faire changer d'avis ?

— Non.

Il semble déçu, mais je détourne le regard pour le poser sur mes dossiers. La conversation est terminée.

— Bien, lâche-t-il avant de tourner les talons et de sortir.

Je soupire et me rejette dans le fauteuil. Seule dans mon bureau, je m'efforce de ne pas ressasser mes souvenirs.

Heureux.

Douloureux.

Intimes.

Professionnels.

Vingt-cinq ans. Et il n'est plus là.

Il ne le sera plus.

Je suis à présent vraiment toute seule, comme une reine se doit de l'être.

Je ferme les yeux, rassemble mes forces et reprends mon travail. Ces lettres ne vont pas se signer par elles-mêmes.

J'appose mon paraphe pour la je ne sais combientième fois lorsqu'une clamour s'élève des jardins. Je me crispe, connaissant parfaitement la raison de cet éclat. J'hésite quelques secondes puis, dévorée par la curiosité et l'envie, je sors de mon fauteuil et avance jusqu'à la fenêtre.

Je tire un peu le rideau pour apercevoir le tapis rouge au milieu de l'allée principale, une voiture flanquée des étendards royaux attendant et la foule des domestiques du palais applaudissant.

Mais mes yeux se fixent sur la silhouette que je connais bien. Le dos droit, les mains le long du corps, Aleksandar incline légèrement la tête alors que Goran lui parle. J'ignore ce qu'ils se disent, mais mon secrétaire semble apprécier.

Je ne devrais pas regarder.

Les larmes montent, mon cœur se tord et une souffrance terrible me tenaille l'estomac. Mais je ne

peux pas m'en empêcher. L'envie d'ouvrir la fenêtre et de crier à Aleksandar de revenir me tiraille. Je serre les poings pour ne pas céder.

Aleksandar s'incline une dernière fois puis Goran s'efface pour le laisser passer. Il s'apprête à entrer dans la voiture dont un valet tient la porte, mais se fige.

Mon souffle s'arrête alors que son visage se tourne. Ses yeux cherchent quelque chose sur la façade du palais, jusqu'à ce qu'ils accrochent les miens. La gorge serrée, j'esquisse un geste de la main avant de la laisser retomber.

Je ne veux pas qu'il parte.

Cette souffrance est intolérable.

Je l'ai déjà ressentie trente-six ans plus tôt lorsque j'ai rompu avec Aldo. Je ne pensais pas l'éprouver de nouveau. Pas aussi forte. Pas avec autant d'intensité. Pourtant, elle est bien là.

Nichée dans mon cœur, dans mon corps, dans mon esprit et dans mon âme.

Il s'en va.

Parce qu'il n'a pas le choix.

Et moi, je n'ai pas d'autres possibilités que de le voir partir.

Il esquisse un sourire et hoche légèrement la tête.

« C'est la bonne décision » me dit-il.

Je le sais. Il n'empêche qu'elle me transperce.

Mes yeux ne le quittent pas. Trouvant le courage là où je n'en ai plus, il se détourne, entre dans la voiture et s'éloigne.

J'ai l'impression d'avoir le cœur arraché de la poitrine et lorsque les grilles du palais se referment, j'éclate en sanglots.

Embuée par les larmes, je m'aperçois tardivement que Goran a le visage tourné vers ma fenêtre. Déboussolée, je m'écarte et m'écroule sur le canapé de mon bureau.





Mars 2003

J'ai, au bout du compte, ordonné aux docteurs de débrancher Javranko. Je ne souhaite pas que les enfants assistent à la mort de leur père. Nous leur dirons simplement qu'il a fait une crise cardiaque sur le chemin du retour et nous rapatrierons le corps. Ils décideront de leur propre chef de le voir ou non.





# Cocarde 13

*Réverie et Caprice, Op. 8, H88 - Hector Berlioz,  
Renaud Capuçon, Deutsche Kammerphilharmonie  
Bremen, Daniel Harding*

*9 décembre*

– En quoi ces sablés seront-ils meilleurs que les traditionnels ? demandé-je, une moue sur mon visage.

Ma bru lève les yeux au ciel tandis que la cheffe pâtissière glousse. Luka pique un gâteau dans l'assiette et s'assied par terre pour le grignoter.

– Ils ont l'avantage d'être dans l'air du temps, réplique Martina.

– Mais encore ?

– Ceux-là sont sans gluten et sans beurre pour une meilleure digestion, confectionnés à partir de farine de châtaignes et de compotes de pommes avec un glaçage au citron, pour faire un rappel à la *jaslica lepinja*.

L'attention est charmante. Toutefois, je ne vois pas bien l'intérêt. Mais elle ne semble pas noter mon manque notoire d'attrait.

— Ici, vous avez une déclinaison de sablés tout chocolat pour les plus gourmands d'entre nous.

Elle lance un regard appuyé sur Luka qui en dévore un. Il observe sa mère avant de sourire, les dents noires de chocolat.

— Et sur ceux-ci, j'ai simplement modifié la forme pour qu'on puisse les fourrer avec une gelée de clémentine, dont l'acidité enlèvera l'impression de gras.

Je soupire. S'il ne s'agissait que de changer la table royale, je pourrais lui donner carte blanche. Après tout, je ne suis pas un bec sucré. Malheureusement, ces biscuits seront servis lors du banquet d'honneur du 23 décembre où les plus hauts dignitaires de l'État viennent dîner au palais.

La famille royale ne sera donc pas la seule à subir les lubies de ma bru.

— Est-ce une obligation ? Pourquoi ne pouvez-vous jamais vous contenter des traditions ?

— Votre Majesté, j'ai conservé la *jaslica lepinja* parce que Goran m'a dit qu'il s'agissait de votre gâteau favori. Laissez-moi mettre ma patte sur les sablés. Vous ne le regretterez pas. N'avez-vous rien appris en deux ans ? Aucun de mes changements ne m'a été reproché.

Je hausse un sourcil devant l'impertinence de ces propos. Je souris intérieurement. Elle a pris de

l'assurance au point de me parler de cette manière, ce qui lui servira quand elle sera souveraine du royaume et qu'elle devra se justifier. Peut-être aurais-je aimé qu'elle se défende de manière plus subtile, mais elle a encore le temps d'apprendre.

— Ils vous ont été reprochés par moi. La presse se montre complaisante parce qu'elle vous aime. Cela change vite, préviens-je. Pouvez-vous néanmoins réaliser quelques sablés traditionnels dans le lot ?

Elle grimace. Jelena lui pose une main sur le bras et elle soupire.

— Je peux y consentir, cède-t-elle.

Comme si elle m'accordait une faveur. Décidément, elle m'amuse.

— Bien, nous sommes d'accord.

Je me détourne, me faisant la réflexion que j'aurais finalement peut-être préféré que la réunion du Conseil d'État se tienne comme prévu. Parler de pâtisserie avec ma bru n'est pas mon passe-temps de prédilection. Mais il n'y avait pas suffisamment de matière pour un conseil et le départ d'Aleksandar a visiblement bouleversé plus que je n'aurais pensé mes conseillers.

Filip m'a avoué qu'ils avaient du mal à trouver leurs marques avec lui alors que son oncle lui a donné toutes les ficelles et qu'il obéit scrupuleusement à ses injonctions. Est-ce un test de leur part pour éprouver mon nouveau secrétaire ? Je ne sais pas. C'est possible.

Dans tous les cas, cette matinée de relâche a été rapidement comblée par Martina qui voulait absolument m'entretenir des changements pâtissiers. Heureusement, elle ne m'a pas forcée à manger les biscuits de présentation. Ils sont sans doute bons, mais je n'apprécie le sucre que très modérément.

Jelena repart avec les pâtisseries et je m'attends à ce que ma bru l'imitera sauf qu'elle ne bouge pas. Je penche la tête sur le côté, le regard vissé sur elle.

— Eh bien ? lâché-je, comprenant qu'elle a certainement quelque chose à me dire.

— J'aimerais vous parler au sujet de Luka.

Je jette un œil à l'intéressé, visiblement en contemplation de sa miette de biscuits.

— Peut-être serait-il préférable de le faire hors de sa présence.

Martina semble considérer la chose quelques instants puis demande à un valet de raccompagner son fils jusqu'à ses appartements. Une fois le petit parti, elle s'approche et nous nous asseyons sur le canapé.

— De quoi voulez-vous m'entretenir ?

— Luka m'a... il m'a parlé de quelque chose qui me, enfin... je ne sais pas trop comment l'interpréter.

L'étonnement me saisit. Elle vient se confier à moi ? Curieux. On s'entend certes mieux qu'au moment où Goran me l'a présentée, notamment parce qu'elle est dotée de la même capacité que moi

à faire taire ses sentiments lorsque c'est nécessaire. Mais en dehors de ça, je ne qualiferais pas notre relation de complice.

Savoir qu'elle s'apprête à me livrer quelque chose qui paraît intime m'étonne. Agréablement.

— Quoi donc ?

— J'espère que vous n'allez pas le prendre mal.

Je hausse un sourcil. Elle glousse. Nous n'en sommes plus là toutes les deux.

— Luka m'a dit qu'il vous avait surprise en train de... pleurer.

Un vertige me parcourt la colonne vertébrale. Je ne peux pas nier que j'ai beaucoup pleuré ces derniers temps. Et que je ne suis pas une pleureuse en temps ordinaire. Luka a le don de se planquer dans mon bureau ou bien de surgir à tout moment. Le tout est de savoir à quelle occasion il a pu me voir.

— Quand ça ? demandé-je, essayant de masquer les tremblements de ma voix.

— Il y a deux jours, la veille du départ d'Aleksandar.

Je pince les lèvres. Ce n'est pas un jour dont j'aime me rappeler. S'il y a un jour que j'aimerais rayer de mes souvenirs, ce serait celui-là sans conteste.

— Mais également, la semaine dernière. En fait, il me dit que vous pleurez souvent.

Ma mâchoire palpite, comme à chaque fois que je me sens vulnérable et que la tension me gagne.

— Je ne cherche pas à vous pousser à la confidence. Je... je sais que vous ne voulez pas, enfin... je ne suis pas votre confidente ou autre chose. Toutefois, je souhaitais m'assurer que Luka n'ait pas... inventé cela. Si c'est le cas, je dois discuter avec lui. Je lui ai dit qu'il était normal de pleurer, mais il m'a demandé des raisons et... je vais lui parler.

Je lève la main pour l'arrêter. Elle commence à paniquer face à mon silence et à se perdre.

— Luka n'a rien inventé. Il est vrai que ces dernières semaines ont été éprouvantes à plusieurs titres et que j'ai pu me laisser aller, convaincue de ne pas avoir de spectateurs. Je ferai plus attention.

Elle me regarde, horrifiée.

— Pourquoi ?

Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire.

— Pourquoi souhaitez-vous vous contrôler ? Si vous pleurez, c'est que quelque chose ne va pas. Vous devriez en parler.

Je lui souris, attendrie par sa naïveté.

— Et à qui ? Tout ce que je pourrais dire pourrait avoir des conséquences sur le pays. Sachant cela, qui devrait être mis dans la confidence ? Mon secrétaire ? Pour qu'il soit tenté de changer mon planning ou bien d'influencer mes audiences pour m'épargner ? Mes conseillers ? Pour qu'ils pensent que l'âge me rend émotive ?

Martina ouvre la bouche, mais je ne la laisse pas commencer.

— Je n'ai pas d'ami, pas de confidente comme vous dites, parce que je suis la souveraine et que cela signifie être seule. Je ne vais certes pas embêter Goran avec mes problèmes, d'autant qu'ils finiront par devenir les siens de toute manière. Et encore moins vous alors que vous maternez un petit enfant.

— Pour autant, vous avez besoin d'aide, s'insurge-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas, je gère la situation, affirmé-je en me levant.

Elle m'imiter, sachant que je clôture la conversation et qu'elle n'a aucune chance de me persuader de la continuer.

— Quant à Luka, si cela le perturbe, assurez-le qu'il peut venir me poser des questions quand il le souhaite.

— Parce qu'à lui vous lui répondrez ? se moque-t-elle.

— Disons que je trouverai une explication.

Elle sourit même si je sais qu'elle n'approuve pas. Je hoche légèrement la tête pour lui signifier de partir. Elle exécute une révérence avant de s'éclipser et je prends une profonde inspiration.

Sa crainte pour moi me touche tout en m'embarrassant. Peu de gens s'inquiètent pour moi.

— Votre Majesté ? m'interrompt Filip en entrant dans le bureau.

Je soupire, éloignant le sujet de ma bru de mes pensées.

— Oui ?

— Puisque cet après-midi est consacrée à l'équitation, je me suis dit que vous en profiteriez pour discuter avec le comte de Clard de l'arrivée de son frère et des soucis d'étiquette. Voulez-vous que nous revoyions encore une fois le dossier ?

Je retourne à mon bureau.

— Non, merci, ce n'est pas la peine. Aleksandar m'a transmis ses conclusions avant de partir et les derniers messages qu'il a échangés avec le comte. À moins que vous n'ayez de nouveaux éléments...

— Non. Je crains que le changement de secrétaire ait un peu effrayé les anciens correspondants de mon oncle.

— Cela me semble normal, le rassuré-je.

— Oui, sans aucun doute. J'espère pouvoir leur donner confiance malgré tout.

— Avec de la patience, j'en suis persuadée. Qu'avons-nous encore pour cette matinée ?

— Plus grand-chose, je pense. Vous allez pouvoir souffler quelques heures. Enfin... Mon oncle m'a envoyé son rapport d'arrivée à Pékin. Je n'ai pas eu le temps d'y jeter un œil et je ne suis pas certain qu'il y ait matière à travail, mais...

Je déglutis péniblement alors que ma poitrine se comprime. Je suis rongée par la curiosité d'avoir de ses nouvelles tout en sachant qu'elles me seront douloureuses. Le regard interrogateur de Filip ne me laisse pas vraiment la possibilité de tergiverser.

— Lisez-le et si vous estimatez que je dois être mise au courant, nous en parlerons lundi. Sauf urgence, tranché-je.

Il acquiesce et prend des notes.

— Dans ce cas, je crois que nous avons terminé.

Cela est incongru, mais j'accepte cette pause avec gratitude. Finalement, je suis relativement fatiguée après les événements de ces derniers jours. La course d'hier a été particulièrement folle en plus de cela. La foule enthousiaste m'a forcée à tenir plus fermement les rênes de Xanthe, plus impressionnable que je ne le pensais, et la monte a donc été plus épuisante.

Je m'apprête à me retirer dans mes appartements pour me reposer lorsque Filip se ravise.

— Si, j'ai une interrogation. Vous m'avez demandé d'aménager votre journée de mardi et j'ai avancé le conseil économique et reculé les signatures, mais... vous ne m'avez pas donné de raison. Est-ce qu'il y a une réunion d'urgence dont j'ai oublié la tenue, ou bien...

— Non, rien de tout ça. Je dois tout simplement me rendre à plusieurs entretiens importants.

— Oh, très bien. Où ça ?

Je dévisage mon secrétaire. Ce n'est pas Aleksandar. Il n'accueillera pas l'annonce de mon cancer avec le même impact. Je rechigne toutefois à lui en parler, mais je sais que ça va faciliter les choses.

— Filip, savez-vous garder un secret, y compris pour votre oncle et Son Altesse Royale ?

Il fronce les sourcils, intrigué par ma demande puis hoche la tête.

— Dans ce cas, asseyez-vous, j'ai une mauvaise nouvelle.



Juillet 2006

Goran a appris les circonstances de la mort de son père.  
Il m'en veut. Il ne saisit pas encore. Aleksandar a  
proposé de lui parler. Il m'est devenu indispensable et  
j'éprouve un soulagement à ce qu'il prenne ce fardeau.

Il m'est de plus en plus difficile de me passer de lui au  
quotidien.

Tolerant, zélé, il comprend les choses avant que je ne les  
formule et est toujours de bon conseil. Datišor avait  
raison finalement.





# Cocarde 14

*Polonaise de concert in D major, Op.4 - Henryk Wieniawski, Maxim Vengerov, Ian Broawn*

Je respire à pleins poumons. Cette balade à cheval m'a fait un bien fou.

— Votre Majesté, soupire Milan.

Je pivote vers lui un grand sourire sur le visage. Il maîtrise sa jument et nous échangeons un regard complice.

— Ce n'est pas ma faute si votre cheval va moins vite que le mien, remarqué-je.

— Ce n'est pas très juste étant donné que Xanthe est le meilleur de sa catégorie.

Je hausse les épaules. Je ne vois pas en quoi c'est un problème.

— Je ne pensais que vous étiez aussi...

Il fronce les sourcils et il s'interrompt. Il prend conscience qu'il était en train de devenir familier et ne sait plus où se mettre. Depuis que je monte régulièrement, mes rapports ont évolué avec Milan.

Il ne me percevait sans doute que comme une femme encroûtée qui aimait l'équitation, mais qui ne pratiquait plus tout en voulant faire croire qu'elle pratiquait encore. Nous nous entendions bien

concernant les chevaux, mais il conservait toujours une certaine retenue, comme s'il refusait d'envisager que je pouvais vraiment avoir une passion pour la race équine.

Depuis qu'il me voit monter, qu'il comprend que je suis douée parce que j'ai toujours aimé ça, son regard sur moi a évolué. Et puisque je dois avoir une escorte officiellement, que mes valets ne sont pas tous bons cavaliers, il a accepté de me suivre à chacune de mes escapades. Cela ne me dérange pas et décharge Filip qui partage la même aversion que son oncle pour les chevaux.

Bref, mes relations avec mon palefrenier sont devenues plus cordiales. Et il n'a pas fait attention, comme si les frontières avaient soudainement disparu. Je ne peux pas le lui reprocher, toutefois, je ne peux pas l'approuver.

Il l'appréhende, déglutit et ne sait plus où se mettre.

– Que j'étais moins quoi ? demandé-je, cependant.

Pour lui faire comprendre qu'il peut finir sa phrase parce que je vois qu'il a saisi qu'il devra faire preuve de vigilance à l'avenir.

– Sportive, termine-t-il.

Je suis certaine qu'il a cherché un terme plus élégant que celui qu'il comptait dire au début. Je ne vais pas lui faire l'affront de le remarquer.

– Je l'étais davantage dans ma jeunesse. Avec les années, les responsabilités...

Je n'achève pas ma phrase. Ce n'est pas nécessaire.

– Enfin. Rentrons, voulez-vous ?

Milan hoche la tête puis sourit.

– Au pas, je vous prie. Ma jument est exténuée.

– Au pas, soit, accédé-je.

Xanthe est également fatigué et le pas le délassera avant d'arriver aux écuries. Nous chevauchons tranquillement et je profite de la luminosité de cette fin d'après-midi. La nuit tombe vite à l'approche de Noël. Les derniers rayons teintent le bois d'une belle lueur orangée.

Je savoure ces moments de liberté, où je parviens à ne plus être reine, cancéreuse ou amante abandonnée. Je songe à Tanja qui rentrera bientôt, m'affublant d'un nouveau titre : mère indigne.

Je mets tout cela dans un coin de ma tête et oublie mes soucis en contemplant les fleurs sauvages, les buissons, les arbres centenaires aux troncs noués.

Lorsque nous arrivons aux écuries, je suis emplie de sérénité. Je mets pied à terre, flatte Xanthe puis le conduis au licol jusqu'à sa stalle. Aidée de Milan, je lui ôte son équipement, enlève délicatement le mors et commence à le bouchonner. Le contact avec l'animal me calme encore et je remercie Aleksandar de m'avoir offert la possibilité d'en profiter de nouveau.

J'occulte le pincement au cœur en pensant à lui. Je me reconcentre sur l'autre raison de ma visite à l'écurie royale.

— Le comte de Clard est-il dans son bureau ? demandé-je à un valet.

— Oui, Votre Majesté, dit-il après s'être incliné.

Bien, je m'en réjouis. Je ne doute pas qu'une convocation a dû lui déplaire, surtout un samedi après-midi. Mais nous ne pouvons pas attendre davantage. Tanja et Aldo arrivent dans moins d'une semaine. Et il ne nous a toujours pas donné ses sentiments.

Je me rends donc dans son office, abandonnant à regret ma passion de petite fille pour revêtir de nouveau le masque de la souveraine. Il s'incline lorsque je pénètre à l'intérieur de son bureau.

— Monsieur le comte, dis-je pour l'inciter à se relever.

— Je vous en prie, ajoute-t-il en me montrant un fauteuil pour que je m'y installe.

Je m'exécute tandis qu'il s'assied sur un autre.

— Souhaitez-vous un rafraîchissement ?

— Non, merci. Le thé sera servi dans peu de temps. J'aimerais que nous discutions du problème que nous avons.

Il déglutit et hoche la tête. Cela ne le ravit pas.

— Mon frère.

J'opine. Puis lui laisse la main sur la conversation.

— J'avoue être embêté par toute cette histoire.

Je le conçois aisément. Revoir un frère qui ne vous a pas donné signe de vie pendant trois décennies et le voir vous passer devant dans la hiérarchie du palais, cela a de quoi faire grincer des dents.

— Je... Ce n'est pas qu'une question de rang.

Je masque ma surprise. Il prend le temps de formuler ses pensées.

— Aldo... dois-je l'appeler Keith ? grimace-t-il.

— Faites comme bon vous semble, lui indiqué-je. Aldo ira très bien si c'est ainsi que vous le percevrez.

Il sera toujours temps de lui demander ce qu'il préfère. Pour le moment, il n'est pas là et il ignore que nous avons cette conversation. Du reste, il demeurera toujours Aldo pour moi. Je ne parviendrais pas à l'appeler Keith. En public, sans doute.

— J'ai toujours été proche d'Aldo, avoue-t-il. Nous étions aussi complices que deux frères peuvent l'être. Certes, j'étais jaloux parce qu'il allait succéder à notre père et que je... je ne savais pas trop quoi faire de mon avenir.

— Son départ a dû être un soulagement, remarqué-je.

— Une déchirure, corrige-t-il. Douloureuse. Je n'ai pas compris pourquoi il avait disparu. Pas un mot, pas une explication et mon père qui refusait de nous dire la vérité. À l'heure actuelle, j'ignore encore pourquoi il a agi ainsi, pourquoi il a eu

besoin de changer de vie. Il avait tout ici. Un métier, un avenir... J'imagine que je ne le saurais jamais.

Sa peine est palpable. J'espère toutefois qu'il ne connaîtra jamais les vrais motifs du départ de son frère. Même si cela date de trente ans, je n'ai pas besoin qu'on apprenne que mon ancien amant est le nouveau compagnon de ma fille. Déjà que leur relation est controversée.

— Et puis, je me suis fait une raison. Il ne revenait pas, Père est décédé, il n'est pas venu aux obsèques. Pas plus qu'à celles de notre mère. Ni à mon mariage, à la naissance de ma fille... Il n'a pas fait partie de notre vie. Je n'ai pas fait partie de la sienne.

C'est profondément émouvant. Je ne réponds rien, comprenant qu'il a besoin de m'exposer encore quelques-unes de ses pensées.

— Alors, c'est comme un étranger. Ce... Keith Pope n'est pas mon frère.

Les propos sont durs et je vois à quel point il lui est difficile de les prononcer. Il ne dit rien et je hoche la tête.

— Je comprends. Dans ce cas, il n'y aura donc pas de problème.

Satisfaite, je me lève pour prendre congé. Il m'imiter puis m'interpelle.

— Que dois-je faire s'il me contacte ?

Il le demande à la souveraine, pour connaître sans doute le protocole. Je pourrais lui répondre que ce serait déplacé, mais...

— Rien dans l'étiquette n'empêche le compagnon d'une Altesse de se lier d'amitié avec le palefrenier royal.

C'est à lui de voir s'il veut renouer avec son frère. Et dans quelles conditions. Il le comprend entre les lignes et s'incline. Je quitte les lieux et retraverse la cour du palais pour regagner le petit salon.

Au détour d'un couloir, Filip me rejoint.

— Votre excursion a-t-elle été bénéfique, Votre Majesté ? demande-t-il.

— Oui, sans aucun doute. Xanthe a démontré sa volonté de rester en tête, y compris lorsqu'il se trouve en dehors d'un terrain de course. Il aime la compétition.

Je perçois le sourire de mon secrétaire.

— Milan a encore dû subir vos envies de vitesse.

— Ce n'étaient pas les miennes, réfuté-je. De plus, Milan n'a qu'à mieux choisir ses montures. Cette jument n'est pas taillée pour la course.

— Sans doute s'attendait-il à une balade, Votre Majesté.

— Depuis quand défendez-vous les palefreniers au lieu de votre souveraine ?

— Vous m'avez dit que je devais parfois vous remettre sur le droit chemin, murmure-t-il.

Je hausse un sourcil puis hoche la tête, amusée finalement.

— Et puis, j'apprécie Milan. C'est un honnête homme. Beau et travailleur, qui plus est.

Je lui lance un regard appuyé. J'ai rapidement compris que contrairement à son oncle, ce n'était pas la gent féminine qui attirait les faveurs de mon secrétaire. Je me demande s'il voudrait flirter avec le palefrenier. Qui serais-je pour le juger si c'était le cas ? Cela dit, j'ignore si Aleksandar l'a averti.

— Dois-je le mettre au courant de votre inclination ?

Filip sourit de toutes ses dents

— Je m'en chargerai, Votre Majesté. J'attends... le bon moment.

Ravie de le savoir.

— Soyez discrets, dans tous les cas, préviens-je.

Reprenant son sérieux, mon secrétaire s'incline et nous parvenons enfin au petit salon. Il fait mine de s'effacer, mais je le prie d'entrer.

— Le temps manque et nous avons besoin de discuter à propos de l'arrivée de Tanja. Puisque Goran est accaparé par la préparation des festivités de Noël, c'est le seul moment que nous avons de commun.

Filip approuve et m'emboîte le pas. Je m'installe, remercie le valet qui me verse le thé et alors que j'allais boire une gorgée, Goran entre, suivi de Léa, Martina et Silvija. Mon fils m'embrasse sur la joue avant de s'asseoir aux côtés de sa femme. Les domestiques nous servent puis sortent.

— Qu'a dit le comte de Clard ? demande Goran aussitôt les portes refermées.

— Qu'il ne voyait pas Keith Pope comme son frère. Il ne fera donc sans doute pas d'esclandre. Il a cependant émis la possibilité d'accepter des conversations avec lui, peut-être de renouer ses relations.

— Vous le laisserez faire ? s'étonne Martina.

— Je n'ai pas de raison de l'empêcher, rétorqué-je.

— Est-ce que vous avez parlé avec Keith ? hésite Goran.

Je le regarde, stupéfaite. Il sait que j'ai eu une discussion avec Aldo. Depuis, plus aucune. Aussi, cette question me surprend.

— À quel propos ?

— S'il veut renouer avec son frère, il y a certaines informations qu'il ne doit pas... divulguer.

— Oh, je t'en prie. Aldo est bien conscient de tout ça. Je ne l'imagine pas un seul instant se targuer d'avoir connu la mère et la fille.

— Tanja ne s'en vantera pas non plus, raille Martina.

— Il ne manquerait plus que ça, m'exclamé-je. Enfin, nous sommes couverts, tout ira bien.

Goran me regarde avec ses yeux perçants.

— Vraiment, Mère ?

— Je t'en prie, Goran. Bien sûr que ta sœur fera sans doute des siennes. Un scandale, une position scabreuse, une entorse à l'étiquette ou que sais-je... Il y aura des problèmes. Mais nous ferons comme d'habitude. Nous nous débrouillerons.

— Tanja désire simplement se réconcilier avec vous, murmure mon fils.

— Non, Goran. Ne sois pas naïf. C'est Aldo qui souhaite cela. Ce que veut Tanja, seule Tanja peut le dire. Nous verrons bien. Est-ce que tout est prêt pour les accueillir ?

— Ses appartements ont été nettoyés et préparés, confirme Martina.

— Le personnel sera briefé la veille de leur arrivée et un planning sera envoyé à Keith pour qu'il connaisse un peu le programme, souligne Goran.

— Bien.

— Dois-je le contacter ou le ferez-vous ? demande-t-il.

Je bois mon thé pour masquer mon hésitation.

— Il sera plus judicieux que ce soit toi.

Goran acquiesce et ne rajoute plus rien. Je prends une nouvelle gorgée en me disant que j'ai bien assez à faire avec mon cancer et ma peine de cœur pour m'occuper de ces histoires. De plus, je n'étais pas favorable à leur venue. Qu'ils se débrouillent entre eux.



Janvier 2007

Je suis tombée du haut de la bibliothèque aujourd'hui.  
Aleksandar m'a aidée à me relever, m'a installé sur le canapé.  
Il a voulu appeler le médecin, mais je l'en ai dissuadé.  
Cela ne me semblait pas grand-chose. Ayant confiance en  
lui, je lui ai demandé de regarder pour vérifier qu'il n'y avait  
rien avant de contacter ou non le médecin.

Je n'aurais pas dû.  
Il a accepté, s'est agenouillé, a retiré ma chaussure, la  
chaussette et a examiné ma cheville sous toutes les coutures.  
Ce geste, pourtant anodin et parfaitement médical, m'a  
procuré des frissons. Je n'avais plus ressenti cela depuis mon  
adolescence et je suis restée un instant abasourdie.

Lorsque nos yeux se sont croisés et que j'ai remarqué le trouble  
chez lui, mon cœur a menacé de sortir de sa poitrine.  
Il s'est relevé et est sorti du bureau, me laissant déboussolée.





# Épinglé 11

*Ima Nesto - Tony Cetinski*

*11 décembre*

— Je rencontre demain l'envoyé du ministère des affaires étrangères chinois pour clarifier la situation. Pour le moment, la surveillance policière de l'ambassade soavienne n'est pas levée, mais les contrôles sont moins poussés, expliqué-je à Filip.

J'ai appelé mon neveu pour lui donner les dernières informations à ma disposition. Depuis que j'ai atterri en Chine, je n'ai pas eu une minute à moi. Réunion, présentation officielle, cérémonie, rapports... on ne m'a rien épargné. Y compris les interrogatoires des deux Chinoises logées à l'étage des invités dont le gouvernement conteste l'attribution de l'immunité diplomatique.

— *Ils acceptent de reconnaître notre pouvoir souverain ?*

— Pas encore. Mais c'est encourageant. Le fait que Sa Majesté ait envoyé son secrétaire personnel... enfin son ancien secrétaire personnel

est un acte fort pour les Chinois. Ils ont compris que nous croyons à nos positions. Et que nous ne céderons pas.

— *Tu estimes qu'ils renonceront, eux ? Sans que cela n'affecte nos relations futures ?*

— Je ne peux pas le jurer, mais j'ai bon espoir. Je leur ai rappelé que notre neutralité nous permettait une flexibilité dans nos rapports commerciaux et qu'au vu du climat de méfiance général envers son pays, peut-être qu'ils ne devraient pas cracher sur une présence potentielle en Europe, si petite soit-elle.

— *Bien joué,* sourit Filip.

Je ne réagis pas, mais ne pas être trop rouillé en diplomatie me met en joie. Retrouver le langage sibyllin n'a pas tout à fait été une nouveauté. En politique intérieure, on l'emploie beaucoup. Mais pas à un degré aussi poussé qu'en relations extérieures.

— *Tu prévois de rentrer quand ?*

Je reste un moment interdit devant cette question. Je ne l'avais pas anticipée. La réponse me broie le cœur. Je n'ai pas eu le temps de songer un seul instant à Sa Majesté.

Elle demeurait dans un coin de mon esprit, mais je ne la laissais pas prendre de l'ampleur. Je n'avais pas le temps.

Le bon côté d'avoir été noyé par le travail.

Filip me force à y réfléchir et je le hais quelques secondes. Je soupire en desserrant ma cravate pour m'asseoir sur le lit de ma chambre d'hôtel.

– Je ne rentrerais pas, Filip. Je t'en ai déjà parlé en te formant.

– *Tu m'as dit que tu quittais définitivement tes fonctions, mais je pensais que tu... tu es sérieux ?*

Oui, évidemment. Il n'est pas au courant de toute l'histoire. Sans doute que, comme tout le monde, il a imaginé que je changeais simplement de mission. Que je serai une sorte de super diplomate, déployé par la Couronne lorsque le besoin s'en fait sentir. C'est ainsi que nous avons présenté cette mission protocolaire.

Sauf que je sais qu'elle sera permanente. Peut-être que ma présence en Chine finira par être inutile, mais je n'y crois pas. Les rapports sont souvent tendus avec ce pays.

– Je ne rentrerai pas en Soavie.

Un silence accueille mon affirmation. J'entends un froissement de tissu, comme s'il venait de s'asseoir.

– *OK. Je... franchement, ça m'étonne. Je ne t'imaginais pas ailleurs qu'en Soavie.*

– Parce que tu ne me vois que comme secrétaire de la Reine.

– *Avoue que c'est quand même ton poste.*

– Non. C'est le tien, maintenant, corrigé-je.

La blessure est toujours là, à vif.

– *Peut-être...*

Cette hésitation m'inquiète.

— Est-ce que tout se passe bien ?

Il ne répond pas tout de suite, augmentant mon angoisse.

— *Je crois. C'est un peu compliqué, mais je m'accroche. Le palais est encore plus truffé de faux-semblants que je ne pensais. Heureusement que la reine joue franc jeu. Et Léa aussi. Cette nana est dingue d'ailleurs. Mais elle connaît une bonne partie de la communauté gay donc j'ai chopé des adresses.*

Je lève les yeux au ciel. Il ne perd pas le Nord.

— Filip, je sais que les mœurs ont changé. Toutefois, le secrétaire de Sa Majesté doit faire preuve de discrétion.

— *Je sais. Ne t'inquiète pas, la reine m'a déjà fait le couplet.*

Il y a de l'humour dans son ton et cela m'étonne. Soit il se moque d'elle, mais cela me surprendrait, soit il rit en repensant à leur complicité.

— Comment ça ? demandé-je, dévoré par la curiosité.

— *Je lui ai dit que Milan était plutôt beau gosse. Ça n'a pas eu l'air de la déranger, mais elle m'a également conseillé de rester discret. De toute manière, je fais du repérage. Léa m'a avoué qu'elle n'avait rien sur lui, mais que ça ne veut pas dire qu'il soit complètement hétéro. Et puis, j'aime le challenge.*

Je souris. Je sais bien. Son père s'est suffisamment plaint à ce sujet. Il adore titiller les

hommes sur leur sexualité. J'espère que ça ne mènera pas au scandale, même si je lui fais confiance pour savoir s'arrêter. Il ne s'est encore jamais attaqué à des hommes mariés ou en couple, ce qui limite considérablement les possibilités d'émois.

— *J'ai aussi remarqué que ça déstabilisait certains conseillers quand je commençais à flirter.*

J'écarquille les yeux.

— Filip, tu n'oses pas...

— *Relax, je ne coucherai jamais avec des politiques, mais ça me permet de me sortir de situations compliquées quand j'ai pas la réponse. Tu avais raison, ils ne sont pas tendres et veulent me prendre en défaut.*

Je me pince l'arête du nez. Il est impossible. Mais je suis heureux qu'il ait trouvé une parade, aussi peu orthodoxe soit-elle.

— Est-ce que la Reine...

— *Je ne sais pas si elle est au courant. Peut-être qu'on lui a remonté mon attitude, mais je ne crois pas. Elle est relativement sincère quand il s'agit de me faire des reproches sur mon travail.*

J'ai une bouffée de tendresse pour elle. Mon cœur saigne, mais penser à elle me fait du bien, contre toute attente.

— Toujours. Elle t'en fait beaucoup ?

— *Non, pas vraiment. Elle m'indique plutôt des pistes d'améliorations. Mais c'est une excellente professeur, tu avais raison.*

Encore une fois, j'ai une bouffée de tendresse pour la souveraine. Je me rejette dans le lit, mon esprit vagabondant.

— *Par contre, tu ne m'avais pas dit qu'elle était aussi seule.*

Je déglutis péniblement, la gorge serrée.

— C'est inhérent à la fonction, hélas.

— *Son Altesse Goran n'a pas l'air aussi isolé,* remarque-t-il.

— Parce qu'il est marié et qu'il n'est pas encore roi.

— *Hmmmm, je les plains.*

Je ne réponds pas. Moi aussi, je plains les têtes couronnées. Peut-être que ça fait rêver, mais honnêtement, ils ont plus d'emmerdes qu'autre chose. Et ils ne peuvent pas franchement se réfugier dans leurs vies privées pour décompresser.

Bref, ce n'est pas une sinécure.

— Veille sur elle, Filip. Pas seulement la Couronne, mais... la femme. Elle n'a plus que toi.

Il ne dit rien et je m'inquiète soudain. Me suis-je laissé aller une fois de trop ?

— *Je ne comprends pas pourquoi tu as accepté de partir,* murmure-t-il.



Mars 2007

Nous avons un problème.

Aleksandar et moi ne parvenons pas à rester dans une pièce ensemble et à nous concentrer. L'épisode de la cheville s'impose à moi et je sursaute à chaque fois qu'il me frôle. Mon corps se tend en sa présence. Lorsque je surprends son regard sur moi, mon cœur bat la chamade et mille pensées me traversent.

Lorsqu'il me surprend en train de le regarder, je me détourne, rouge de honte.

Nous essayons d'espacer nos séances de travail, mais cela reste compliqué.

Nous devons en discuter.





# Cocarde 15

*The Four Seasons, Violin Concerto in F Minor, Op. 8  
No. 4, RV 297 « Winter » : Allegro non molto - Vivaldi,  
Anne-Sophie Mutter, Herbert von Karajan, Wiener  
Philharmoniker*

*12 décembre*

Je rejoins mon bureau en remâchant les paroles du Dr Lovric. Nous avons profité des multiples examens d'aujourd'hui pour discuter à propos de mon état.

Il a confirmé le traitement de base. L'opération suivie de chimiothérapie, de radiothérapie, mais aussi d'une thérapie ciblée puisque j'ai un cancer HER2 surexprimé. Je vais donc avoir des médicaments à prendre pendant des années après l'intervention.

De longues années de fatigue.

Avec un taux de survie très positif.

Malgré tout ça, j'ai posé la question.

Et si je ne fais rien ?

Et si je n'avais pas envie ?

Déboussolé, le médecin a mis du temps à me répondre.

Si je ne fais rien, le cancer se répandra. Os, foie, poumons... il ira n'importe où. S'il migre aux os, ce sera le plus douloureux. Au foie, ce sera le plus rapide. Pour l'estimation des années qu'ils me resteraient, il n'en avait aucune idée. Sans thérapie, un an ou alors dix ans. Cela dépend de son seuil de propagation.

— Pourquoi me demandez-vous cela, Votre Majesté ? Vous allez avoir un traitement. Les taux de survie sont bons si vous suivez scrupuleusement le protocole. Vous serez bien entourée et tout ira bien. Gardez le moral, m'a-t-il enjoint.

Je me suis contentée d'un sourire poli et d'un hochement de tête avant de prendre congé. Je n'avais pas le cœur à lui avouer que si le moral était important, le mien demeurait en berne. Et bien que je sois rarement seule dans une pièce, cela ne signifiait pas que j'étais bien entourée.

Et qu'à l'idée de traverser tout ça simplement pour conserver mes responsabilités à la tête du pays, j'avais la nausée. J'ai parcouru les quelques kilomètres qui me séparent du palais dans un état second.

Assise à l'arrière de ma voiture, je regardais défiler les paysages sans les voir. Je m'interrogeais uniquement au sujet des passants que je voyais. Que feraient-ils dans mon cas ? Se battraient-ils pour

leur survie ? Pour leurs enfants ? Leurs boulots ? Autre chose ?

Me soutiendront-ils en apprenant que j'ai un cancer et que je suis sous traitement ? Ou bien se réjouiraient-ils de voir que Goran ne tardera plus à devenir roi ? Si j'en crois le sondage du mois dernier, ils seront sans doute soulagés que je ne garde pas la Couronne à un âge avancé.

Ai-je des raisons de repousser la mort ? N'ai-je pas eu une vie satisfaisante ? Convenable à tout le moins ? Qu'est-ce que je peux encore espérer de l'avenir ? Ne vaut-il mieux pas partir avant de devenir un poids ?

Ces questions recevant des réponses sinistres, j'arrive à mon bureau morose, minée par ces pensées négatives. Mais peut-être déterminée à prendre mon destin en main, pour une fois.

Le choix m'appartient peut-être enfin.

– Mais quel choix, murmure-t-il.

Je contemple la vaste pièce, aux boiseries dorées, aux peintures baroques, au mobilier daté que j'adore pourtant. J'observe la grille du château et la ville au-delà. Mon père avait son bureau de l'autre côté du palais. Il aimait regarder la nature du parc royal et les couchers de soleil.

J'ai fait déménager le cabinet de travail dans cette pièce, anciennement le salon de musique. Je trouvais que la musique se prêtait mal à la vue du parterre d'entrée, mais qu'elle accompagnait merveilleusement les couchers de soleil. Quant à

moi, je préfère pouvoir observer les arrivées de mon bureau.

Et les départs aussi, songé-je.

Les images d'Alexsandar s'impriment sur ma rétine et je ferme les yeux, espérant les faire fuir. Ce regard, cette peine... la douleur me reprend et je m'assieds à bout de souffle.

Je porte ma main à ma poitrine, touche la cocarde et serre les poings de rage. En dessous de cet insigne national, de cet honneur, de cette croix se trouve une tumeur maligne menaçant de m'emporter.

J'y voyais la mort, la peur... Peut-être que je me trompais.

Après toutes ces années, c'est peut-être ma récompense. Une vie écourtée.

— Votre Majesté ?

Je sursaute et pivote pour découvrir Filip embarrassé. Gênée, je me détourne pour reprendre une contenance.

— Je suis navré, j'ai frappé, mais...

— Je n'ai pas entendu. Cela ne fait rien, assuré-je en ravalant mes sentiments.

Je lui fais face avec un léger sourire. Son front est plissé d'inquiétude, mais je lui fais comprendre d'un regard qu'il doit se reprendre. Il n'a rien à voir avec son oncle, Dieu merci, mais cette expression rapproche les deux hommes et je ne la tolère pas.

— J'ai amené les lettres que Sa Majesté doit signer cet après-midi. Je peux...

— C'est parfait, approuvé-je.

Je passe derrière mon bureau et m'assieds. Il dépose le paquet près de moi et s'installe sur mon côté gauche tandis que je dénoue le ruban. Patiemment, il m'indique les raisons des missives. Je les parcours rapidement, en modifie certaines qu'il remet au propre dans la foulée et les paraphe les unes après les autres. La plupart d'entre elles sont des demandes, des remerciements, des félicitations ou encore des messages de soutien.

Certaines sont des invitations pour le dîner en l'honneur de la princesse Tanja. Goran ne voulait pas, prétextant que Tanja risque de ne pas se sentir à l'aise lors d'un repas guindé, mais c'est le protocole pour le retour au palais d'une Altesse Royale. Je leur accorde une faveur, ce dîner aura lieu le lendemain de leur arrivée et non le jour même. Il s'agit de la seule entorse que je concéderai.

Je n'ai choisi que quelques nobles, triés sur le volet, dont les mœurs sont relativement souples pour ne pas être trop choqués en cas de comportement excessif de ma fille. Le ministre d'État doit également être présent.

Les dernières que je signe sont moins joyeuses.

Les lettres entérinant les ordonnances de réinsertion.

La Soavie est un petit État, mais nous possédons néanmoins notre lot de criminels. Mon grand-père avait aboli la peine de mort avant une majorité d'États européens. Décision largement contestée en

son temps. L'avenir lui a donné raison, comme souvent.

Nous avons donc une longue tradition de prison à vie. Toutefois, depuis quelques années, j'ai changé un peu et voulu mettre en place un programme de réinsertion active avec des pénitenciers formateurs plutôt que répressifs.

À part dans certains cas que je considère particulièrement impardonnable comme les viols d'enfants et les meurtres en série, dans la mesure du possible, j'essaie de donner une chance à tous les détenus d'accéder à ces programmes. J'étudie donc les dossiers de chaque condamné qui m'envoie une demande, j'en discute avec leurs responsables et avocats si besoin et j'autorise le programme ou non.

Ces lettres sont celles venant entériner les décisions que j'ai prises le mois dernier avec Aleksandar. Ma gorge se serre en reconnaissant sur certaines les tournures de mon ancien secrétaire. J'hésite imperceptiblement, mais c'est lisible pour Filip. En peu de temps, puisqu'il se révèle fort observateur, ce dernier a su me cerner.

— Je suis navré, Votre Majesté. Mon oncle aurait dû vous les faire signer, mais je les ai retrouvées ce matin au fond d'un tiroir. Probablement qu'il les mettait là et qu'avec son départ, il a... oublié. Nous restons dans les délais, c'est pour cela que je les ai présentées. J'aurais peut-être dû vous demander...

— Non, c'est parfait. Vous avez bien fait. Il faut informer ces gens.

Filip hoche la tête et je continue ma besogne, ignorant mon poignet douloureux et ma nuque qui commence à tirer.

Lorsque je signe la dernière lettre de ce genre, je suis soulagée de constater qu'il s'agissait de la dernière tout court. Filip récupère les documents et je me rejette dans mon fauteuil pour étirer mon cou.

— Vous pourriez automatiser le processus, vous savez. Avec la signature électronique. Je pourrais m'en charger...

— Non, tranché-je. J'aime relire sur papier. Ce sont des lettres importantes. Chacune d'entre elles. Et je suis persuadée que les gens se réjouissent de voir une signature à la main. Cela prouve que j'ai passé du temps sur la décision.

Filip m'observe et je n'arrive pas à appréhender ce qu'il pense. Me trouve-t-il ridicule ? Son expression ne m'en donne pas l'air. Surannée ? Probablement. Contrariée, je préfère me lever.

— Avons-nous terminé ? demandé-je.

— Les signatures, oui, Votre Majesté. Mais j'aurais aimé aborder deux points si vous me permettez.

Je pivote vers lui, intriguée.

— Le premier serait de savoir si vos examens se sont bien passés et quels en ont été les résultats. Le second concerne mon oncle, il m'a fait un premier rapport hier soir.

Mon cœur tambourine, mais j'étouffe mes émotions. Si Aleksandar a le loisir de ne pas me

confronter directement, m'épargnant par ricochets, je ne peux pas me contenter d'ignorer ce qu'il fait. Je soupire intérieurement et observe mon secrétaire qui attend.

Je pourrais écourter, prétextant la fatigue que je commence à percevoir. Mais c'est inutile. Maintenant que Filip est au courant, je lui dois la vérité.

— Les examens se sont bien déroulés. Des résultats demeurent pendans, mais apparemment, il n'y a pas de métastases. Ce qui est encourageant.

Un sourire se dessine sur les lèvres de mon secrétaire. Je n'ai pas le cœur à l'effacer pour l'instant en partageant mes idées noires.

— Dois-je préparer un communiqué pour annoncer votre maladie ?

Je redoute cette question.

— Pas encore. Le diagnostic n'est pas officiellement posé et j'aimerais dans la mesure du possible, puisque l'opération peut attendre quelques jours, que nous laissions passer les fêtes de Noël. La nation mérite de profiter de la Nativité tranquillement. De même que ma famille. L'arrivée de Tanja sera suffisamment source d'inquiétudes comme cela.

— C'est tout à votre honneur, Votre Majesté.

— Concernant Aleksandar, ajouté-je pour ne pas discuter plus avant de mon affection, je vous écoute.

Je blinde mes émotions alors qu'il me relate la teneur de la conversation qu'il a eue avec son oncle.

J'imagine Aleksandar à l'autre bout du monde, dans une chambre d'hôtel impersonnelle puisqu'il ne peut pas encore rejoindre l'ambassade officiellement, et mon cœur se serre.

Il ne méritait pas cet exil.

Peut-être que ma mort pourrait l'autoriser à rentrer auprès des siens.





Août 2007

Discuter de nos troubles respectifs n'était pas une bonne idée. Nous nous sommes avoué des sentiments mutuels déplacés. Mais puissants. J'ai dû admettre qu'il était difficile pour moi de ne pas songer à lui de manière romantique et il a reconnu la même chose.

Cette conversation n'a donc fait qu'augmenter le problème. Nous nous plaisons.

Mais je suis Reine.

Et c'est mon secrétaire.

Je ne sais qu'en penser et Aldo s'impose à moi. Ce que je ressentais pour lui est à mille lieues de ce que j'éprouve pour Aleksandar. Les sentiments que j'entretiens à son égard sont plus puissants, plus excitants, plus... prenants.

J'étais amoureuse d'Aldo, nul doute que c'est terminé.

En revanche, je dois admettre que je suis tombée amoureuse de mon secrétaire.

Ce qui est inacceptable pour une souveraine.

Le fait que Goran commence doucement à s'intéresser à la gent féminine n'arrange pas la teneur de nos conversations. Toutefois, cela permet de remettre les choses en perspectives.

Les relations intimes des membres de la famille royale doivent être encadrées.





# Cocarde 16

*Violin Concerto No. 1 in A Minor, BWV 1041 - J.S. Bach, Anne-Sophie Mutter, Leslie Pearson, Salvatore Accardo, English Chamber Orchestra:*

*15 décembre*

— Leur chauffeur nous a informés qu'ils seront là dans cinq minutes, m'indique Filip.

Je prends une profonde inspiration, repose ma tasse de thé et m'apprête à me lever. Goran s'est déjà redressé, referme le bouton de sa veste et se rapproche de Martina qui vérifie une dernière fois que Luka n'a pas défait le nœud de sa cravate.

— Est-ce que tu veux vraiment la mettre ? demande-t-elle.

Je souris intérieurement. Il refuse de la quitter alors qu'il n'arrête pas de la tripoter et qu'elle se détache systématiquement. Et pour une fois, ce n'est pas moi qui insiste.

— Comme papaaaaaa, crie-t-il avant de faire la moue.

Martina soupire et lève des yeux implorants vers Goran. Mon fils hausse les épaules, amusé. Je les rejoins et m'accroupis devant Luka. Je lui refais sa cravate avant de capter son attention.

— Ton père ne tripote pas sa cravate. Alors si tu souhaites vraiment l'imiter, il ne faut pas y toucher non plus, asséné-je en le regardant dans les yeux.

Il promet en hochant la tête et je lui souris avant de poser une main sur ses cheveux. Je sors ensuite du petit salon pour rejoindre l'entrée principale afin d'accueillir Tanja comme il se doit.

En marchant dans les couloirs, je repense aux dernières images et vidéos d'Aldo que j'ai visionnées. Filip m'a conseillé de le faire pour me familiariser avec lui, ou en tout cas avec ce qu'il est devenu. Les petites vidéos sur les réseaux sociaux sont assez touchantes et montrent bien l'amour qu'ils se portent l'un l'autre. Je ne peux pas le nier, même si je n'en avais, de toute manière, pas l'intention.

Cela me confirme que même s'il reste l'Aldo que j'ai connu, il a bien changé, bien évolué. Je suis à la fois curieuse et inquiète à l'idée de le revoir. L'avantage, c'est que je vais pouvoir me draper dans mon rôle de reine si jamais je ne me sens pas bien.

Nous parvenons dans le hall au moment où la voiture s'engage sur les gravillons. Après un demi-tour impeccable, elle se gare devant la porte d'entrée. Les valets s'empressent d'aller ouvrir les portières.

J'inspire profondément, mettant en veille mes émotions et mes inquiétudes.

Aldo sort en premier, habillé de manière relativement convenable. Pantalon gris, veste noire sur chemise sombre, ses cheveux sont coiffés dans un chignon plutôt négligé et ses manches sont relevées sur ses avant-bras, révélant ses tatouages.

J'étouffe une grimace. Je n'ai jamais pu supporter les tatouages. J'ignore pourquoi, mais je trouve ça laid. Qu'il les exhibe me semble plutôt logique pour un chanteur. Les santiags qu'ils portent aux pieds me confirment qu'il n'a pas l'intention de devenir autre chose qu'un chanteur de country et ça me convient.

Il tend la main pour aider Tanja à sortir. Sans fournir autant d'effort que lui, je l'ai connue dans des tenues plus provocantes. Celle-ci est relativement sage. Jean troué, bottes militaires, pull noir asymétrique. Elle a cependant changé de coupe de cheveux et arbore une coiffure étrange. Rasée sur les côtés, mais longue sur le dessus. Toujours dans un bleu électrique.

Voilà une nouveauté qui n'apparaît pas sur Instagram.

Nos yeux se croisent et je ressens tout l'ennui qui l'habite. Voir un peu de colère à l'idée d'être là. Mon cœur se tord et je me demande subitement si Aldo ne s'est pas trompé. Nous n'arriverons peut-être jamais à apaiser nos relations.

— Tanja, accueille Martina en descendant les marches.

Au mépris de tout protocole — mais je m'y attendais —, elle serre ma fille dans ses bras avant de sourire à Aldo. Ce dernier, à mon plus grand plaisir, s'incline légèrement puis exécute un parfait baise-main. Il n'a rien perdu de ses réflexes et je suis ravie de le voir respecter l'étiquette. D'autant plus que cela semble mettre Tanja en rage.

Goran s'avance à son tour en compagnie de Luka pour embrasser sa sœur sur la joue. Il échange une poignée de main avec Aldo avant que ce dernier ne s'accroupisse pour tendre la main à Luka.

J'observe avec amusement mon petit-fils faire le fier et serrer la large main du chanteur. Je suis encore attendrie lorsqu'Aldor se redresse et m'aperçoit enfin. Je remets mon masque et souris. Tanja prend farouchement la main de son amant dans la sienne avant qu'ils ne s'approchent.

Selon le protocole, les Altesses Royales sont exemptées de révérence et leurs compagnons peuvent également s'en passer. Tanja passe outre depuis dix ans et cela ne me fait plus rien. J'ignore donc les plans d'Aldo à ce sujet. Puisqu'il s'est incliné devant Martina, je m'attends à un traitement au moins similaire.

Je ne suis pas surprise de le voir se courber profondément, la main gauche sur le cœur.

— Votre Majesté, me salut-il.

— Mère, ajoute Tanja, plus ou moins de mauvaise grâce.

— Tanja, souris-je. M.Pope.

J'ai répété ce nom plusieurs fois pour ne pas buter dessus. Il n'est pas compliqué, mais passer d'Aldo à Keith Pope ne m'est pas naturel. N'ayant aucune envie de causer un scandale ou une offense à mon hôte, je me suis entraînée.

Je le vois se raidir, même si je suis parfaitement certaine de l'avoir bien prononcé.

— Keith, insiste-t-il.

Je comprehends que la raison de sa crispation était plutôt la formalité de mon accueil. Je souris poliment, même si je ne suis pas sûre d'arriver à l'appeler par son nouveau prénom. Il reste Aldo. Je n'en démords pas. M.Pope a au moins l'avantage de permettre une distance.

— Soyez les bienvenus, ajouté-je avant de les inviter à entrer.

Je me détourne et entends Goran discuter avec sa sœur.

— On a prévu un petit thé informel pour vous expliquer les prochains jours et ensuite on vous laisse tranquille.

— OK. Je dors où ? Dans la cabane au fond du jardin ?

— Tanja, gronde son compagnon.

— Quoi ? Je ne sais pas ce qu'elle aura programmé.

Le « elle » est prononcé durement. Je ne moufite pas et continue de marcher comme si je n'entendais pas. Filip, près de moi, me regarde de côté, mais je l'ignore. J'ai l'habitude.

— Tu as tes appartements, Tanja, assure Goran. Rien n'a bougé. Les valets montent vos bagages.

— Merci, Votre Altesse.

— Appelez-moi Goran, Keith. Je crois que nous avons dépassé le stade du formel, entre nous.

Je n'entends pas la réponse du chanteur, mais je sais à quoi mon fils fait référence. Ils ont partagé l'angoisse de l'overdose de Tanja l'année dernière. Quelque chose qui les a liés. Goran se sentira à jamais redétable envers Aldo. Comme moi, du reste.

Il a sauvé ma fille, tout comme il m'a secourue à l'époque.

— En tout cas, ça n'a pas changé d'un pouce ici, commente Tanja. Ça m'aurait surprise, cela dit.

— Ah si, j'ai modifié beaucoup de choses, je te montrerais, promet Martina. Notamment la nurserie.

— Mère a laissé faire ? s'étonne ma fille.

Je lève les yeux au ciel devant ses tentatives grandiloquentes de me provoquer. Je n'y réponds pas, j'ai fini par comprendre que cela ne ferait que la pousser à le faire davantage.

— Elle n'avait pas son mot à dire sur mes choix, rétorque Martina.

Ce qui lui confère le beau rôle. En réalité, je m'en fiche éperdument et la décoration n'est pas de

mon ressort lorsqu'il s'agit des pièces secondaires privatives. J'entends le rire de Tanja et ses encouragements. Au moins, elles s'accordent bien ce qui est de bon augure pour la suite.

Lorsque nous parvenons au petit salon, je m'installe sur un fauteuil. Tanja et Aldo prennent place sur le canapé, Goran près de moi et Martina en face, à côté du coin jeu qu'elle a fait aménager pour Luka.

Les valets resservent le thé et Martina nous soumet les biscuits, des nouveautés spécialement conçues pour les sportifs qu'elle vante particulièrement au compagnon de Tanja. Ce dernier se montre intéressé et en prend un avant de la féliciter. Elle sourit, heureuse, et tout le monde paraît enthousiaste.

Je refuse poliment l'assiette lorsqu'elle se présente à moi et me contente de boire mon thé. Goran commence à expliquer le déroulement des festivités. Au maximum, il a voulu respecter les habitudes d'Aldo, à savoir son besoin de pratiquer une activité physique.

— Nous ne disposons pas d'une piscine intérieure et les températures découragent de vous baigner directement dans la Méditerranée, s'amuse-t-il. En revanche, nous pouvons préparer des convois pour vous rendre à la piscine de Zircé avant les horaires d'ouverture au public. Le directeur a été prévenu et nous a aimablement autorisés à jouir des installations.

— C'est gentil, mais je vais pouvoir me passer de nager quelques jours, assure Aldo.

— Et s'il a besoin d'activités physiques, je suis là de toute façon, fait Tanja en promenant une main explicite sur sa cuisse.

Je lève les yeux au ciel et me détourne.

— J'ai aussi l'ambition, si Sa Majesté me le permet, de faire un peu d'équitation.

Je le regarde quelques instants. Je ne suis pas surprise par cette requête. Il avait émis la possibilité de renouer avec son frère. La pratique hippique ferait un prétexte merveilleux.

— Je ne vois pas bien pourquoi tu ne pourrais pas, tacle Tanja.

— En effet, approuvé-je. J'ignore si votre frère voudra vous parler, mais vous laisser approcher des chevaux ne devrait pas être un problème.

— J'espère qu'il le souhaitera, assure-t-il.

Je hausse légèrement les épaules. Je ne sais pas.

— À votre avis, Mère ? demande Goran.

— Je l'ignore, répété-je. Je crois que votre absence l'a profondément meurtri. Ces choses-là prennent du temps pour guérir.

— Vous en savez quelque chose, remarque Tanja, acerbe.

Je la regarde, pas choquée pour deux sous. Mon cœur se serre, mais je me blinde. Je ne serais jamais légitime dans le rôle de victime aux yeux de ma fille. Inutile de s'y complaire ou de vouloir y prétendre.

— Tanja, gronde légèrement Aldo.

— Quoi ? C'est quand même à cause d'elle que t'es parti ! Et que tu t'es drogué. Et elle croit que c'est ton frère qui souffre le plus... non, mais.

— Je n'ai jamais dit que son frère endurait plus, j'ai dit qu'il avait été meurtri, corrigé-je en reposant ma tasse de thé. Peut-être acceptera-t-il une discussion. Vous verrez bien. Goran, consens-tu à terminer de les informer du déroulé des prochains jours ?

Mon fils me fixe, surpris puis peiné en m'observant me lever.

— Oui, bien sûr.

Je hoche la tête avant de sortir du salon. Tanja ne bouge pas tandis qu'Aldo et Martina se lèvent pour s'incliner légèrement devant moi. Je parcours quelques mètres avant que Filip ne se mette à rire.

Je lui lance un regard intrigué.

— Aleksandar m'avait prévenu, mais... Je ne pensais pas qu'elle serait aussi piquante.

— Elle reste une Altesse Royale, l'avertis-je sévèrement alors que sa remarque était déplacée.

Puis je m'adoucis et souris à mon tour.

— Et elle est sobre. Imaginez avant.

Il sourit et je reprends mon chemin pour retourner à mon bureau régler les dernières affaires.





Novembre 2007

Un tremblement de terre !

Il y a eu un tremblement de terre !

Nous sommes habituellement épargnés en Slovénie. Le dernier remontait à cinquante ans en arrière.

Je n'étais même pas née.

Les secousses n'ont pas ménagé le palais qui a tenu bon, mais qui a néanmoins bien frémî sur ses fondations.

Je me trouvais dans le bureau avec Aleksandar lorsque les vibrations ont commencé. Le lustre s'est effondré et Aleksandar m'a poussé pour me protéger. Nous avons atterri sur le tapis, enchevêtré l'un dans l'autre.

Le cœur battant, sa proximité m'a rendue folle.

Je l'ai embrassé sans y songer. Sur une impulsion.

D'abord étonné, il m'a rendu mon baiser alors que la terre continuait de trembler.





# Cocarde 17

*Wq. 30, Act 2 : Dance of the Blessed Spirit - Christoph Willibald Gluck, Camille Berthollet, Guillaume Vincent*

Je termine de relire les rapports de Filip pour la préparation du conseil d'État de demain matin. Les sujets deviennent de moins en moins urgents et nous allons pouvoir clôturer l'année la semaine prochaine.

On frappe à la porte et un valet entre sur l'injonction de mon secrétaire.

— Votre Majesté ? M. Pope aimerait s'entretenir avec vous.

— Je vais aller voir ce qu'il désire, propose Filip.

— Non, tranché-je.

Mon secrétaire me regarde, étonné. Je suis curieuse évidemment de savoir ce qu'il me veut. Va-t-il me gronder de la manière dont je traite ou ai traité ma fille par le passé ?

— Qu'il entre, il me le dira bien en face, décidément je.

Filip aimerait protester, mais je lui fais comprendre que je ne subirai pas de remarques. Il hoche donc la tête et sort en même temps que le

valet. Quelques secondes plus tard, Aldo s'avance, s'incline avant de s'approcher de moi.

J'en profite pour le dévisager un peu plus. Il a toujours le même regard, la même mâchoire, le même charme et le charisme qui m'ont séduite. Il a gagné en assurance, mais ses yeux reflètent des failles et un passé douloureux.

Les mots de Tanja me hantent.

J'en suis en partie responsable. Toutefois, je ne culpabilise pas. Après tout, j'ai aussi souffert de notre séparation. Et puis, ce n'est pas comme si j'avais eu envie de lui briser le cœur, de l'envoyer ailleurs ou de le plonger dans l'enfer de la drogue.

Je constate qu'il me regarde également, sans doute pour essayer de savoir où est partie la jeune fille dont il était amoureux. Je souris et secoue la tête. Je me lève pour le rejoindre.

— Pourquoi voulez-vous me voir ? demandé-je.

Je m'efforce de conserver la distance nécessaire, même si cela me semble étrange. Ce n'est pas comme avec Aleksandar. C'était un jeu que nous jouions, nous en avions décidé les règles afin de sauvegarder les apparences. Mais rester aussi loin avec un homme qui m'a dénié... c'est singulier. Voilà tout.

Moins curieux sans doute que le fait qu'il soit à présent amoureux de ma fille. Certes.

— Je voulais... m'excuser, je suppose.

Je fronce les sourcils. Voilà qui est étonnant.

— Vous excuser ?

— Je sais que vous connaissez Tanja et que vous avez l'habitude, mais...

— Ne commencez pas à vous excuser pour son comportement. Sinon, vous n'arrêterez pas.

Il glousse.

— J'ai déjà commencé, admet-il. Elle est... franche.

— C'est une de ses plus grandes qualités.

Nous échangeons un regard complice. Je me détourne la première. Je n'aime pas ce que je ressens, ce mélange de familiarité, de nostalgie et de plaisir.

— Est-ce que cela vous convient ? demande-t-il après quelques instants.

Je le dévisage pour essayer de déterminer de quoi il veut parler.

— Votre relation avec ma fille ?

Il hoche la tête.

— Je ne crois pas avoir voix au chapitre.

— Non, sans doute pas. Et ce n'est pas comme si je pouvais y faire quelque chose de toute manière. Mais j'aimerais savoir. Cela m'intéresse.

Je suis touchée par cet intérêt. Je pince les lèvres et prends une profonde inspiration.

— Vous lui faites du bien. Je pense qu'elle est heureuse. Saine et sauve qui plus est. Donc, oui, cela me convient.

Il sourit, dévoilant ses dents blanches. Il n'a pas changé à ce niveau. Lorsqu'il est ravi, son sourire sincère est magnifique.

— Tanja sait que vous êtes ici ?

— Goran et elle sont allés rattraper le temps perdu, je ne sais où. Martina a proposé de me faire visiter les jardins, mais j'ai prétexté vouloir rester seul. Un valet m'a gentiment indiqué où se trouvaient vos bureaux alors...

— Vous l'aviez oublié ?

— Non, mais je suis tombé sur la salle de musique, se moque-t-il.

Je souris. Évidemment. Il est parti du palais avant que je ne réalise le nouvel aménagement.

— Il me semble que c'était ici que votre père jouait du piano, non ?

— En effet.

— Mais la peinture du plafond n'était pas la même...

— Non. J'ai fait reproduire les décorations à l'identique en changeant de pièce. Je ne me voyais pas travailler avec Apollon à moitié nu au-dessus de mon bureau. Minerve me paraissait plus indiquée.

Il sourit et acquiesce.

— Je crois aussi.

Le silence s'étire soudainement entre nous. Il n'est pas gênant ou long. Il est agréable. Les souvenirs de nos discussions et de nos mutismes passés ressurgissent. Nous n'étions jamais embarrassés si la conversation s'essoufflait. Cela a sans doute contribué à ce que cela fonctionne aussi bien entre nous.

Il s'éclaircit la gorge et je m'apprête à lui donner congé, mais il me pose une question à laquelle je ne m'attendais pas.

— Est-ce que je pourrais venir faire du cheval avec vous demain ?

Je hausse les sourcils, surprise.

— Je sais que c'est cavalier, mais... on m'a appris que vous aviez repris l'équitation, je me disais qu'on pourrait en profiter pour...

— Pour que je vous introduise à votre frère ? deviné-je.

Il passe une main dans ses cheveux.

— Je ne sais même pas s'il voudra me recevoir. Je ne sais même pas si j'ai envie qu'il me parle. La manière dont je suis parti...

— Pourquoi ?

Il me regarde avec étonnement. Je clarifie mes pensées. Je me rends compte finalement que son absence m'a rongé depuis tout ce temps. Je n'ai pas la réponse à cette question. Des idées bien sûr, mais rien de concret.

— Pourquoi êtes-vous parti ? Je n'avais pas émis cela comme condition.

— Je sais.

— Alors... pourquoi ? Vous auriez pu rester au palais, faire votre vie en tant que palefrenier...

— Vous côtoyer tous les jours sans pouvoir vous aimer.

Je pince les lèvres. Oui, effectivement. Décidément, les situations se répètent.

— Vous m'auriez oubliée. Je n'étais pas si importante à vos yeux.

Il sourit et baisse la tête.

— Si, vous l'étiez. Ce n'était pas qu'une idylle ou je ne sais quoi. Je vous aimais.

— Moi aussi, je vous aimais.

Un silence passe et je souris.

— Tanja me tuerait si elle entendait ça.

Il rit.

— Moi aussi, probablement.

— Elle a arrêté la drogue pour vous, je crois qu'elle n'est pas prête à vous faire du mal. Mais cela ne répond pas à ma question. Était-ce juste pour éviter de souffrir ?

Il grogne légèrement, grimace et je comprends qu'il est gêné. Il s'appuie contre le dossier de la chaise et croise les bras sur sa poitrine.

— Mon père a deviné. Je ne sais comment, mais il a su pour nous deux. Lorsque vous m'avez annoncé vos fiançailles et la fin de notre relation parce que je n'aurais pas été un bon roi, j'ai été... abasourdi.

— Je me souviens. Vous n'avez pas réagi.

— Non. J'étais sous le choc. Et ensuite, j'ai fait quelque chose d'impulsif.

— Vous étiez impulsif.

— Je le suis toujours, confirme-t-il. Mais ce jour-là, j'ai réservé un billet pour la Suède et j'ai pris le Colt de mon père. Il m'a arrêté à l'aéroport, déclarant que si je faisais ça, non seulement je vous

perdrais, mais j'aurais en plus sali mon nom et jeté l'opprobre sur notre maison.

Je peine à comprendre. Même si ce n'est pas difficile. Bien que mon époux soit né en Soavie, sa famille était très liée à la Suède. Il y a vécu jusqu'à notre mariage. Le Colt ne laisse pas beaucoup de place à l'imagination.

— Il m'a pris le pistolet, a échangé mon billet d'avion pour un autre à destination de New York et m'a dit de disparaître pour commencer une nouvelle vie, loin de lui, de notre foyer et de la patrie que j'avais menacée par mon comportement puéril.

Je comprehends mieux pourquoi le frère disait que son père le considérait comme mort. Son père savait qu'il était parti et où il était allé. Contrairement à ce que je soupçonne, Andrej ne voulait pas d'un fils roi.

— Vous auriez tué mon fiancé ?

— Sans l'ombre d'un doute. Cela n'aurait rien arrangé, probablement.

— Sans l'ombre d'un doute, répété-je, amusée.

— J'étais jeune et je croyais... je pensais détenir toutes les réponses.

— Vous avez fini par les trouver, il me semble.

— En partie, admit-il. On apprend toujours.

J'acquiesce. J'en sais quelque chose.



# Cocarde 18

*Air on a G String - J.S. Bach, Franck Shipway, Royal Philharmonic Orchestra*

*16 décembre*

Je savoure l'air frais sur mon visage et les battements forts de mon cœur contre ma poitrine. J'apprécie les pulsations puissantes, signe que je suis vivante. Cette sensation de liberté, cetteadrénaline à chaque virage, ce sursaut de bonheur à chaque fois que je perçois les muscles de Xanthe se contracter sous moi... Je pourrais m'en enivrer.

J'entends un galop derrière moi et observe Aldo, coiffé d'un chapeau de cowboy, qui me rattrape. Il monte la même jument que Milan la semaine dernière et je ris. J'ignore si le palefrenier a fait exprès ou si décidément, il n'y a que cette jument qui accepte de balader avec Xanthe. Il faudra que je demande.

– Pas trop rouillé ? m'enquiers-je tandis qu'il fait ralentir sa monture.

Il m'adresse un sourire éclatant, les yeux pétillants.

— Non, pas autant que je le craignais. Je ne suis pas monté à cheval depuis des années. Nous sommes allés visiter un collègue dans son ranch, il y a quelques mois. On en a profité pour faire quelques balades, mais jamais à cette vitesse. Lorsque je t'ai vue partir, j'ai hésité.

Je me fige devant ce tutoiement. Bien sûr son enthousiasme et ses longues années de vie aux États-Unis où le vouvoiement n'existe pas, expliquent ce dérapage. D'autant plus qu'avec les chevaux, nous n'avons jamais respecté les conventions. Pas dans ce cadre.

Toutefois, les choses ont changé. Nous ne sommes plus ce que nous étions l'un pour l'autre. Nos statuts ont évolué.

Il s'en aperçoit avec un temps de retard. Son sourire s'efface et il déglutit péniblement. Je vois la déception et l'amertume se peindre sur ses traits. Nous étions amis avant tout cela. À quelques années près, nous avons le même âge et nourrissons la même passion.

Cette distance est injuste et peu naturelle entre deux êtres autrefois si proches.

— Je suis désolé. Je...

Il hésite. Je perçois sa frustration. Je la partage même. Un sourire se dessine sur mes lèvres.

— Nous sommes seuls, remarqué-je. Nous pourrions faire comme en ce temps-là, si toutefois

tu es capable de faire semblant en public. *Or we can talk in English.*

Son regard s'illumine puis il secoue la tête.

– Cela me rajeunira de passer du tutoiement au vouvoiement. Je te l'avoue, ce n'était pas très naturel.

– Pour moi non plus.

– Tu as l'air pourtant de le manier avec aisance.

Davantage que moi.

– Le privilège d'avoir vécu dans un palais, me moqué-je. Mon père me vouvoyait. Ma mère également. Je n'ai jamais pu faire cela avec les enfants. Ils ont appris à me vouvoyer parce que c'était ainsi. Je n'ai jamais eu le cœur de le faire. J'aurais sans doute dû insister pour qu'ils me tutoient aussi, cela aurait peut-être pu...

Je ne finis pas ma phrase. Cela ne me ressemble pas d'être aussi geignarde. Aldo a toujours eu ce pouvoir sur moi. Je fais tourner bride à mon étalon et repars sur le chemin avec une allure plus modérée.

Nous chevauchons en silence quelques instants.

– Le parc n'a pas changé, remarque-t-il.

– Non. Nous avons entretenu, coupé quelques arbres et replanté au fil des décennies, mais non. Il ne change pas. Il était là avant et il sera là après. C'est rassurant.

Il sourit.

– Tu aimes la permanence. Tu as toujours adoré ça.

Je hausse les épaules. Ce n'est pas une critique ou un reproche. C'est simplement une constatation.

— Nous ne sommes que de passage ici-bas.

Il acquiesce et je sais qu'il en a conscience. La vieillesse amène cette prise de conscience. Lorsqu'on a davantage d'années derrière nous que devant, tout se remet en perspective.

— Tu acceptes vraiment ? demande-t-il après un temps de silence.

Je ne comprends pas de quoi il parle. Il précise.

— Tanja et moi.

Visiblement, c'est un sujet qui l'angoisse.

— Encore une fois, tu sembles lui faire du bien et vous paraissiez amoureux. Au moins n'est-elle plus dans mes pattes et moi dans les siennes.

— Elle ne te déteste pas, tu sais.

J'arrête mon cheval et le dévisage. C'est nouveau, ça.

— Elle... dit qu'elle te hait, mais ce n'est pas vrai. Elle est en colère, elle... a subi des choses. Tu l'as fait souffrir.

Je me détourne, les mâchoires serrées. Je ne m'attendais pas à des accusations, mais à une balade libératrice. Je n'ai aucune envie de songer à ma maternité et à ce que ma fille pense de moi. Nous ne nous sommes jamais comprises et elle s'est construite par opposition à ses parents.

Mais je sais ce qu'elle pense de moi. Là-dessus, nous sommes bien d'accord, même si elle l'ignore.

— Je ne suis pas une bonne mère.

Aldo grimace.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, assure-t-il, gêné.

— C'est ce que tu aurais dû dire. C'est vrai. Je ne suis pas une bonne mère.

— Mirna...

Mon prénom dans sa bouche me procure une drôle de sensation. Plaisante, familière, inédite.

— Aldo... je suis navrée, j'ai du mal à t'appeler Keith

Il sourit et secoue la tête.

— Cela ne me dérange pas, assure-t-il.

Je suis soulagée et reprends.

— J'ai conscience de ne pas être une bonne mère. Je n'ai pas non plus été une bonne épouse ou bien une bonne amante. Je ne parle pas de mes prouesses sexuelles, je me suis toujours défendue à ce propos.

Il rit et acquiesce. Cela me plaît qu'il me confirme ça.

— Quoi qu'il en soit, je suis reine. Et rien d'autre. On ne m'a pas appris à être autre chose, on ne m'a pas laissé être autre chose. On pense qu'en tant que roi ou reine, on peut tout faire, tout décider, qu'il n'y a qu'à ordonner pour que les choses se passent comme on le souhaiterait. Il n'y a jamais rien eu de plus faux.

Il baisse la tête. J'ignore ce qu'il pense de ma tirade. Je ne suis pas certaine de comprendre moi-même. Ce sont des idées que j'ai depuis quelques années, que je tais parce que je n'ai pas le droit de le

dire. Seul Aleksandar connaît mes véritables sentiments. Je me suis sentie libre de lui en parler dans notre intimité.

Et maintenant Aldo.

Parce que finalement, c'est simple de se confier à lui. Il est père lui aussi. Il a une image publique à préserver. Sauf que dans son cas, il a le choix entre s'exposer ou non. Choix dont je ne dispose pas et dont je ne disposerai jamais.

— Mais peu importe, ce ne sont que des excuses, raillé-je.

— Tu aurais fait autrement ?

Ses yeux remplis de tristesse se lèvent vers moi. Je ne suis pas assez romantique pour songer un seul instant qu'il me parle de notre séparation et qu'elle l'a minée toutes ces années. Non, je sais de quoi il s'agit.

— Je ne voulais pas de deuxième enfant. Lorsque je suis tombée enceinte de Goran, c'était déjà... trop.

Je prends le temps de formuler ce que je ressens vraiment. Dans ces bois, avec les chevaux, avec Aldo, j'ai l'impression que les masques ne tiennent plus. Ils sont devenus trop lourds à porter maintenant que je suis seule à les manier.

— Lorsqu'il est né, je n'ai pas été submergée par l'amour maternel dont on parle tant. Cela arrive, des femmes ne le ressentent pas, d'autres mettent du temps... On ne m'a laissé que quatre jours. Quatre jours avec mon nouveau-né qu'on emportait la

moitié du temps pour que je ne subisse pas les désagréments de la montée de lait.

Je souris avec amertume.

— L'allaitement, le peau à peau qu'ont pratiqués Martina et Goran... peut-être que cela m'aurait aidé. Je ne sais pas. Ça ne se faisait pas. Parce que j'avais fait mon devoir. Mis au monde un héritier. Et j'ai repris mes fonctions, parce qu'à ce moment-là, il y avait la guerre en Europe, les conflits étaient légions, les demandes humanitaires, les... C'était le chaos, pour ainsi dire. Si je n'avais pas été là, nous aurions probablement été annexés par la Croatie. Ou l'Italie. Que sais-je ? Je n'avais pas le loisir de partir en congé maternité. Alors j'ai pris sur moi, digéré ce qu'on appelle maintenant la dépression post-partum et repris mon rang.

Il détourne le regard et sa mâchoire palpite. De colère après moi ou de frustration pour moi, je ne sais pas. Maintenant que la machine est lancée, je me vois dans l'obligation de tout déballer.

— Mais quatre mois plus tard, on m'a annoncé que je devais faire un deuxième héritier. Revivre tout ça. Encore une fois ! Au cas où. Si jamais. Pour le bien de la Couronne. Parce que mon frère avait eu la bonne idée de mourir encore bébé. Je voulais attendre. Si Goran ne survivait pas, pourquoi pas. Mais pourquoi avant ? Pourquoi tout de suite ? Mais je n'ai rien dit et nous avons procréé une nouvelle fois. Et pour mon malheur, ce fut une fille. Autant je savais que Goran s'en sortirait, les hommes

sacrifient moins dans l'exercice du pouvoir. Mais une fille ? Comme moi ? Condamnée à mettre de côté sa maternité, sa féminité pour finir terrassée par un cancer du sein parce que c'est le destin de toutes les femmes de notre famille ? Ce n'était pas juste. Ce n'était pas normal...

Je déglutis, prends quelques secondes pour respirer et me redonner une contenance. Les émotions déferlent en moi. Ce besoin d'exorciser la douleur de ces dernières années, de mes regrets, de mes sacrifices.

— Je ne voulais pas Tanja. J'aurais préféré qu'elle ne vienne jamais au monde. Elle n'y est pour rien. Mais je n'ai pas su parce que je suis pas une mère. Alors j'ai fait la reine, c'était ce qu'on attendait de moi. Et je suis une bonne souveraine. La meilleure depuis Vérité, paraît-il. Mais pour tout le reste...

Je hausse les épaules. Ma gorge se serre sous l'émotion et je retiens mes larmes. Je ne compte pas me lamenter devant mon ancien amant. Je ne compte pas pleurer devant le partenaire de ma fille.

— Je suis désolée, Aldo. J'ai trop parlé. Je ne me souvenais pas à quel point cela était facile avec toi.

Il ne répond rien, mais hoche la tête. Sa compassion me fouette. J'en suis à la fois heureuse et meurtrie. Heureuse parce que je me sens comprise et acceptée et que cela ne m'arrive pas souvent. Meurtrie parce que je ne devrais pas ressentir cela en sa présence. Aleksandar me

manque cruellement et j'ai soudainement besoin de lui parler, de le voir, qu'il me serre contre lui.

— Je n'avais pas imaginé tout ça, murmure-t-il, me sortant un peu de ma torpeur.

Je ris.

— Qu'avais-tu cru au juste ? Que j'étais devenue une femme aigrie, une vieille bique qui n'éprouve aucune émotion ?

— Non, ça, c'est ce que pense Tanja. Moi, je me disais juste qu'il y avait une raison parce qu'être parent, ça n'a rien de facile. Même quand on a le loisir de pouvoir choisir.

Je comprends qu'il parle d'expérience et mon cœur se serre pour lui.

— Tes enfants... Comment ça se passe avec elles ?

— Elles n'acceptent pas vraiment Tanja. C'est difficile pour elle. Chelsea, la plus jeune est... elle tolère. Elle prend sur elle, elle fait semblant. Brittany...

Il déglutit et sa souffrance s'imprime sur son visage.

— Elle a coupé les ponts. Elle ne me parle plus. Elle a essayé. Vraiment essayé, mais c'est trop pour elle. Tanja est plus jeune qu'elle, et elle est... elle est Tanja, sourit-il. Et puis maintenant...

Je perçois quelque chose qu'il se retient de justesse de me dire. Cela attise ma curiosité, mais je respecte sa volonté.

— Brittany n'y arrive pas, conclut-il la voix douloureuse.

— Je suis navrée.

Il hausse les épaules.

— C'est comme cela. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai insisté auprès de Tanja.

— Je ne sais pas si nous sommes en mesure de faire quoi que ce soit à notre relation.

— Moi, je pense que vous y parviendrez. Encore une fois, Tanja ne te déteste pas. Et quand elle aura compris les raisons qui font que tu aies été...

— Une mauvaise mère ? me moqué-je.

— Maladroite, préfère-t-il, je suis persuadée que quelque chose de bon en découlera.

Je prends une profonde inspiration. C'est possible. Mais je suis moins optimiste. Nous partageons un sourire complice, de celui qu'ont entre eux les vieux amis et nous continuons de chevaucher d'un pas tranquille. Le silence s'étire entre nous, apaisé et apaisant.

Avoir déposé mon fardeau m'a fait du bien.

Était-ce une bonne idée ? Je ne sais pas.

— Mirna, m'appelle-t-il lorsque nous arrivons en vue des écuries.

Il arrête sa jument et je stoppe ma monture à sa hauteur. Je le regarde, intriguée.

— Tu as un cancer ?

Sa question est murmurée, comme s'il n'était pas sûr de lui, pas certain de pouvoir demander ça et pas convaincu d'avoir raison. Mon sang se glace et je me fige. Pourquoi demande-t-il cela ? Mon silence l'invite à reprendre.

— Tu as mentionné que Tanja finirait terrassée par le cancer comme les autres femmes de votre famille. Alors je me demandais...

Je pourrais botter en touche. Lui dire que tout va bien et que c'était une métaphore. Mais c'est Aldo. Je n'ai jamais pu lui mentir. Sans admettre ni mon état ni sa gravité relative, je me contente d'acquiescer. Je vois que la nouvelle le surprend et le peine, mais je m'endurcis une nouvelle fois.

— Personne ne doit savoir. Pas encore. Est-ce que tu comprends ?

— Mirna...

— Non, Aldo. Ni Tanja, ni Goran, ni personne. Ne t'avise pas d'en parler à qui que ce soit, sinon je te vire du palais.

Ma peur se transforme en colère et je tourne bride dès qu'il hoche imperceptiblement la tête. Je cravache Xanthe pour qu'il parte au galop et rentre à l'écurie avant Aldo. Je n'ai plus envie de faire la conversation. Je me suis trop épanchée et je commence à me dire que c'était une mauvaise idée.

Je mets pied à terre et donne les rênes à Milan.

— Ça a été, Votre Majesté ? demande-t-il tout sourire.

— Pouvez-vous vous occuper de lui ? Je dois rentrer.

Je suis consciente de doucher son enthousiasme, mais il s'incline et je repars en direction du palais. J'entends la jument d'Aldo arriver et je prie pour qu'il n'ait pas la bonne idée de me poursuivre pour

continuer la discussion. Il faudra qu'il se contente de ce qu'il a eu, ce qui est déjà bien plus que n'importe qui.

Soulagée, je parviens au palais, gravis les marches et me fonds dans les couloirs avant de regagner mon bureau. J'ordonne au valet de ne laisser personne entrer et ferme la porte.

Soudainement oppressée, le cœur battant, j'enlève ma veste de cavalière et déboutonne le col de ma chemise. Je prends de grandes inspirations pour calmer à la fois ma colère et mes émotions chamboulées.

Pourquoi me suis-je laissé aller ? Pourquoi...

Les larmes bordent mes yeux, mais je refuse de les laisser couler. Je fais quelques pas, essayant de trouver quelque chose à faire. Mais mon bureau est vide puisque nous sommes samedi et je serre les poings de frustration. Il me faut quelque chose pour m'occuper l'esprit, sinon je vais revivre ces moments.

Encore et encore.

Maternité.

Héritier.

Couronne.

Je ne voulais pas qu'elle vienne au monde.

Si Goran ne survivait pas...

Dépression.

Cancer.

Mauvaise mère.

Reine.

Vieille bique.

Les hommes sacrifient moins.

Suffoquant, je me penche au-dessus du bureau pour endiguer la crise de panique.

Aleksandar s'impose à moi.

Il m'aide toujours à les faire passer. Il est toujours là. J'ai besoin de lui.

Mais son absence ne fait qu'augmenter mon angoisse. Les larmes coulent sans que je ne puisse les retenir.

Mes yeux tombent sur l'emblème de la Soavie gravé dans mon sous-main.

La haine enflé en moi.

Sans prévenir.

J'envoie valser l'objet, tape du poing sur le bureau et me retiens de hurler. Je serre les dents.

La douleur passera.

Elle passe toujours.

Il faut juste endurer.

Encore.

Toujours.

Je regarde le téléphone et je n'ai plus envie.

Tremblante, je sais que je vais le regretter. J'inspire profondément, le cœur battant.

— *Votre Majesté* ? demande l'opératrice quand je porte le combiné à mes oreilles.

— Passez-moi Aleksandar, vous devez avoir le numéro quelque part, exigé-je, essayant de maîtriser ma voix.

— *Oui, Votre Majesté.*  
— Merci. Et pas d'écoute, ordonné-je.  
— *Bien, Votre Majesté.*  
Quelques tonalités plus tard, il décroche.  
— *Allô ?*  
Sa voix me crucifie, mais alors qu'il répète, je me  
sens stupidement mieux.

# Épinglé 12

Je classe certains dossiers, satisfait de voir que les choses avancent, mais effaré de m'apercevoir comment l'Ambassade était régentée auparavant. On ne s'y attendait pas, mais je comprends un peu mieux la méfiance des Chinois pour notre équipe. J'ai noté quelques irrégularités et je fouille pour en apprendre davantage.

Des détournements de fonds, des trafics... il y a de tout et je mène l'enquête sans en souffler un mot à quiconque. Seul Filip le sait et je lui ai demandé de ne pas en parler à Sa Majesté tout de suite. J'attends d'avoir plus de preuves et surtout des moyens d'incriminer les personnes responsables.

Je suis plongé dans un document comptable lorsque mon téléphone sonne. Machinalement, je décroche.

– Allô ?

Seul le silence me répond.

– Allô ? insisté-je.

Il y a forcément quelqu'un puisqu'il n'y a pas de tonalité. Je tends l'oreille et discerne un sanglot étouffé et une respiration hachée.

– Qui est à l'appareil ? demandé-je subitement pris d'un sentiment angoissant.

Une légère plainte, à la fois de douleur et de joie, me parvient. Mon cœur rate un battement alors que ma bouche s'assèche. Ce n'est pas possible. Je perçois des reniflements et je ferme les yeux. Mes lèvres tremblent, je m'adosse à la chaise.

— Votre Majesté ? murmure-t-elle.

Je ne discerne plus rien et je crains un instant de me tromper. J'entends un fauteuil se traîner et du froissement de tissus.

— Aleksandar, appelle-t-elle finalement. *Par un heureux hasard, je ne porte pas ma cocarde.*

Je sais ce que cela signifie et j'humecte mes lèvres. Cela ne fait que quelques jours, mais j'ai l'impression que je meurs depuis des semaines et que je viens enfin de trouver un peu d'oxygène.

— Mirna, prononcé-t-elle, priant pour qu'on ne soit pas sur écoute.

Elle ne répond pas et je continue d'entendre sa respiration hachée. Je comprends aussitôt qu'elle subit une crise de panique et je me redresse.

— Inspire Mirna, tout va bien.

— Non, sanglote-t-elle.

Mon cœur saigne et je serre les poings. L'impuissance me foudroie. Je ne peux rien faire. J'aimerais sauter dans un avion, avaler la distance qui nous sépare, abattre les murs du palais et la prendre entre mes bras. Mais je ne peux pas. Je ne dois pas. Les larmes me viennent aux yeux. Cela me tue.

Et pourtant, nous sommes reliés.

J'en prends conscience, en écoutant ses inspirations, en savourant sa présence même lointaine.

— Je suis là, assuré-je. J'aimerais être là physiquement, mais je suis là. Toujours.

Sa respiration semble se calmer et j'attends patiemment que la crise passe. Je répète des paroles apaisantes, la voyant, aussi clairement que si elle se trouvait ici, reprendre le dessus. Lentement.

J'ignore ce qui a pu la plonger dans cet état. J'ai beaucoup de possibilités. L'arrivée de sa fille. La présence de son ancien amant. Les festivités de Noël. Le changement de secrétaire.

Elle a bien trop de raisons de se trouver dans cet état. J'aurais dû retarder mon départ, insister pour partir après la nouvelle année.

— *Je suis désolée, Aleksandar. Je n'aurais pas dû...*

— Je t'en prie, Mirna. Tu sais que tu peux toujours m'appeler.

Même si c'est douloureux. C'est une souffrance agréable.

— *Je ne devrais pas. Tu n'es plus... tu as d'autres chats à fouetter.*

— Peu importe, assuré-je.

Je me rencoigne dans mon fauteuil.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle ne répond pas tout de suite. Je peux la voir se débattre avec sa culpabilité. M'en parler, ne pas m'en parler. Se livrer ou non.

*– J'avais oublié à quel point je me confiais facilement à Aldo. Il...*

J'endigue la bouffée de jalousie. Elle est inappropriée, d'autant plus que je sais que ni l'un ni l'autre ne sont plus dans un délire romantique. Mais elle reste là, puissante et dévastatrice.

Il est là-bas avec elle.

*– Je lui ai parlé de mes maternités, comme si cela l'intéressait. Et de Tanja. Que je ne voulais pas. Et il... Il s'est montré indulgent. Mais c'était... Encore plus dur.*

Je remâche ma colère.

– Il a conscience de la dureté de ta fonction.

*– Peut-être pas avant, mais maintenant oui... Il n'y a que toi et Goran qui me compreniez en règle générale. C'est... surprenant. Et ça... Je n'aurais pas dû lui en parler. Ça a remué tellement de choses. Je... je ne suis pas armée visiblement. Pas suffisamment.*

– Ce n'est pas ça, Mirna. C'est que tu épuses toutes tes munitions sans prendre le temps de refaire l'inventaire, corrigé-je d'une voix douce.

*– C'est toi qui m'aides à le refaire normalement.*

La culpabilité m'embrase. Je ne suis pas là. Je devrais être là. La soutenir. Au lieu de ça, nous sommes séparés. Par le devoir.

*– Aleksandar, je suis fatiguée.*

Je fronce les sourcils. Ce n'était pas quelque chose qu'elle dit dans l'optique de couper court à la

conversation ou une simple indication sur son état de santé. C'est plus profond que ça.

Sa détresse suinte littéralement de ces propos.

Je lis entre les lignes, parce que je la connais. Parce que le ton qu'elle emploie pour dire fatiguée, elle ne l'utilise que lorsqu'elle a besoin de vacances, de recul, de vraies pauses.

Elle est fatiguée d'être reine.

— Mirna...

— *Je sais. C'est jusqu'à la mort. Je sais...*

Sa tristesse m'enveloppe et j'ai subitement envie de devenir républicain. Pour lui épargner tout ça.

— J'aimerais...

Je ne termine pas ma phrase. Les mots me manquent.

— *Je sais. Merci.*

Je n'ai pas le temps de la supplier de ne pas raccrocher que j'entends la tonalité.

Un bip froid, impersonnel, métallique.

Les ténèbres s'abattent de nouveau sur moi.

La blessure de mon cœur se rouvre et je me recroqueville pour faire passer la douleur. Je prends quelques secondes pour me reprendre puis compose un numéro.

Les sonneries se succèdent avant que Léa ne décroche.

— *Aleksandar ?*

— Bonjour, Léa. Comment vas-tu ?

Je ronge mon frein pour rester poli.

— *C'est un peu la panique avec Son Altesse Tanja, mais sinon ça va. Et toi ?*

— Je fais aller. Est-ce que la reine va bien ?  
Un blanc.  
Qui dure.  
Et qui me crucifie.

— *Je ne sais pas. Elle est... égale à elle-même si c'est possible. Elle répond moins aux provocations de sa fille, mais elle semble parfaitement s'entendre avec Filip. Pourquoi tu ne l'appelles pas ?*

Je grimace. Parce que je ne veux pas qu'il le dise à Sa Majesté. Ce qu'il fera, parce que je l'ai bien formé.

— J'aimerais avoir ton opinion, voilà tout. Est-ce qu'elle a revu des médecins ?

— *Pas que je sache. Mais je ne la surveille pas, tu sais. Ce n'est pas mon rôle.*

— Je sais, soupiré-je.  
— *Quel est le problème, Aleksandar ?*  
— Elle vient de m'appeler. Elle ne va pas bien, Léa.

Elle ne dit rien quelques secondes.

— *C'est grave ?*

Je sais qu'elle parle des possibles désagréments pour la Couronne. Je la déteste d'être aussi intéressée par l'institution et désintéressée par la femme qui la représente.

— Éventuellement, oui. Renseigne-toi Léa. Pas uniquement pour moi, mais...

— *OK. Je vais fouiner un peu.*

— Merci.

— *De rien. Mais Aleksandar ? Ce serait mieux que tu l'oublies, tu sais. Pour toi. Tu gagneras pas face à la Couronne. Elle a trop de poids.*

Je déglutis, le cœur transpercé.

— Je ne cherche pas à gagner, Léa. Mais la Couronne est portée par un être humain. Ce n'est pas que sur l'institution qu'il faut veiller.

Elle ne répond pas, mais je sais qu'elle sait que j'ai raison. Je raccroche, plus inquiet que jamais.



# Cocarde 19

*String Quintet in E Major, Op. 11, No. 5, G. 275 : III.  
Minuetto. Con un poco di moto. (Performed in A Major)  
- Luigi Boccherini, Europa Galante, Fabio Bondi*

*21 décembre*

— Je crains que nous n'ayons plus le choix, Votre Majesté, me dit Filip.

Je regarde la porte où le Dr Lovric vient de disparaître.

Fatigue.

Vomissements.

Nausées.

Faiblesse temporaire.

Voilà comment il a résumé les effets secondaires de la chimiothérapie.

Douleurs.

Voilà comment il a résumé les effets d'un cancer généralisé.

Je n'ai pas de métastases. Nulle part. Ce qui est bon signe. Mes résultats génétiques par contre penchent en faveur d'un cancer héréditaire. Ce dont

je me doutais d'ores et déjà. La chirurgie non conservatrice demeure donc la seule option envisageable.

Je me lève pour respirer et observer les grilles du château. Au-delà, la ville de Zircé.

Je peux voir le flot de circulations, les passants qui flânen devant le palais, regardant par ici, déjeunant dans les parterres de l'avenue Kresimir II, mon arrière-arrière-arrière-grand-père qui a mis fin à la féodalité sur le territoire de Soavie. Plus loin, j'entr'aperçois la statue de Ivan IV, un autre de mes ancêtres qui a été le premier à accorder aux femmes le droit d'hériter.

Lui-même n'avait que des filles et refusait de reconnaître un gendre comme roi légitime.

Je souris.

S'il ne l'avait pas fait, peut-être que je n'aurais pas eu à supporter le poids de la Couronne, j'aurais pu laisser cela à mon mari. Ma vie n'en aurait sans doute pas été meilleure, cela dit. Peut-être moins pire. Mais le sacrifice de ses filles a permis à toutes les femmes de Soavie de pouvoir se prendre en main, de ne pas être forcées de rester sous la tutelle de leur époux, de posséder des commerces, des affaires... l'indépendance.

Au prix de celle de leur souveraine.

– Filip, suis-je contrainte de guérir ?

Je me tourne vers mon secrétaire, un peu abasourdi par cette question.

– Je ne comprends pas, Votre Majesté.

— Y a-t-il quelque chose dans l'étiquette, le protocole, la législation, la Constitution, les lois fondamentales, qui obligent le monarque à se soigner ? Mon héritier est en pleine forme, ma lignée est assurée. Dois-je continuer ?

Il reste un peu hébété, essayant d'appréhender ce que je n'ai pas formulé. Il met quelques secondes pour réfléchir. Je sais qu'il ne s'y connaît pas autant qu'Aleksandar. Qu'il n'a probablement pas eu le temps de potasser ce dossier et que ce n'est pas quelque chose que l'on étudie forcément.

— Le souverain doit rester lucide, en bonne santé, déclare-t-il finalement. Les soins doivent lui être apportés et la population tenue au courant. Des régences, remplacements ou autres peuvent se mettre en place provisoirement pour pallier l'absence due à des maladies, des opérations ou des soins.

— Est-ce une obligation ? insisté-je.

Il demeure un instant silencieux.

— Je crois qu'il n'y a rien à ce sujet. On suppose que le souverain souhaitera rester en vie, ce qui rend l'obligation de soin légèrement étrange.

— Serait-ce une entorse si je décide de ne pas me soigner ?

Il déglutit, visiblement sonné par mon annonce. Je dois le reconnaître, il fait preuve de sang-froid pour ne pas s'énerver et m'assommer de questions. Sa maîtrise de soi est impeccable.

— Il faudrait que je vérifie, mais non.  
Probablement pas, Votre Majesté.

J'acquiesce et m'avance vers ma bibliothèque.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

Je me tourne vers mon secrétaire, le priant de préciser sa question.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi vous refuseriez les soins ?

Je me détourne, cherche le dossier des modèles de papier officiel et le ramène à mon bureau. Je le dépose, l'ouvre et commence à chercher ce qui m'intéresse.

— J'ai sacrifié beaucoup de choses, Filip. Trop, probablement. Je refuse de sacrifier ma féminité.

— La reconstruction...

— Ce ne sera pas pareil, tranché-je. De plus, les perspectives d'après guérison ne me plaisent pas. Survivre pour survivre, ce n'est pas vivre.

Je sors un document, le compulse et fais le lien avec plusieurs textes de loi que je travaille depuis quelques jours. Je m'assieds et commence à rédiger.

— Avec tout le respect que je vous dois, Votre Majesté, vous avez de nombreuses années devant vous. Vous pourriez accomplir encore tellement de choses !

— Probablement. Mais Goran les fera tout aussi bien, assuré-je. Faites-le appeler, je vous prie.

— Votre Majesté, insiste Filip.

Dans sa voix, je perçois que ma décision ne lui plaît pas. Je me tourne vers lui et lui souris.

— Je vous remercie, Filip. Je sais que votre travail consiste à me dire quand mes décisions sont mauvaises. J'ai pris note de votre désapprobation. Toutefois, je ne change pas d'avis. Je ne me soignerai pas. Je suis fatiguée.

— Votre Majesté...

— S'il vous plaît, arrêtez ça. Faites appeler Goran. Je dois le mettre au courant pour qu'il ne tombe pas des nues. C'est la moindre des choses. Je voulais attendre après les fêtes de fin d'année, mais...

Je me retourne pour continuer à rédiger, sentant le poids du regard de mon secrétaire. J'espère qu'il ne dira plus rien. Il pourrait m'enjoindre de réfléchir encore, mais cela fait des jours que j'y réfléchis. Depuis que j'ai raccroché avec Aleksandar.

Je n'ai plus rien.

J'aime mon pays. J'aime mon travail. Mais il m'a coûté trop cher. J'ai payé le prix de trop. Il est question d'en payer encore plus et je ne peux plus.

Étrangement, je ne crains pas la mort. Elle signifie repos. Et puisque je crois fermement en l'existence de Dieu, elle signifie également retrouvailles avec ceux qui m'ont précédée.

Mon père. Ma mère. Mon mari. Que j'aurais dû traiter avec plus d'élégance, mais qui a payé le prix de mon amertume.

Inflexible, je continue de rédiger. Mon secrétaire finit par s'incliner et sortir de mon bureau. Je

prends quelques secondes pour me rendre compte que tout ceci est réel puis reprends la plume.

Je pose toutes les conditions par écrit, estime les délais, clarifie les rôles de chacun, relis puis signe. Une fois que Goran aura également entériné, il ne nous restera qu'à obtenir l'aval du Parlement, une simple formalité puisque cela ne concerne que la famille royale et que je ne fais qu'accélérer les choses.

— Mère, vous avez demandé à me voir ?

Goran entre sans frapper et je lui fais savoir qu'il aurait dû le faire en le toisant sévèrement. Filip le suit, mais je lui indique de nous laisser. Il s'incline et sort en refermant la porte derrière lui.

— En effet. Je dois vous parler. Et vous devez signer ceci.

Mon fils fronce les sourcils avant de venir prendre le papier que je lui tends. Ses yeux s'agrandissent quand ils déchiffrent le titre.

#### *Abdication de Sa Majesté Mirna.*

Il me regarde, abasourdi et je lui indique de prendre connaissance du document avant de me poser des questions. Je m'éloigne un peu tandis qu'il parcourt les lignes que je viens d'écrire puis m'assieds dans le fauteuil.

— Est-ce une plaisanterie ?

Il est furieux. Sa mâchoire palpite et ses yeux sont furibonds. Je souris. On dirait son père. Il lui ressemble par moments. Notamment quand il laisse ses émotions le submerger.

— Non, confirmé-je.

Il me scrute, cherchant à comprendre puis repose le papier. Je le vois prendre quelques minutes pour asséner toutes les informations. L'abdication, mon cancer, le fait qu'il prendra mon rôle à compter de l'année prochaine, que je conserve la main mise sur les affaires internationales jusqu'à ce que mon état ne me le permette plus. Je scinde en deux les affaires du royaume, comme il est possible de le faire en cas d'indisponibilité.

— Je ne signerai pas cela.

— Goran, soupiré-je.

— Non, je ne signerai pas cela, refuse-t-il.

Il s'assied sur la table basse devant moi. Je fronce les sourcils, n'appréciant pas cette liberté, mais il me surprend en me prenant la main.

— Mère, vous ne pouvez pas rejeter les traitements.

— Rien dans les textes de loi ne me l'interdit. Je ne suis pas obligée de m'acharner.

— Vous acharner ? Mère, vous avez un cancer du sein. C'est guérissable.

— En effet.

— Alors pourquoi ?

Je commence à en avoir assez de me justifier, mais je sais qu'il le mérite. Je pose une main tendre sur sa joue. La dernière fois que je l'ai fait... je ne sais pas à quand ça remonte.

— Goran, je suis fatiguée d'être reine. Tu le verras, la Couronne est un fardeau trop lourd. Je

devrais sans doute avoir le courage de t'épargner de le porter encore quelques années. En vérité, tu as eu dix ans de plus que moi d'insouciance.

— Insouciance, vraiment, Mère ?

Je souris. Oui, peut-être que ce n'est pas le bon terme.

— Je sais que c'est un poids, mais je serais là. Je veux bien prendre la relève pour vous laisser le temps de guérir, pas pour vous accompagner à la mort !

— Mais c'est ce que je souhaite.

— C'est ridicule. Vous avez une vie, une fonction, un devoir.

La moutarde me monte au nez.

— Ne t'avise pas de me dire que je démerite ou que je suis indigne de ma fonction, m'énerve-je. Je crois, au contraire, que j'ai droit à ce repos.

— Alors, prenez-le pour guérir.

— Non.

— Pourquoi non ?

— La couronne ne s'emparera pas ce qu'il me reste de féminité. Je ne me mutilerai pas pour le salut du Royaume !

Je ferme les yeux pour contenir mon agacement et les larmes qui menacent de pointer. Les images de ma mère me reviennent en tête. Traumatisantes. Je ne veux pas devenir comme elle. Je m'y refuse. Goran prend le temps de me laisser digérer et serre ses doigts contre les miens.

— Dans ce cas, faites-le pour vous. Je... Je peux imaginer à quel point ce genre d'opération est intime et violent, mais il s'agit de vivre.

— Et pourquoi devrais-je vivre ?

— Vous plaisantez ?

— Non, Goran. Pourquoi ? Gouverner un pays dont tu te chargeras très bien ?

— Il y a d'autres choses que vous pourrez réaliser.

— Comme quoi ? L'équitation ? Bientôt, je ne pourrais plus monter à cheval à cause de la fatigue. Profiter de ma famille ? Vous allez avoir des responsabilités. Luka m'apprécie et puis il me détestera comme tout le monde. Tanja repartira aux États-Unis.

— Personne ne vous déteste.

— Ce n'est pas grave, Goran, j'ai l'habitude.

Il ouvre la bouche pour dire encore quelque chose puis renonce. Il voit que j'ai pris ma décision, il sait que je peux me montrer inflexible.

Il se lève pour faire les cent pas, encadrant son menton avec deux doigts pour réfléchir. C'est une de mes attitudes.

— Aleksandar aurait su vous convaincre, déplore-t-il finalement.

La mention de mon ancien secrétaire creuse une blessure béante dans ma poitrine. Je suis en colère qu'il m'y fasse repenser.

— Mais il n'est pas là parce que la Couronne me l'a ravi, tancé-je, amère.

Il ne s'attendait pas à une telle virulence de ma part et je me détourne pour me maîtriser.

— Mère, appelle-t-il doucement.

Je me lève pour l'empêcher de continuer et rejoins mon bureau. Je prends le papier et un stylo et le lui tends. Il me considère, s'approche et saisit le document. Il tient ma libération du bout des doigts, la suspension du poids que je porte et le contemple fixement. Je me crispe, dans l'attente du dénouement et il secoue la tête, douchant mes espoirs.

— Je dois y réfléchir, Mère. Je... J'ai besoin d'accuser le coup.

Je ronge mon frein, ravale ma déception et acquiesce.

— C'est naturel. Mais je t'interdis d'en parler à ta sœur ou à Martina.

Il n'a pas l'air d'accord, mais s'incline toutefois avant de sortir de la pièce. Je suis à moitié soulagée et je m'assieds dans mon fauteuil. Je suis convaincue d'avoir pris la bonne décision.

Pour survivre, il faut avoir une bonne raison.

Et je n'en ai plus aucune.



Mars 2008

Nous avons convenu d'un système.

Nous nous aimons.

C'est inutile de le nier et toutes nos tentatives pour nous séparer n'ont fait que mettre en exergue ces sentiments.

Nous avons écarté la possibilité d'un mariage. Certes, il est dur et il n'y aurait rien de répréhensible. Mais il devrait abandonner sa charge de secrétaire, embrasser celle de roi et assumer de nouvelles responsabilités.

Responsabilités qui le tiendraient éloigné de moi.

Or, nous avons besoin l'un de l'autre. De nous voir. D'être ensemble tous les jours. La pensée qu'il puisse partir en voyage diplomatique sans moi et moi de même est intenable.

Inacceptable.

Alors nous allons mentir.

A tout le monde.

Parce que nous nous aimons.

J'ignore si cela est viable, si tout cela ne va pas nous exploser à la figure.

Aleksandar semble confiant. Je le crois.

Nous avons également convenu d'un code.

Lorsque nous arborons chacun les symboles de notre charge, ma cocarde me désignant comme reine, son épingle le désignant comme secrétaire, nous devons contenir nos sentiments et nous en tenir à notre relation professionnelle.

Lorsque nous les ôtons, ma foi... nous devenons Mirena et Aleksandar.





# Cocarde 20

*24 Caprices, Op. 1 : No. 17 in E-Flat Major - Niccolo Paganini, Augustin Hadelich*

*22 décembre*

— Non, Luka, regarde, c'est un triangle, un triangle.

Mon petit-fils me fixe puis prend la forme carrée et essaie de la faire passer dans le trou. Je fais la moue. Est-ce normal de ne pas y arriver à cet âge ? Aucune idée. J'espère que oui.

— Bon, alors observe la couleur, tenté-je. Là, c'est vert et tu as dans ta main du bleu. Ça ne fonctionne pas. Bleu et vert. Qu'est-ce qui est vert ?

Luka me regarde puis étudie les formes devant lui.

— Vert, dit-il en me désignant le rond jaune.

Je soupire. Peut-être est-il daltonien. Il finit par se lever pour aller s'emparer des feutres et du papier.

— Çaaaa, lâche-t-il en me ramenant le tout. Un chat.

Je comprends qu'il souhaite que je lui dessine un chat.

— Tu sais, je ne suis pas très douée pour dessiner.

— Chat, insiste-t-il, les yeux brillant d'espérance.

Il est aussi têtu que moi et prends un feutre noir avec une feuille blanche. M'appuyant sur la table basse, je commence à esquisser une forme approximative. Ce n'est pas bien probant, mais ça ressemble vaguement à un chat.

— Chat ? demande Luka.

Je considère mon croquis.

— Non, dois-je admettre. Je suis désolée, Luka, je ne sais pas dessiner.

Il fait la moue, visiblement mécontent, puis la porte s'ouvre. Je me tourne pour découvrir Tanja dans l'embrasure, manifestement étonnée.

— Oh, je ne savais pas que vous seriez là.

Je ne sais quoi répondre à cela. J'observe ma fille. Nous n'avons pas eu le loisir de discuter depuis son arrivée. Je l'ai fuie, elle m'a évitée.

Nous avons partagé le dîner d'honneur, certes. J'étais placée entre Aldo et Goran, face à elle et heureusement que son compagnon m'a fait la conversation. Tanja se tournait constamment vers Martina, esquivant mes regards.

Ils ne viennent pas souvent au thé de l'après-midi et j'ai dernièrement prétexté beaucoup de fatigue et de travail pour ne pas participer aux dîners et déjeuners. Filip me dit qu'elle renoue avec son

frère, qu'ils semblent s'entendre bien mieux qu'à l'accoutumée, qu'elle s'intéresse beaucoup à la pâtisserie de Martina, qu'elle assiste à des concerts et, bien évidemment qu'elle tente de créer un lien avec son neveu.

Raison pour laquelle elle se trouve là.

— Martina m'a demandé de veiller sur lui pendant qu'elle discute avec Jelena, expliqué-je. Comme je viens de boucler les derniers dossiers de l'année, j'ai accepté.

Je me lève et l'invite à rentrer.

— Mais puisque tu es là, je suppose que je peux te laisser Luka.

Je passe près d'elle pour sortir. Elle évite mon regard. Mon cœur se serre. J'aimerais trouver les mots pour arranger les choses, mais il y a trop à dire. Et j'ignore par quoi commencer.

— Baba ! crie Luka.

Je m'accroupis pour lui parler.

— Tu vas rester avec ta tante, maintenant d'accord ? On se voit tout à l'heure.

— Non, lâche-t-il.

— Vous pouvez rester, murmure Tanja.

Je la regarde, étonnée. Elle secoue la tête et soupire.

— Nous devrions discuter de toute manière.

Je me relève, la contemple d'un air grave et acquiesce lentement. Elle referme la porte, s'installe sur le tapis en tailleur et je la rejoins, m'agenouillant. Luka joue quelques secondes dans

nos pattes avant que je le convainque d'aller construire un fort en petites briques.

Attendrie, je le regarde commencer à s'amuser.

— Vous n'avez jamais fait ça avec nous, remarque Tanja.

Je me tourne vers ma fille. Son ton est amer.

— Non, en effet, avoué-je. Je n'avais pas le temps. Et pas l'envie probablement. Je ne savais pas comment interagir avec vous quand vous étiez petits. Apparemment, je ne sais toujours pas le faire.

— C'est clair, lâche Tanja. Au moins là-dessus, nous sommes d'accord.

— Ce n'est pas souvent, noté-je.

— Non. On ne s'est jamais comprises. Vous avez été tellement... dure.

J'encaisse le reproche.

— Tu te montrais toi-même particulièrement dure.

— Je n'y étais pour rien. Vous étiez trop exigeante, trop intransigeante. On n'avait pas le droit à l'erreur, jamais. C'était des remontrances, tout le temps. Vous n'étiez jamais fière, jamais heureuse... Vous me détestiez.

La colère est sous-jacente dans son ton. Je le comprends pour l'avoir ressentie quelques jours auparavant.

— Non, je ne te détestais pas. Je n'avais simplement pas les codes pour t'appréhender.

— Je ne suis pas un putain de problème, s'énerve-t-elle.

- Ton langage.
- Vous voyez, se moque-t-elle.
- Être agacée ne constitue pas une excuse pour mal parler.

Je soupire. Elle lève les yeux au ciel. Je ne sais pas quoi dire d'autre alors je me mure dans le silence. Cette discussion ne nous mènera sans doute à rien. Elle aura peut-être vidé son sac, trouvant un certain soulagement.

- Keith m'a appris des choses.

Je la contemple, intriguée, un frisson de peur me parcourant. La dernière conversation à bâtons rompus que j'ai eue avec lui me revient en mémoire. Tanja me fixe, mais je ne dis rien. Attendant de voir de quoi elle parle.

- Il m'a raconté vos... sacrifices. Que vous n'aviez pas choisi. D'être mère. Que vous n'aviez pas pu être ce qu'on espère d'une mère.

Je baisse le regard, incapable de soutenir la compassion que je devine dans le sien. Cela me procure une sensation étrange et je doute d'arriver à supporter ces émotions qui demandent subitement à sortir.

- J'ai passé mon temps à me raccrocher à l'idée que vous auriez pu... non, DÛ être une bonne mère, vous impliquer avec nous, avec Goran, avec moi autant qu'avec le royaume. Que nous aurions dû être prioritaires, comme c'est le cas pour tous les autres enfants. Et puis, j'ai rencontré Keith. Et... je

vous ai détesté encore plus de lui avoir fait du mal. Cet homme est parfait. Et vous l'avez piétiné.

Je serre les dents. Les accusations sont lourdes et je plaide malheureusement coupable. Toutefois, je dispose d'une circonstance atténuante et je refuse à présent de payer le prix fort.

— La Couronne, corrigé-je. La Couronne l'a piétiné. Nous a piétiné.

— C'est votre excuse favorite, se moque-t-elle.

— Ce n'est pas une excuse. C'est une réalité, Tanja. Si je n'avais pas été reine, je n'aurais pas eu d'enfants. Je n'en ai jamais eu le désir. Mais je suis reine. Ce que je souhaite n'a jamais été pris en considération. J'ai grandi comme cela. Mes peurs, mes peines, mes angoisses... elles étaient systématiquement balayées. Je devais assister à la mort de ma mère, je devais assister à celle de ma grand-mère, je devais me marier avec un homme convenable, capable d'être roi, je ne devais pas aimer, je ne devais pas avoir d'opinion, je ne devais pas faire de vague et je devais assurer ma lignée. J'ai vécu comme ça toute ma vie. Je ne cherche pas d'excuses. Vous avez raison, j'ai fait toutes ces choses. Avais-je le choix ? Non. Suis-je désolée pour vous ? Oui.

Essoufflée par ces affirmations, je me tais et range mécaniquement les crayons de couleur dans leur étui. Le bruit des briques que Luka emboîte les unes sur les autres rompt le silence. Je commence à

me dire que je devrais songer à partir lorsque Tanja reprend la parole.

— Je suis enceinte, annonce-t-elle.

Je la contemple, étonnée. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle me dise cela un jour.

Tanja ?

Enceinte ?

Mon air ahuri la fait sourire.

— Je sais. Je n'ai pas le profil d'une bonne mère et son père est nettement trop vieux, ajoute-t-elle. Mais je voulais... non, je...

Elle déglutit, mais je la laisse prendre son temps. L'émotion se lit sur son visage. Ses lèvres tremblent et je tente d'assimiler ce que je viens d'apprendre.

Elle va devenir mère.

Les pièces du puzzle s'emboîtent. L'insistance d'Aldo pour qu'ils viennent, cette discussion autour de la maternité...

— C'est une décision purement égoïste. Keith va mourir. Je ne sais pas quand. Peut-être d'ici trente ans, ou quarante si on a de la chance. Peut-être que je mourrais avant lui, mais... c'est peu probable.

J'acquiesce. Avec une différence d'âge de plus de vingt-cinq ans, en effet.

— Et je supporterai pas son décès. Ne plus pouvoir lui parler, écouter son cœur battre, sentir ses bras autour de moi, c'est trop douloureux.

Mes pensées s'évadent vers Aleksandar. Mon esprit s'accorde à celui de ma fille. Le départ de l'être aimé représente un tourment incomparable.

— Alors, je me disais que ce n'était pas grave, que je me suiciderais sur son cadavre, se moque-t-elle.

Je n'aime pas cette idée. Elle est de très mauvais goût. Choquée, je n'ai pas le temps de tenter de l'en dissuader.

— Il n'a pas apprécié, murmure-t-elle. Il m'a dit qu'il ne pourrait pas vivre avec ça, que je trouverai l'énergie de vivre sans lui, mais je savais au fond de moi que ce n'était que de la poudre aux yeux, que ce serait ainsi. Parce qu'il est mon âme sœur.

Je ne dis rien. Je comprends son cheminement de pensée. Avec sa fragilité spirituelle et son émotivité, le décès d'Aldo sera difficile à surmonter pour elle.

— Et puis, nous sommes allés voir un de ses amis. Ils venaient d'avoir un enfant. Elle est beaucoup plus jeune que lui et elle m'a dit que cet enfant lui donnerait probablement la force d'accepter le décès de son compagnon quand l'heure viendrait. Alors...

Elle hausse les épaules et je devine le reste. Elle caresse son ventre en souriant.

— Depuis que je le sais, je me dis que je fais une connerie. Que je serais une mauvaise mère, qu'une addicte ne devrait pas enfanter, que je n'ai pas de modèle, que je serais...

Elle ne termine pas sa phrase. Je la devine.

— Comme moi, achevé-je.

Elle acquiesce, attendant ma réaction. Je soupire et m'approche d'elle.

— Tu as raison, Tanja. Tu fais probablement une bêtise. Tu es addicte, et tu peux replonger d'un jour

à l'autre. Aldo... Keith peut mourir à tout moment et te laisser seule. Et je ne suis pas certaine que tu seras assez forte pour endurer tout ça.

Elle me lance un regard méchant, prête à m'insulter de ne pas la soutenir, mais je lui prends la main et la considère.

— Mais, tu en as conscience. Et au fond de toi, tu veux ce bébé. Les enfants sont toujours issus de décisions égoïstes. J'en ai fait deux pour perpétuer une institution. Ce n'est pas une bonne raison. Les gens procréent parce que c'est ce qu'on doit faire. Tu essaies de survivre, Tanja. Et on ne peut pas te le reprocher. Personne ne le peut. La seule chose que tu as à faire maintenant, c'est d'assumer. Ta décision, bonne ou mauvaise, ton choix.

— Et si je fais une erreur ? demande-t-elle au bord des larmes.

— Alors tu la répares, si tu peux. Si on te laisse faire.

On échange un regard, poignant.

Je ne me suis jamais sentie aussi proche de ma fille qu'à cet instant. Je touche peut-être du doigt ce qu'on appelle l'amour maternel et je me prends une tornade émotionnelle dans la tête. C'est douloureux, enivrant, rempli de regrets et de bonheur et je ne sais trop quoi en faire.

Je souris à ma fille et pose ma main sur son ventre.

— Tu feras de ton mieux et j'espère qu'un jour ton enfant s'en rendra compte et te pardonnera tes erreurs.

Je replace une mèche de cheveux derrière son oreille puis embrasse son front. Je m'apprête à me lever lorsqu'elle me retient par la manche.

Et pour la première fois de ma vie, elle me serre contre elle et pleure contre ma poitrine. Voir ses larmes fait couler les miennes et je le maintiens contre moi, assaillie par le bonheur et le soulagement. Deux émotions que je connais peu et que je tente d'apprivoiser.

# Épinglé 13

*A ITi Me Iznevjeri - Remastered - Bijelo Dugme*

*23 décembre*

Je repositionne pour la vingtième fois mon stylo sur le bureau. Dire que je suis stressé est un euphémisme. J'ai les mains moites, le cœur battant, la gorge sèche.

Léa m'a prévenu que Son Altesse Goran voulait me parler et que c'était de la plus haute importance. Je pensais qu'il allait m'appeler, mais non. Il se déplace en personne. Apparemment il ne peut pas me dire ce qu'il a à m'annoncer par téléphone. Léa a refusé que je contacte Filip pour obtenir des explications. Le secrétaire particulier de la Reine n'est pas au courant.

Ce qui fait que je m'inquiète énormément sur les raisons de cette rencontre. Elle possède clairement un rapport avec Sa Majesté et je redoute d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Ils ont prétexté une visite diplomatique, un entretien de Son Altesse avec les membres de son

ambassade pour les fêtes de Noël. Mettre en place ce voyage au débotté a été une épreuve. Les Chinois restent méfiants envers nous et la venue d'une Altesse les déboussole. Ils craignent que nous n'en profitions pour faire s'échapper les deux femmes dont ils hésitent encore à reconnaître l'immunité.

Je ne veux pas les brusquer pour éviter d'échauffer un peu plus nos relations. Je commence à développer une profonde amitié avec l'envoyé du gouvernement et j'ai bon espoir que tout cela se tasse. Notamment depuis que je lui ai appris que nous allions mener une purge dans nos rangs pour prouver notre bonne foi.

J'ai dû user de toute ma persuasion pour qu'il accepte la venue de Son Altesse sans imaginer un complot.

Je me porte à ma fenêtre pour guetter l'arrivée de l'héritier du trône et déglutis péniblement lorsque je vois la limousine noire franchir les grilles de l'ambassade. Rapidement, je ferme ma veste et pars à sa rencontre. Je parviens dans le hall d'entrée au moment où il sort de sa voiture.

Je m'avance et m'incline profondément tandis qu'il serre les mains des expatriés. Lorsqu'il s'approche de moi, je me redresse et croise son regard. J'y lis de la tristesse et de la détermination, achevant de m'inquiéter.

— Aleksandar, je suis ravi de vous revoir, assure-t-il en me tendant la main.

Je la serre et hoche la tête.

— Moi de même, Votre Altesse. Je vous en prie.

Je l'invite à me précéder et jette un œil à Léa. Le visage fermé, elle ne soutient pas mon regard et mon ventre se liquifie. C'est plus qu'important et cela a bien un lien avec Sa Majesté. Privé, je dirais même, au vu de l'attitude de la Chambellan.

J'indique la direction de mon bureau et Son Altesse s'y engouffre. Je l'invite à s'asseoir dans le canapé et m'installe en face.

— Souhaitez-vous des rafraîchissements ?

— Plus tard, peut-être. Lorsque nous aurons résolu cette crise.

Je déglutis.

— Cette crise ? répéte-je.

Il prend une profonde inspiration puis me fixe, essayant de me jauger.

— Ma mère veut abdiquer, annonce-t-il.

Cette nouvelle me laisse sans voix. Abdiquer ? Cela ne fait pas partie de son vocabulaire. Certes, elle disait qu'elle était fatiguée, mais... je la connais. Elle est trop au fait de son devoir, de sa fonction pour penser aussi égoïstement.

Ou alors...

— Quelle est la raison invoquée ? demandé-je.

Il jette un œil à Léa, comme s'il souhaitait s'assurer que je pouvais être mis dans la confidence.

— Cancer, assène-t-il.

Il m'aurait donné un coup de poing que je n'aurais pas été plus sonné.

Cancer.

Le souffle coupé, je me reconnais dans mon siège.

Je n'arrive pas à y croire.

Même si à présent, je comprends mieux ces visites à l'Académie Royale de Médecine, ces cachotteries... elle ne voulait rien me dire. Pour ne pas m'inquiéter, probablement. Pas avant d'être sûre. Et puis, je suis parti...

Je ferme les yeux pour encaisser le choc. Son Altesse Royale s'éclaircit la gorge et je sais que je n'ai pas beaucoup de temps pour endurer. Je mobilise donc toutes mes ressources et le considère.

— Pour ses soins, il me paraît nécessaire qu'elle abdique en votre faveur pendant son traitement. Quel est le diagnostic ?

— Voilà le problème, annonce Son Altesse. Le diagnostic est bon. La tumeur n'est pas métastasée et avec une chirurgie, de la chimio, de la radiothérapie associée à une thérapie ciblée, ses chances de survie sont très importantes.

Je suis rassurée, mais l'expression de mon interlocuteur m'inquiète. Il y a un mais. Plus gros que ce dont je suis capable d'endurer.

— Sauf qu'elle ne veut pas.

— Pardon ?

— Elle refuse le traitement. Elle abdique pour préparer sa mort et non pour guérir.

J'assimile l'information, séché, essayant de comprendre. On me tend un verre d'eau et je

remercie Léa. Je le vide d'un trait, tentant de trouver un sens.

En mon for intérieur, je le connais. Elle est épuisée. Elle abandonne parce que toute seule, elle ne dispose plus des ressources nécessaires.

— Elle veut choisir sa mort à défaut d'avoir choisi sa vie, murmure-t-je.

Je vois l'incrédulité se peindre sur les traits de Son Altesse. Il ne pensait pas que je comprendrais. Ni même que je donnerais l'air de cautionner.

— C'est inacceptable, assène-t-il.

Je le regarde, peiné pour lui. Malgré leurs différends, il aime profondément sa mère. Il n'est sans doute pas prêt à la laisser partir. Pas pour cette raison. Pas lors d'un abandon.

— Je suis d'accord, assuré-je. Mais si c'est son choix, je ne vois pas ce qu'on pourrait faire.

Le formuler me coupe les jambes et me brise le cœur. Mais je connais Sa Majesté. Elle a pris une décision et elle s'y tiendra. Elle déteste changer d'avis. Elle n'y consent que si on arrive à la convaincre.

Or, je ne vois pas comment je pourrais le persuader de continuer à exercer une fonction qui lui pèse, qui demande toujours plus de sacrifices, qui lui a coûté tellement.

— Vous l'aimez ?

Un vertige me saisit et je serre les poings pour cacher les tremblements qui me parcourent. Un coup d'œil à Léa m'indique qu'elle m'a trahi. Elle

détourne le regard non pas parce que l'heure est grave, mais parce qu'elle m'a trahi. Elle a dévoilé mon secret.

Celui de Sa Majesté.

Il sait.

Et c'est pour ça qu'il se trouve ici.

Je ferme les yeux, soupire et acquiesce. J'ignore si cela me vaudra une condamnation quelconque, mais je suis incapable de mentir à ce sujet.

— Vous étiez son amant, continue-t-il.

De nouveau, je hoche la tête.

— Elle vous a éloigné pour ne pas que le scandale éclate.

Encore une fois, j'opine. J'ai l'impression qu'il m'a transpercé de plusieurs coups de couteau et je masque difficilement ma douleur d'être ainsi exposé à son regard scrutateur.

— Vous l'avez toléré, note-t-il.

— Lorsqu'on aime une personne, il faut l'accepter. J'aime une femme qui est reine. Avec tout ce que cela implique de secrets, d'interdits et de responsabilités.

— Alors vous allez approuver sa décision de se laisser mourir ?

Il maîtrise admirablement la colère que je devine à ton ton amer.

— Je la comprends. Je ne le valide pas, mais je la comprends.

— Qu'est-ce qu'il y a de compréhensible à refuser de se soigner ? s'énerve-t-il cette fois.

Il se lève violemment puis fait les cent pas.

— Elle est souveraine de Soavie ; elle a résisté à la guerre qui s'est déroulée à notre porte, qui menaçait notre intégrité ; elle a régné pendant trente-cinq ans ; elle a réussi le tour de force de maintenir un petit pays insignifiant comme le nôtre au même rang que des nations comme l'Allemagne ou l'Angleterre. Elle ne va pas abandonner face à un cancer qu'on peut soigner.

Je comprends sa colère, mais, même si cela me coûte, je dois défendre Sa Majesté.

— C'est une femme exceptionnelle, mais ce n'est qu'une femme. Vous ne pouvez pas lui demander d'aller au-delà de ses forces.

— Je pensais que vous seriez furieux.

Je souris.

— Cela ne fonctionne pas avec elle. Elle n'a besoin que de bienveillance.

Il réfléchit quelques secondes.

— D'accord, dit-il. Bienveillance. Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour la pousser à continuer ?

— Je ne sais pas, confessé-je.

La réponse ne lui plaît pas et il recommence à fulminer en marchant dans mon bureau. Mon aveu d'impuissance me fait mal et je maîtrise mes larmes. Une lame de fond est en train de balayer mon cœur. Elle va mourir. Parce qu'elle ne veut plus se battre.

Elle n'existera plus.

Et elle emportera mon amour avec elle.

— Nous devons lui donner une raison, intervient Léa.

Nous nous tournons vers elle. Elle me regarde en penchant la tête.

— Aleksandar, reviens au palais. Convaincs-la.

— Pour qu'elle continue à se sacrifier pour la Couronne ? Je... je refuse de la condamner à ça. Elle souffre tous les jours.

— Sa mort prochaine vous fait plaisir ? s'étonne Son Altesse.

— Ne dites pas ça, supplié-je. Sa mort me tuera. La savoir malheureuse m'a meurtri pendant deux décennies. Que croyez-vous que je ressente à cette idée ?

— Alors, aide-nous à la sauver ! Reviens à Zircé ! lâche Léa.

— Pour causer un scandale ? Il n'en est pas question !

— Oh, vous êtes Duc pour l'amour du Ciel ! s'énerve Goran. Vous avez peut-être l'habitude d'être le secrétaire particulier de Sa Majesté, mais vous restez Duc ! Un rang tout à fait honorable.

Je suis sonné par cette répartie. Que cherche-t-il à dire ?

Léa pose une main sur son bras et il prend une profonde inspiration pour se calmer. Ils échangent un regard silencieux, le même genre de regard que j'avais coutume de partager avec la reine.

— Convainquez-le, Léa ! Je vais aller faire un tour et me présenter au personnel de l'ambassade, ordonne-t-il avant de sortir du bureau.

Je n'ai pas le temps de m'en étonner qu'il est déjà parti, me laissant seul avec Léa. Elle me détaille sévèrement et je déglutis sous son œil implacable.

— Tu as une sale tête, note-t-elle.

Je soupire et passe une main sur mon visage.

— Je suis inquiet, me défends-je.

— Dans ce cas, rentre.

Je lève les yeux au ciel.

— Aleksandar, elle va mourir. Peut-être pas demain, mais dans quelques mois, années, peut-être. Tu vas laisser faire ça ?

Je détourne le regard. Je n'en ai aucune envie, mais qui suis-je pour exiger qu'elle vive un jour de plus ?

— Elle meurt parce qu'elle est persuadée qu'elle n'a plus rien à perdre, à espérer de la vie. Elle oublie son petit-fils, son fils, sa belle-fille, sa fille avec qui elle vient de se réconcilier et qui attend un enfant.

Je hausse un sourcil de surprise. Tanja enceinte, voilà qui a le mérite d'éveiller ma curiosité.

— Et elle t'oublie, toi, ajoute-t-elle.

— Elle m'a perdu, Léa. À cause de la Couronne.

— Mais elle peut te retrouver, Aleksandar.

Mon cœur rate un battement.

L'expression de Léa ne ment pas : elle a un véritable projet nous concernant. Et si elle y croit, alors... Je m'autorise à espérer pour la première fois.



# Épinglé 14

*Srce nije kamen - Tose Proeski*

*24–25 décembre*

Le cœur au bord des lèvres, je fais les cent pas dans la chambre de la reine. J'espère que Léa a raison parce que sinon Sa Majesté risque de remettre en route la peine de mort juste pour moi.

Son plan pourrait fonctionner, si je parviens à convaincre la reine que c'est possible, qu'il n'y aura pas de scandale, que c'est différent de la fois où nous avions décidé que notre relation devait être secrète et non au grand jour.

Je consulte ma montre.

Trois heures du matin.

La reine ne va pas tarder à revenir de la messe de minuit. Je reçois un message de Filip m'indiquant qu'elle arrive à ses appartements. Les mains moites, je range mon téléphone et respire profondément. Je relâche légèrement ma cravate et déglutis. Ma gorge se serre et mon cœur menace de sortir de ma poitrine.

L'idée de la revoir me met dans tous mes états. La possibilité, même infime, qu'elle accepte ce que je vais lui proposer me remplit d'émotions intenses et bouleversantes. Je me prends à rêver de pouvoir me réveiller à ses côtés, légitimement, de lui prendre la main en public, de déposer des baisers sur ses cheveux en toute quiétude...

Je tente de modérer mon enthousiasme.

Pour cela, elle doit accepter de se soigner. De renoncer à la mort qui, je le sais, représente pour elle une porte de sortie honorable et d'affronter les traitements qui ont coûté la vie à sa mère.

Elle n'aurait jamais dû assister à tout cela en premier lieu. J'ignore pourquoi feu Sa Majesté insistait autant pour que sa fille voie les ravages du cancer puis de la chimiothérapie sur son corps.

Des bruits de pas dans le couloir me remettent dans l'ambiance. Sa Majesté entre et je me dissimule dans un recoin pour que le valet ne m'aperçoive pas.

— Je vous souhaite un joyeux Noël, dit-elle alors qu'il repart.

— Merci, Votre Majesté. À vous aussi.

Elle hoche légèrement la tête, un sourire ourlant ses lèvres. Je prends quelques secondes pour l'admirer. Ses cheveux poivre et sel sont remontés dans un chignon impeccable. Elle a revêtu une robe pourpre doublée de brillants dorés, sobre et élégante, qui souligne la courbe de sa poitrine. La cocarde de Soavie est épinglee sur le sein gauche, là où je sais qu'un cancer se niche.

Elle s'approche de sa coiffeuse et ôte ses bijoux.  
Il n'y aura pas de Dames d'atours.

La nuit de Noël, Sa Majesté ne veut que le strict minimum pour laisser les domestiques profiter également des festivités en famille. Seuls les volontaires sont autorisés à rester, notamment des célibataires ou des personnels ne fêtant pas Noël.

Je crains de l'effrayer en me révélant à elle. Alors je la regarde ôter lentement ses bijoux, défaire son chignon. Mes yeux sont hypnotisés de voir ses doigts démêler les boucles une par une. Lorsqu'elle enlève sa cocarde, mon cœur s'arrête. Comme un signal, elle devient soudain accessible.

Mienne, me murmure mon âme.

Je me racle la gorge et fais un pas en avant pour sortir de l'ombre. Surprise, elle sursaute et se retourne. Son souffle se coupe lorsqu'elle me reconnaît. Elle a un instant d'incrédulité puis elle se lève.

Lentement.

Comme si elle ne souhaitait pas mettre fin à ce rêve qu'elle croit peut-être être en train de faire.

Je m'incline profondément puis me redresse pour la contempler s'approcher. On ne parle pas, soudainement trop bouleversés par nos retrouvailles. Elle s'arrête à quelques centimètres de moi. Mon cœur m'assourdit tandis que mes yeux ne la quittent pas. Ses mains se lèvent, tremblantes, avant de se poser sur ma poitrine. Elle lutte, je le

vois, puis elle ferme les paupières et nos fronts se joignent.

Ce contact me retourne, comme si je récupérais enfin ma fonction principale, mon organe vital, ma raison d'exister. Mes doigts effleurent ses bras tandis que nos souffles se mêlent.

— Aleksandar, murmure-t-elle. C'est un rêve ?

Je souris et m'écarte légèrement.

— Un miracle de Noël, plutôt.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne devrais pas...

L'inquiétude commence à l'atteindre et je prends ses mains dans les miennes pour la rassurer.

— Il y a peu de domestiques au palais cette nuit, lui rappelé-je. De plus, Son Altesse Goran est au courant. C'est lui qui m'a demandé de venir.

Elle ôte ses mains des miennes comme si je l'avais piquée. Je regrette mes paroles. Je n'aurais pas dû dire cela. Elle déteste qu'on la manipule ou que l'on comploté dans son dos. Alors je décide d'être le plus concis possible.

— Il m'a informé que tu avais un cancer et que tu refusais de te soigner.

Elle se détourne, en colère, et s'éloigne de moi. Cette distance m'est insupportable et je la comble d'un pas. Je l'attire contre moi. Son dos bute contre mon torse et mes bras enserrent son ventre.

— Tu ne peux pas m'abandonner, murmuré-je à son oreille.

Elle lutte quelques secondes puis se laisse aller contre moi.

— Mais c'est trop dur. Et tu es déjà parti.

Sa voix n'est qu'un souffle, déchirant écho de sa souffrance et je ressens comme une lame venant embrocher mon cœur. Je la serre encore plus contre moi.

— Alors je vais rester.

Elle se retourne, brisant notre étreinte et me dévisage.

— Tu es fou ! Nous ne pouvons pas... Aleksandar, te savoir loin de moi est la pire douleur que j'ai traversée dans ma vie. Mais te savoir proche et ne pas pouvoir... c'est bien plus cruel.

— Ce n'est pas ce que je propose. Je reviens, mais pas comme secrétaire. Marions-nous, Mirna.

Elle rit, mais ses yeux pleurent.

— On a écarté cette possibilité, il y a longtemps, rappelle-t-elle. Certes, tu es Duc, mais...

J'attrape de nouveau ses mains et la force à s'asseoir. Je m'agenouille devant elle.

— On l'a exclu parce qu'à l'époque je ne souhaitais pas être roi, avoir des responsabilités et être obligé de m'éloigner de toi. Tu me l'as demandé à maintes reprises, mais j'ai toujours refusé parce que je ne voulais pas... Être secrétaire offrait cet avantage considérable de pouvoir passer toutes mes journées auprès de toi. Devenir ton époux signifiait perdre cela et devenir un rouage de la Couronne. Tu ne le désirais pas plus que moi. Mais maintenant, c'est différent. Goran deviendra roi. Tu redeviens Altesse, tu n'auras pas les mêmes

responsabilités et ton mari ne sera pas contraint d'embrasser une quelconque carrière. Je pourrais me contenter d'être près de toi, de te soutenir et de rester à tes côtés. Le jour... et la nuit.

Ces trois derniers mots font mouche, je le vois. Une de nos plus grandes souffrances a été de ne jamais pouvoir dormir ensemble. On pense à tort que la plus belle des unions est physique. Peut-être. Mais se réveiller auprès de l'être aimé... voilà une récompense exceptionnelle.

C'est arrivé une seule fois nous concernant.

Pendant un voyage en avion qui durait vingt heures. Nous n'étions pas assis à côté, mais l'un en face de l'autre. Je l'ai regardée s'endormir et lorsque je me suis réveillé, elle me contemplait. Nous avons échangé un sourire complice et j'ai chéri cette sensation pendant les dernières années.

Alors je sais que cet avantage est un argument incomparable et qu'il fait son chemin dans la tête de Mirna. Mais je vois aussi la peine s'imprimer sur son visage.

— Aleksandar, je... les traitements...

Elle est effrayée et je presse mes doigts sur les siens.

— Je serai là. Mirna. Accorde-nous ce rêve. Je t'en supplie. Après ta guérison, tu ne seras pas obligée de reprendre ta place de souveraine. Nous pourrons faire ce que nous voulons.

— Ne sois pas si naïf, Aleksandar.

— Je ne suis pas naïf, Mirna. C'est la promesse de Son Altesse Goran.

Elle se détourne de moi, réfléchissant. Mon cœur bat à tout rompre. Elle est tiraillée entre ses responsabilités, ce qu'on lui a inculqué sur le paraître et son désir. Pour la première fois, elle pourrait avoir la possibilité de faire ce qu'il lui plaît et cela l'effraie.

— Ils vont me prendre ma féminité, Aleksandar, murmure-t-elle après quelques secondes, au bord des larmes.

Je mets un moment avant de comprendre de quoi elle parle. Et enfin de savoir ce qui le terrifie tant dans les traitements. Je ne peux qu'imaginer l'effet que produit cette éventualité chez une femme.

— Mirna, ta féminité ne se résume pas à ta poitrine, assuré-je. Elle est en toi, dans ta manière d'être, de bouger et de respirer. Ta voix, tes expressions... Ils pourront reconstruire...

— En faux..., murmure-t-elle.

Je souris.

— Cet artifice te permettra peut-être de tomber les masques, Mirna et d'être enfin la vraie toi.

Elle me regarde, interdite. Je pousse ma chance et lui embrasse le front. Ses jambes s'écartent et je me niche encore plus près d'elle. Elle tremble. De peur et d'appréhension. Et je me retrouve à prier.

Pour réussir à l'apaiser.

Pour réussir à la convaincre.

Pour réussir à la rendre heureuse.





## PROCLAMATION ROYALE

Moi, Mirna de Soavie, Reine, saine de corps et d'esprit, déclare par la présente ma volonté de renoncer au trône et à mes prérogatives sur la conduite intérieure du Royaume.

Ma santé nécessite en effet des soins importants qui m'empêcheront d'exercer ma fonction dans mes pleines capacités. Mes pouvoirs se limiteront aux affaires étrangères dont je désire rester seule juge.

Je confie ainsi le Royaume et sa conduite intérieure à Son Altesse Royale Goran de Soavie et à ses descendants.

Cette abdication prendra effet immédiatement et sans limite de temps.

Goran

Aleksandar  
duc d'Obazes

Mirna

Filip, secrétaire particulier  
de Sa Majesté





Février 2024

Je suis exténuée. Les traitements me font vomir, m'enlèvent l'appétit et me laissent aussi faible qu'un nourrisson. Tous les jours, j'essaie d'apprivoiser mon nouveau corps.

Deux cicatrices barrent mon torse, là où mes seins se trouvaient auparavant.

J'ai pour le moment refusé la chirurgie reconstructrice. Je veux attendre d'être en rémission pour me lancer là-dedans. Et puis j'aimerais faire le deuil de mes vrais seins avant d'en avoir des faux.

Aleksandar arrive à faire de l'humour là-dessus, c'est encore un peu tôt pour moi.

Je préfère me concentrer sur les premières décisions de Goran en tant que roi. Il me rend fière.

Il a tout à fait compris la manière dont il devait s'adresser au Conseil et ne s'est pas laissé influencer. Il a convaincu le parlement de voter la loi pour la transition énergétique, celle que j'avais mise en chantier concernant les emballages, le zéro déchet et les avantages financiers.

Populaire, cette loi n'est cependant pas approuvée par l'élite. Je savais que ce serait difficile, mais Goran louvoie à merveille. Je n'aurais pas mieux fait.

Martina est de nouveau enceinte. De son fait. Ils avaient envie d'agrandir la famille, de faire résonner les cris d'enfants dans ce palais.

Honnêtement, celui de Luka me suffit parfaitement. Il reste souvent avec nous.

Martina préfère plutôt que de le laisser avec les gouvernantes. Mes journées sont moins pesantes, même si je préférerais ne pas être aussi exténuée.

Mais Aleksandar sait me redonner le sourire.

Il est ma force.

Mon pilier.

Et je bénis le Ciel de l'avoir mis sur mon chemin.





SA MAJESTÉ GORAN A LE PLAISIR DE  
VOUS CONVIER AU MARIAGE DE

*Son Altesse Royale  
Mirna de Soavie*

*& du Duc d'Obazes  
Aleksandar*

DIMANCHE

MAI

26

A 10H00

EN LA CHAPELLE ROYALE DE  
ZIRCÉ



# Cocarde 21

*Violin Sonata No. 5 in F Major, Op. 24 « Spring » : I.  
Allegro - Ludwig van Beethoven, Renaud Capuçon,  
Frank Braley*

*26 mai*

Je me regarde longuement dans le miroir. Cette robe me va bien. En mousseline blanche, avec des détails de dentelles au niveau des épaules et des mains.

Mon torse est plat et je le considère sévèrement.

Rémission. Ce mot n'a pas encore été officiellement prononcé par les médecins, même s'ils me l'ont fait comprendre. Ils veulent prendre rendez-vous pour la reconstruction. Je ne suis pas tout à fait prête.

C'est ridicule, mais je crains que le cancer ne revienne.

Alors j'essaie de m'accorder de cette absence de poitrine.

– Mère ?

Je pivote pour voir la tête de Goran passer à travers l'entrebattement de la porte. Je lui fais signe d'avancer vers moi en m'inclinant profondément puisqu'il est roi à présent. Il me sourit avant de me prendre les mains et de déposer un baiser sur ma joue droite.

— Vous êtes radieuse, affirme-t-il.

— Merci, Votre Majesté.

Il me lance un regard sévère. Il déteste que je l'appelle par son titre. Mais c'est bien ce qu'il est.

— Êtes-vous prête ?

J'inspire profondément. Prête.

Oui, je suis prête.

Même si c'est étrange, avec un soupçon de scandale.

Je vais épouser Aleksandar. Le duc d'Obazes.

Je ne serais pas duchesse et il deviendra Altesse Royale.

Nous n'avions jamais espéré cela.

C'était trop interdit, trop sulfureux, trop impossible. Lorsque nous nous prenions à rêver, nous quittions Zircé et la Soavie pour nous enfuir loin et ne rester que Mirna et Aleksandar.

Mais le stratagème de Léa est excellent, je dois le reconnaître.

N'ayant plus que des responsabilités secondaires, je peux à présent envisager d'épouser Aleksandar sans crainte que ça n'entache la Couronne. Je n'ai donc plus qu'une hâte : que cette relation cachée soit enfin légitime et officielle.

Alors je contemple mon fils et souris largement, le cœur tambourinant.

— Je crois que je n'ai jamais été aussi prête pour quoi que ce soit.

Ses lèvres s'étirent et on échange un regard complice. Est-ce ce qu'il a ressenti en épousant Martina ? Était-il aussi heureux que je le suis à présent ?

Ma précédente union était totalement arrangée. L'amour et le respect sont venus plus tard, peut-être par habitude ou par confort.

Celui-ci promet d'être bien différent et je comprends maintenant la portée romantique du mot « mariage » et l'envie de mon fils de choisir alors une fiancée qu'il aimait.

— Baba ! crie soudain Luka en déboulant dans la pièce.

Il court, mais s'arrête en m'observant. Il penche la tête sur le côté avant de sourire.

— T'es jolie Baba !

Un profond sentiment de joie m'assaille et je m'accroupis pour lui ouvrir les bras. Il se réfugie contre moi et je le serre en lui embrassant les cheveux.

— Prêt à être mon témoin ? demandé-je, amusée.

Il se gonfle d'importance et acquiesce fortement.

— Mais pas question de me voler la vedette, intervient son père en s'accroupissant à son tour. C'est moi le témoin principal.

— Non ! crie Luka vexé.

Je ris et l'embrasse encore en affirmant qu'il reste le premier dans mon cœur. Un nouveau regard complice avec Goran me remplit d'un sentiment que je n'ai jamais ressenti jusque là. Je vois dans ses yeux qu'il sait parfaitement ce que j'éprouve et que cela l'amuse.

— Votre Majesté, Votre Altesse, appelle soudain Filip en frappant à la porte.

— Entrez, ordonne Goran en se relevant.

Je l'imiterai tandis que mon secrétaire particulier s'avance et s'incline.

— Il est l'heure, annonce-t-il sobrement.

Goran pivote vers moi et m'interroge du regard. Je hoche la tête et il me tend son bras. Je le prends, subitement intimidée.

Je vais me marier et je commence à avoir le trac.

# Épinglé 15

*Ponovo - Parni Valjak*

J'ai les mains moites. C'est un calvaire. Mon cœur ne cesse de tambouriner dans ma poitrine et ma gorge s'assèche.

— Arrête de stresser, me morigène Léa en m'apportant un verre d'eau.

Je le descends d'une traite et la regarde sévèrement.

— C'est facile pour toi. Tu ne vas pas épouser l'ex-reine du pays, devenir une Altesse Royale et changer de statut du jour au lendemain.

— Stop ! La seule chose importante, c'est que vous allez enfin pouvoir vous tenir la main en public.

Je souris, épouvantablement attendri.

Ce rêve. Auquel je ne croyais plus.

— Grâce à toi, rappelé-je en prenant les mains de Léa.

Rien n'aurait été possible sans elle. L'abdication de Mirna, mon retour... Elle a réussi à convaincre Goran et Mirna a finalement accepté tout cela. Comme dans mes fantasmes les plus fous.

Je n'aurais jamais pensé pouvoir soutenir Mirna pendant sa maladie. Ce n'était normalement pas

mon rôle. Léa a rendu cela faisable. La passation avec Filip, les nouveaux enjeux de l'abdication... elle a toujours trouvé des prétextes pour que je puisse rester auprès d'elle et garder notre relation secrète.

Il y a quelques semaines, lorsque Sa Majesté Goran a prononcé un discours annonçant le succès de l'opération de sa mère, il a également dévoilé notre relation. La surprise a dominé, comme nous nous y attendions. Les journalistes ont sollicité de nombreuses entrevues que nous avons toutes déclinées.

La nouvelle de notre union a fait sensation, et le fait que ce ne soit qu'un petit mariage, dans l'intimité de la chapelle royale et non à la cathédrale, a rempli les sujets de déception. Mirna ne tenait pas cependant à une grande cérémonie.

Elle en a déjà eu un et je ne souhaitais pas non plus que l'on compare ses deux mariages. Le nôtre est différent par bien des aspects. Et je le devais à la femme devant moi.

— C'est mon côté romantique, dit-elle pour camoufler sa gêne.

Elle déteste quand on la remercie. Ce qu'on ne fait jamais parce que dans le cadre de notre fonction, c'est tout simplement notre travail de trouver des solutions.

— Tu le caches bien, ce côté-là, me moqué-je.

— N'en parle pas à Jéléna, elle ne me lâcherait pas autrement.

Je ris avant qu'elle ne soupire et consulte sa montre.

– C'est l'heure.

Un vertige me saisit et ma gorge se serre.

– Si jamais tu foires ce mariage en balbutiant, je te tue, prévient-elle.

Je souris et acquiesce tandis qu'elle m'invite à sortir. Je me suis préparé dans une pièce attenante à la chapelle royale. J'inspire profondément en rejoignant l'entrée. L'église est toute petite, à peine une vingtaine de places. Elle a été conçue pour les besoins de la famille royale, les confessions, les messes quotidiennes à l'époque où il y en avait et quelques cérémonies intimes. Ou scandaleuses, plutôt.

Comme la nôtre.

Étrangement, ce parfum de scandale me plaît. Ce cocon familial... je n'ai besoin de rien d'autre parce que j'ai passé ma vie dans ce palais.

J'observe rapidement la petite assemblée triée sur le volet.

Mon frère et ma belle-sœur, souriants, mais intimidés ; Jelena, Martina resplendissante dans sa robe bleue qui souligne son ventre arrondi ; le duc de Sato et son épouse, tenant une petite fille aux yeux bleus dans ses bras, sa sœur Maria et sa fille Noémie.

Un homme se tient dans le fond, près de l'entrée. Il me salue d'un hochement de tête, un grand sourire sur ses lèvres, mais des cernes mangeant son

visage. Le petit être qu'il serre contre sa poitrine, endormi et paisible en étant sans doute responsable. Mon cœur se gonfle de bonheur pour Mirna.

Si Keith Pope se trouve ici avec son fils nouveau-né alors, Tanja est là aussi. La hache de guerre entre elles m'a l'air bel et bien enterrée et j'en suis soulagée.

Un autre homme m'emplit de joie en le voyant s'approcher. Et d'une bonne dose de stress. Le prêtre. Dans son habit blanc et doré.

Je déglutis alors que près de moi Léa me prend le bras et m'avertit de ne surtout pas me retourner.

Ma future épouse est là.

Et un frisson de bonheur me parcourt.

# Cocarde 22

*Canon in D - Johann Pachelbel, Kanon Orchestre de Chambre, Jean-François Paillard*

On émerge du palais pour rejoindre la chapelle, de l'autre côté du jardin potager. Les domestiques sont tous sortis, formant comme une haie d'honneur entre le palais et la chapelle. Ils s'inclinent sur le passage de Goran.

J'aperçois des petits paniers emplis de graines violettes, de la lavande probablement et me tourne vers Goran

– Qu'as-tu préparé ? demandé-je.

Il me lance un regard espiègle.

– Tu le verras après la cérémonie. Quand tu seras de nouveau une femme mariée.

Je sens le coup fourré, mais pour une fois il me remplit de joie. Cette journée est splendide et je sais déjà que rien ne pourrait la gâcher.

J'ignore comment il est possible d'être aussi heureuse. Depuis qu'on prévoit la célébration, chaque jour m'apporte un lot inimaginable de bonheur. Je ne sais pas comment réagir face à cet afflux d'émotions positives.

Martina m'a surprise en train de pleurer, hier. Elle s'est inquiétée avant que je lui avoue que je pleurais de joie. Parce que j'ignore vraiment comment gérer ce bonheur.

Elle a ri, évidemment. Avant de me demander si je voulais voir mon troisième petit-fils et de me montrer une échographie en 3 D.

— Bordel, vous pourriez m'attendre ! s'énerve soudain une voix que je reconnaissais entre mille.

Secouée par l'irréel, j'observe ma fille au petit trot tenter de nous rejoindre.

— J'ai accouché, y a huit jours et vous me faites cavaler. J'aurais pas dû venir.

— Il suffisait d'être à l'heure, rétorque Goran avant que je le fasse.

Tanja le regarde comme si elle avait vu un fantôme avant de mettre les poings sur les hanches.

— Ah ouais. En fait, la méchanceté arrive avec la fonction, tacle-t-elle.

Goran sourit avant de l'embrasser sur la joue. J'hésite brièvement, puis je serre ma fille dans mes bras.

— Je ne pensais pas que tu viendrais, avoué-je plus émue que je ne croyais.

Elle sourit en haussant les épaules.

— Noah a débarqué un peu en avance alors... j'ai eu le temps de me remettre et lui aussi. Autrement, il devait naître aujourd'hui, hein. Tu parles d'un choix de date.

J'ouvre la bouche pour défendre ma décision, mais elle me prend de vitesse.

— Je veux pas savoir si c'est la première fois que vous l'avez fait et que c'est symbolique pour je ne sais quelle connerie.

Je souris. Elle finit par m'amuser avec son vocabulaire.

Elle me saisit le bras d'autorité et on reprend le chemin. De l'autre côté, Goran tapote ma main sur son bras.

Mes deux enfants.

Curieusement heureux d'être là pour moi. Je n'ai jamais été aussi comblée.

Et puis quand je l'aperçois, de dos, le bras enchevêtré dans celui de Léa, je me dis que c'est faux.

Je suis comblée parce qu'il est là.

Je maîtrise les battements erratiques de mon cœur alors que nous nous plaçons juste derrière lui.

Goran serre un peu plus ma main sur son bras et Tanja me donne un coup d'épaule complice. Qui l'aurait cru ?

La musique s'élève.

Le Canon de Pachelbel.

Je retiens mes larmes alors que l'émotion m'étreint. Aleksandar s'avance, doucement. Je le laisse partir plusieurs pas devant avant de pénétrer à mon tour dans la chapelle.

Fébrile, je commence à trembler. Goran et Tanja me tiennent plus fermement et je me sens

incroyablement aimée. Lorsqu’Aleksandar s’arrête devant l’autel puis se retourne, nos regards se croisent.

Mon cœur rate un battement alors que les larmes bordent mes yeux. Je vois son émotion et je souris. Pour la première fois de ma vie, je me trouve à ma place et je m’y sens bien. Je remonte l’allée avec mon regard rivé sur le sien, priant pour que plus jamais rien ne nous sépare.

Arrivée près de lui, Goran m’embrasse sur la joue avant de me laisser. Tanja me serre dans ses bras puis se détourne, par pudeur. Aleksandar me tend la main pour m’inciter à le rejoindre. Mes doigts se referment sur les siens et ma poitrine menace d’exploser.

Je me tourne à regret vers le prêtre à l’expression joyeuse.

— Votre Majesté, Vos Altesses Royales, nous allons célébrer le mariage de Mirna et d’Aleksandar.

Je souris, curieusement heureuse de ne pas être Votre Altresse Royale, mais simplement Mirna. J’ai demandé cette petite entorse au protocole et au discours classique. Pour que nous ne soyons que Mirna et Aleksandar. Je vois que c’est difficile pour le prêtre, mais qu’il obéit à ma fantaisie.

— Le mariage suppose que les époux s’engagent l’un envers l’autre librement et sans contrainte, qu’ils se promettent amour mutuel et respect pour toute leur vie. Mirna, Aleksandar, est-ce bien ainsi que vous voulez vivre le mariage ?

Les yeux dans les yeux, nous répondons oui.

— Devant tous ceux qui sont ici réunis, et en présence de Dieu et de l’Église, donnez-vous la main et échangez vos consentements.

La bouche sèche, je regarde Aleksandar. Il se pince et s’humecte les lèvres, signe de son embarras, ce qui me fait craquer. Il finit par s’éclaircir la gorge.

— Mirna, veux-tu être mon épouse ?

Mon cœur rate un battement alors que j’acquiesce.

— Oui, je veux être ton épouse. Et toi, Aleksandar, veux-tu être mon époux ?

Il sourit avant de hocher la tête, ému.

— Oui, je veux être ton époux. Moi, Aleksandar, je te reçois Mirna, comme épouse. Je promets de t’aimer fidèlement dans le bonheur et dans les épreuves tout au long de notre vie.

Tremblante, je me maîtrise à grand peine pour lui répondre.

— Moi, Mirna, je te reçois Aleksandar comme époux. Je promets de t’aimer fidèlement dans le bonheur et dans les épreuves tout au long de notre vie.

J’entends un bébé hurler et Tanja s’exclamer.

— Bordel, Noah, c’est pas le moment !

Je ris, évacuant un peu de la pression que je ressens. Aleksandar m’imite et nous échangeons un sourire complice tandis que Tanja s’assied pour

donner le biberon à son nouveau-né. Près d'elle, Keith a un mouvement d'excuses, m'amusant.

Le prêtre reprend.

— Ce consentement que vous venez d'exprimer en présence de l'Église, que le Seigneur le confirme et qu'il vous comble de sa bénédiction. Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare.

Léa et Goran s'avancent ensuite pour amener les alliances au célébrant.

— Que le Seigneur bénisse les alliances que vous allez vous donner l'un à l'autre en signe d'amour et de fidélité. Aleksandar.

Le duc prend la petite bague d'or fin et je tends ma main gauche. Il tremble, tout comme moi, et me passe l'anneau au doigt.

— La formule, souffle le prêtre.

Aleksandar grimace, mais je souris. Ce n'est pas grave et il se rattrape.

— Mirna, reçois cette alliance en signe de mon amour et de ma fidélité.

— C'est mieux, s'amuse le célébrant. Mirna.

Déglutissant, je récupère la bague d'or plus épaisse et Aleksandar me tend la main. Droite. Avant de soupirer et de se ravisier.

— Désolé, souffle-t-il.

L'assemblée rit et je secoue la tête. Je croyais être nerveuse, mais il l'est encore davantage.

Je passe l'anneau à son annulaire, répétant la formule qu'il a prononcée. Le prêtre nous invite ensuite à nous agenouiller pour nous bénir.

Pour la première fois de ma vie, je n'écoute pas ce qu'il dit. Mon esprit est entièrement attiré par les doigts d'Alexsandar qui se nouent aux miens et par le poids nouveau d'une alliance à ma main gauche.

Je suis comblée, heureuse et pour la première fois, l'avenir me semble radieux.



# Remerciements

Un livre ne s'écrit jamais seul, et si vous me suivez depuis quelques temps, vous finissez par le savoir.

Je remercie ma formidable équipe de bêta Annie, Jennifer, Mikki, Aurélia, toujours aussi formidables et au taquet pour me suivre dans de nouvelles aventures.

Merci à mes enfants, mon mari, qui acceptent patiemment que je m'énerve sur l'ordinateur à cause de la mise en page, que je mette de la country à fond pour m'imbiber du Tennessee ou bien du classique pour retrouver la Soavie.

Merci également à mes mécènes sur Patreon, Carole, Ava, Ludivine, Ennry et Annie.

Et puis, merci à vous. Que vous me suiviez sur les réseaux, sur Amazon ou ailleurs, votre soutien est la raison pour laquelle je continue d'écrire.

J'espère que l'histoire de Mirna & Aleksandar vous a plu. Elle a été difficile à écrire, mais est je crois la plus belle de toutes les histoires en Soavie.

L'aventure s'arrête ici pour cette famille royale. Mais d'autres personnages prendront la relève.

Si vous avez l'envie et le temps, mettez moi un petit avis sur Amazon ou les sites de lecture, cela m'aide beaucoup !

En attendant, prenez soin de vous !

Simonne